



CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

DE L'AIDE A LA JEUNESSE D'ARLON

LA PARTICIPATION DES JEUNES A TRAVERS LA CREATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE

Jean-François GUILLAUME
Faculté des Sciences Sociales
Université de Liège
Octobre 2015

Ce document a été rédigé au départ des données collectées lors d'entretiens réalisés par Stéphane Bissot, étudiant de 2^e année du master en sociologie (Faculté des Sciences Sociales de l'Université de Liège), par Jean-François Guillaume, Professeur, Faculté des Sciences Sociales de l'Université de Liège, Expert auprès du Conseil d'Arrondissement de l'Aide à la Jeunesse d'Arlon), auprès de :

- OCTAVE, retraité du secteur culturel, Président d'un CEC
- REBECCA, comédienne, metteuse en scène, animatrice de stages théâtraux
- YOANN, coordinateur d'une AMO
- LUCIE, éducatrice engagée dans une AMO
- WERNER et ANNE, directeur et animatrice d'un Centre Culturel
- CHARLES, éducateur, psychomotricien, formateur et animateur de stages
- JOSEPH et IRÈNE, animateurs d'un mouvement d'éducation permanente (Luttes Solidarités Travail) et d'un CEC
- MILO, artiste, éducatrice et enseignante d'arts plastiques
- CÉLESTIN, détaché pédagogique, et CLARISSE, animatrice, engagés dans une ASBL en charge de la promotion de l'animation de l'enfance et de la jeunesse
- VICTOR et HUGO, coordinateur et responsable d'équipe au sein de Solidarité
- MARCIA, animatrice dans une Maison de jeunes, en charge d'ateliers danse
- LEA, animatrice dans une Maison de jeunes, en charge d'ateliers théâtre
- GEORGES, animateur-coordonateur d'une Maison de jeunes, d'une école de devoirs et d'un CEC
- OLIVIER, animateur-coordonateur d'une Maison de jeunes, en charge de la gestion quotidienne
- FLORENCE, animatrice-coordinatrice d'une Maison de jeunes
- MADY, animatrice-coordinatrice d'une Maison de jeunes

Une grande partie de ce document a constitué le support pour une réflexion sur la participation des jeunes à travers la création artistique et culturelle dans l'arrondissement d'Arlon.

Ce document a été enrichi, complété des réflexions qui ont été partagées lors des journées de formation destinées aux travailleurs des différents services concernés, et des résultats d'entretiens menés auprès d'animateurs et de coordinateurs de Maisons de Jeunes.

Le point de départ de la réflexion

Dans les réflexions qui ont été partagées au sein du groupe de travail formé au sein du CAAJ sur cette question de la participation des jeunes, une situation plus particulière a été abordée. Elle constituera le point de départ de notre réflexion. L'une des intervenantes de l'AMO Point Jeunes avait évoqué les difficultés rencontrées avec les jeunes de la Cité sociale de Habay.

Les jeunes de la Cité sociale ont beaucoup de difficultés à adhérer à une association, à un club sportif ou plus largement à un projet collectif. Leurs parents ne les soutiennent pas, ces jeunes ont une faible estime d'eux-mêmes : est-ce pour cela qu'ils parviennent difficilement à dépasser les épreuves qu'ils rencontrent ? Ces jeunes-là n'osent plus se montrer. Ils ne veulent pas être ridicules. Même les choses simples à nos yeux deviennent difficiles pour eux. Ils ont peur des difficultés et ils sont plongés dans les difficultés. Ils n'aiment pas avoir dur alors que leur vie est dure.

Leur façon d'agir et de réagir au sein d'un groupe est souvent basée sur les conneries : c'est là où ils sont bons. Ils ne parviennent pas à respecter les règles du jeu. Quand, dans un jeu de société, on arrive à suivre les règles jusqu'au bout, c'est un exploit !

Notre travail est de les aider à dépasser ces épreuves et à s'inscrire dans un projet constructif... Mais comment ?

Ces jeunes ont participé aux activités de l'Espace Numérique de la localité. Voici ce qu'en dit le responsable du Centre Culturel.

WERNER : Les jeunes de la Cité qui sont venus à l'Espace numérique, ils étaient ici pour foutre le bordel. Moi, ces jeunes-là, je les ai vus quand ils venaient à l'Espace numérique, ici à l'étage. Et j'ai eu pas mal d'échos. Je les ai vus arriver, s'asseoir sur les tables, commencer à foutre leurs pieds sur les tables. L'animatrice leur dit que ce n'est pas comme ça qu'on fait. Ils mettent le son à fond, ils tirent sur les fils, ils commencent à aller embêter les gens d'à côté. Ils ne savent pas se comporter convenablement. Au bout d'un moment, quand ça commence à faire trop de bruit ici et qu'on ne s'entendait plus, je montais et je disais : « Oh oh, c'est quoi, ce bordel ? ». Et ils me répondaient : « Qu'est-ce t'a à faire... Et toi, t'es pas mon père, qu'est-ce que tu me veux ? ». « Oui, je ne suis pas ton père mais n'empêche, je suis un adulte et toi, un enfant. Tu ne dois pas te comporter comme cela ». « Oui, mais moi je fais ce que je veux ». « Non, tu ne fais pas ce que tu veux. Ici tu es dans l'espace numérique, tu respectes les gens d'à côté. Si tu ne les respectes pas, et bien tu ne viens pas ».

(...)

Ils fréquentent encore l'Espace Numérique. Ils sont revenus plusieurs fois. La dernière fois, c'était le cas ici, un jeune de la Cité, 13 ans, a balancé un yaourt sur la façade de l'Espace Numérique, sur la fenêtre du bâtiment. Et la fille de l'Espace Numérique a bien réagi. Connaissant le bonhomme, elle a appelé sa maman : « Voilà. Il revient nettoyer. Vous venez ensemble et vous nettoyez, hein ! ». Elle a averti les autres occupants du bâtiment. Tout le monde a dit à l'animatrice : « Super, tu as fait du bon boulot », sauf la bibliothèque qui a dit que ce n'était pas à nous autres de jouer au flic. Bon voilà... chacun sa démarche. Pourtant, c'était la bonne attitude, je pense, de la part de l'animatrice : à mon sens, ne pas laisser passer le coup et en même temps, inviter à réparer les dégâts.

Une question : comment comprendre que cela ne marche pas ?

Voici l'analyse du responsable du Centre Culturel.

D'une part, il suggère que les motivations de ces jeunes naissent de la pression exercée par le groupe des pairs, notamment à l'école.

WERNER : Pourquoi sont-ils venus ici ? Je vais te dire une connerie mais peut-être pas. Si tu es dans une cour de récréation dans ton école et que tu n'es pas sur Facebook, que tu ne vas pas te voir sur YouTube parce qu'il n'y a pas d'ordinateur à la maison ni Internet, tu passes pour un gros con. Il y a une pression de l'entourage qui dit : « Voilà, tu ne sais pas te servir d'un ordinateur ? Tu ne sais pas aller sur Facebook ? ». A l'école, ils ont peut-être des ateliers, des cours d'informatique mais ce n'est pas là que tu apprends à faire un compte Facebook ou à regarder YouTube. « Oh, t'as vu le dernier clip de machin ? Ouais, c'est trop génial ! Oh, t'as vu truc qui s'est cassé la gueule avec une truite ? C'était trop marrant ! ». Mais tu ne l'as pas vu. Parce que tu n'as pas YouTube à la maison. T'es un con. Là au moins, ils l'ont vu, et ça c'est bien. Mais il y a un problème, entre guillemets, ils n'ont pas un comportement adapté aux autres qui sont là. Et les autres qui étaient ici, ils les voyaient arriver, ils se sauvaient en courant, quoi. J'ai eu des bagarres ici. Il y en avait un qui était installé, puis ils chatouillaient et gignigni... « T'as fini, quoi ? » Et puis, poum ! Voilà.

D'autre part, il met en évidence les limites liées à l'activité elle-même et aux compétences requises pour encadrer des jeunes en difficultés.

WERNER : Au Centre Culturel, ils disposent de 11 ordinateurs. L'animatrice doit gérer le parc informatique, des ordinateurs, des trucs et des bazars... S'il y a des jeunes plus en difficultés qui viennent... ils ne viennent pas pour l'informatique, ils viennent pour d'autres choses et ils ont un comportement pas toujours adapté. Donc il faut avoir des compétences d'encadrement que l'animatrice n'a pas. Et moi non plus, d'ailleurs.

J'imagine dans le monde des Bisounours que le jeune qui s'y connaît sur Facebook puisse expliquer à un papy à côté comment ça marche. C'est utopique, mais ça serait chouette.

Enfin, il pointe une chose étonnante.

WERNER : A l'époque, ils avaient entre 11 et 14 ans. Maintenant, ils sont à la MJ. J'ai été marqué quand la MJ a organisé le concert au Pachis... J'y suis allé, et ils servaient au bar. Je suis allé au bar, ils me connaissent. Je leur dis : « Bonjour. Deux bières », je les paye et tout... Je leur dis : « C'est bien, c'est super. Vous avez fait une belle organisation ». Et tu les vois, contents... Et après, je les revois à l'Espace Numérique, enfin à l'extérieur de l'Espace Numérique... ils étaient à trois, là. Il y en avait deux qui avaient participé au concert de la MJ, mais pas le troisième. Je leur dis : « Bonjour. C'était vraiment bien, votre concert. Vous avez bien fait ça ». Et le troisième dit : « Oui... C'était nul, c'était con... », et toujours la même chose : « A Habay, il y a rien... ». Puis les autres qui disent : « Oui, c'est vrai, c'était con, c'était nul ». Et une semaine avant, ils étaient fiers... Mais devant les autres, ça ne se fait pas de dire : « Oui, je suis fier ».

Comment expliquer que lors du concert, l'attitude des jeunes était totalement différente ?

WERNER : J'avais le sentiment qu'ils faisaient bien ça, rapidement, efficacement. Ils ne se trompaient pas, et tout... Et avec un sourire, putain ! Bravo. T'as vraiment envie... Et c'était les mêmes qui venaient à l'Espace Numérique quand ils avaient 11-12 ans. Maintenant ils en ont 13-14 ans.

JFG : Et tu as le sentiment qu'ils étaient vraiment impliqués.

WERNER : En partie. Parce qu'à la MJ ils font un atelier gaufres, ils vont prendre la pâte, ils vont se la taper en pleine figure et en péter plein les murs. Les mêmes... Et après, tu vas les retrouver en train de glander à la bibliothèque ou de faire les cons sur la place.

JFG : Donc pour eux, l'idée de participation citoyenne paraît très éloignée...

WERNER : Pour sûr. C'est comme les parents, avoir l'idée de les mettre dans un atelier.

(...)

ANNE : Moi, je ne pense pas que même s'il dénigre le concert, ce soit un tour pour rien. Il y a eu une certaine fierté. Maintenant, ce qu'ils n'osent pas, c'est la montrer devant d'autres. Le reste, c'est une expérience qu'ils ont faite... Et comment arriver, justement, à ce qu'ils passent à la participation et à prolonger cette fierté, devant d'autres qui peuvent crâner plus facilement, c'est ça qui est difficile. Mais l'expérience, elle restera. Mais devant les autres... je pense que personnellement c'est une expérience qui les aura marqués.

JFG : Je vous propose de nous arrêter deux minutes sur ces autres. Qui sont ces autres qui comptent pour les jeunes ?

WERNER : Leur clan.

ANNE : Les jeunes entre eux...

JFG : Les autres jeunes ? Leurs copains ?

WERNER : Leur clan. Leur petit clan.

ANNE : Je pense que parfois quand on prend les jeunes individuellement, quand on parle de théâtre, ils vont dire : « Ah oui, moi, une fois j'ai vu une pièce à l'école, ça m'a plu. Peut-être que je pourrais... ou moi, j'aimerais bien faire du théâtre ». Mais quand on les remet dans leur groupe, pfff... « Théâtre à l'école, c'est nul... ». Et ça, c'est l'effet de groupe.

WERNER : Il y en a qui arrivent. Généralement, ceux qui ont un caractère fort et qui ont une grande confiance en eux. Or je pense que ce public-là, ils n'ont pas confiance en eux. On ne leur a pas appris à avoir confiance en eux.

(...) Il y a aussi le regard de tes propres parents sur ce que tu fais. Si tu participes au concert rock organisé par la MJ, si tu en es fier un petit peu de l'avoir fait mais si à la maison, on ne te pose pas de questions sur ce que tu as fait... je pense qu'ils veulent d'abord être fiers devant leurs parents, devant leur clan. Et pour passer au-dessus du fait d'être rabaissés par ses parents et par son clan, il faut un fameux caractère, une fameuse confiance en soi.

Envisageons à présent deux axes d'analyse qui ont été abordés par ces intervenants. Le premier porte sur le poids du regard des autres sur l'engagement individuel. Le deuxième porte sur le poids de contraintes structurelles, liées par exemple au contexte de vie des jeunes.

Chapitre 1

Deux hypothèses de travail

1.- Le poids du regard des autres

Une première hypothèse peut être retenue : les difficultés de participation sont dues au poids du regard des autres, ou à la perception qu'ont ces jeunes du regard que les autres posent sur eux.

L'expérience relatée par le responsable du Centre Culturel trouve un écho auprès d'une autre de nos interlocutrices qui décrit dans les mêmes termes le poids du regard d'une adolescente sur l'attitude des autres membres du groupe qu'elle avait impliqué dans un projet artistique mené dans une institution accueillant des enfants atteints de troubles de la relation.

MILO : Tous ceux que je suis en travail individuel, ça éveille des émotions. Donc moi j'aime bien, quand c'est des périodes de vacances, quand je n'ai plus le suivi individuel, c'est d'aller voir ce que les autres font en tant qu'artistes. Parce qu'on se révèle un peu et c'est important d'aller regarder les productions des expositions. Donc j'ai mis en place des visites extérieures où on a été voir Jean-Michel Folon. Alors là, tu ne sais jamais l'impact que ça a, parce qu'ils regardent autant les poissons qui sont dans le parc que les œuvres en elles-mêmes. Mais à la longue, je sens quand même que ça les marque. Parce que quand c'est les vacances, ils reviennent vers moi et ils me demandent où on va aller. « Tu as des idées ? ». On est allé aussi plus loin, en-dessous de Paris, au musée de la Fabuloserie et là, ça touche l'art brut. Les concepteurs du musée ont collecté dans les villages des productions un peu bizarres d'artistes locaux. On a été voir le Centre Pompidou à Metz, le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles. Mais là c'est plus une excursion.

Ce qu'il y a quand tu lances un projet, c'est que tu crois que les jeunes vont partir. Mais l'été dernier, je me suis rendu compte que parce qu'il y en a une dans le groupe qui dit que c'est nul, et bien les autres se cachent derrière une adolescente. Et moi j'étais étonnée de voir à quel point il y avait un changement de projet : le jour même, tout éclatait. Et je me suis demandée si on devait obliger ou pas. Comment est-ce qu'on fait quand ils ne veulent pas ?

Et on constate aussi bien souvent des comportements tout à fait différents quand on connaît les enfants dans l'institution et à l'extérieur. A l'extérieur, on voit des enfants tout à fait intéressés et qui ne posent pas de problèmes.

1.1.- Qui sont ces autres ?

Parfois, les jeunes ne paraissent pas soupçonner la présence d'un autre envers qui orienter son activité créatrice.

JFG : Y a-t-il des autres dont le regard est plus déterminant ?

MILO : Parfois j'ai constaté qu'il y avait le respect. De mon côté, dans mes activités au sein des écoles, techniques ou professionnelles, j'apparais un peu comme l'illuminée, mais dans le bon sens. Mais cette petite flamme qui est particulière me permet d'amener des jeunes de 15 ans à jouer le jeu de créer... et ce regard... parfois, ils n'ont pas de notions de la valeur de ce qu'ils ont fait. Là, maintenant, j'attends les résultats d'un concours... un projet d'élèves qui a été sélectionné et qui se retrouve au Centre culturel et c'est là en permanence... Est-ce que eux-mêmes étaient déjà allés là, y avaient mis les pieds avant ? Et ça reste à côté de chez eux, de leur école... Comment ouvrir des jeunes qui pensent moto, tronçonneuse, tondeuse... et qui sont là dedans, ou qui parlent des animaux qu'ils élèvent... c'est côtoyer des mondes complètement différents...

Dans leur vie quotidienne, le regard de l'entourage et des pairs semble compter beaucoup.

IRÈNE : C'est d'abord les proches. Allez, on a lu les poésies, on a fait une soirée cave et chacun a pu lire une poésie reprise dans le recueil. J'étais très impressionné, parce qu'il y avait une émotion... parce qu'il y en a plein qui ne savent pas lire... on a aidé... il y avait une émotion, une force extraordinaires.

Mais le regard peut aussi se porter sur ce qui a été fait, par-delà l'apparence de son auteur.

MILO : Parfois, le regard, ça ne va pas dans le sens que l'on croit. Ce n'est pas toujours celui qui écrase tout le monde en parlant, alors que la fille qui a de gros problèmes physiques ou qui a un problème d'obésité... qui est plus timide... « Alors, toi, tu es capable de faire ça ? Tu as fait ça ? ». Montrer que ce regard...

JFG : Mais c'est ton regard à toi ?

MILO : Non. C'est le regard des jeunes entre eux. Ils savent voir et dire : « Oh ! C'est beau le travail que tu as fait ».

JFG : Tout cela ne va pas de soi...

MILO : Ca ne vient pas tout seul. Mais inversement, dire : « Oh, c'est nul ce que tu as fait », ça vient aussi. Donc ce qui est important, c'est de dire : « On verra d'abord ce que tu vas faire avant de critiquer les autres. Et puis laisse voir venir ». Et puis là, on peut nuancer... On est capable de faire un certain nombre de choses avec un crayon et puis quand on prend un pinceau, on est plus gauche. Un enfant peut avoir, selon les matériaux, une finesse différente. Et là il faut affirmer la place du respect de l'autre dans la création. Globalement, ils ont du respect dans la production des autres. C'est rare les fois où ils vont abîmer ce qui a été fait.

Parfois, c'est aux représentants du monde adulte qu'il faut s'adresser et les « éduquer » à ce respect de la création artistique.

MILO : J'avais décidé de mettre des œuvres dans l'école... mais bon, tu n'es pas soutenu par tes collègues parfois non plus... Et je trouvais que ce qui avait été fait était beau. Je les avais mis sous cadre et j'avais dit qu'on les mettrait à l'étude. « Ah, Madame ! Ce n'est pas beau, on va se moquer de moi... ». Je dis : « Ecoutez, vous avez peut-être peur, vous n'aimez pas qu'on les montre, mais moi je dis que ça vaut la peine, que c'est beau ». Bon. Comment tu portes cela ? Moi, j'avais toutes les semaines les enfants qui allaient chez le directeur : « Je n'aime pas. On va se moquer de moi ». Un jour, il m'a dit : « Oui, tu sais... je ne sais pas vraiment si il faut les mettre... ». Et moi j'ai insisté, j'ai voulu qu'ils soient exposés. « Oui mais toi, tu trouves ça beau. Franchement, je peux comprendre le jeune qui... ». Et alors là, c'est toute la place du travail pédagogique qui est remise en question. Si bien que cette salle d'études-là, on l'a repeinte l'été et tous les cadres ont disparu. Je n'ai pas rembrayé au 1^{er} septembre là-dessus mais j'ai voulu savoir où étaient les cadres... Bon. On les a remis à un autre endroit. Les enfants ont grandi, ils ne sont plus dans l'école, mais je pense que c'est aussi éduquer : qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on montre ? En remettant des éléments qui font dans leur intérieur...

JFG : Et en même temps, c'est dans un espace public.

MILO : C'est l'école, quoi. Moi j'aurais tendance à voir un travail à l'année. Alors qu'on va faire une fête d'école, encombrée de références aux émissions de télévision. Mais ça, c'est du show, de la poudre aux yeux...

(...)

JFG : Et les petits jeunes qui ont réalisé les dessins ?

MILO : Ce sont des enfants de diff... ce sont des enfants qui n'ont pas réussi leur CEB. Qui ont peur du regard des... On n'essaye de ne pas les catégoriser. Mais ils le sont d'office, puisqu'ils n'ont pas leur CEB. Ils ne sont pas en première commune. Alors, on va inventer des noms : avant c'était classe d'accueil, maintenant c'est diff... Alors « diff », ça veut dire quoi ? Les noms qu'on invente, c'est aberrant ! Mais la création, c'est autre chose. Tu peux être un handicapé mental, tu peux être un élève qui a réussi avec les meilleurs points, à un moment donné tu es confronté à une feuille blanche et là, il n'y a plus de critères liés au parcours scolaire, au CEB...

De façon plus exceptionnelle, c'est le regard des pouvoirs publics ou de certains services sociaux qui est sollicité voire provoqué, notamment dans l'action militante menée par LST Andenne.

IRÈNE : On n'arrête pas d'être présent dans la sphère publique.

JOSEPH : Ils en sortent plus forts. Enfin, moi je le vois dans le cadre de la vidéo sur le lien, tout ce travail qu'on a fait de construire des témoignages au départ de l'atelier « famille » et les gens savaient que c'était à destination de professionnels de l'aide à la jeunesse. Pour moi ça a renforcé tant individuellement les familles que le groupe. C'est quelque chose de porteur, même si leur situation par rapport à leurs enfants ou petits-enfants et les services d'aide à la jeunesse ne changera pas nécessairement, le fait de l'avoir dit et d'avoir été entendu dans ce qu'ils disent.

1.2.- La peur

La thématique de la peur est récurrente dans les entretiens réalisés.

Ainsi, à la question de savoir ce qui peut expliquer que certains jeunes font demi-tour, l'un des témoins invoque la peur ressentie.

CHARLES : Je pense qu'il y a plusieurs paramètres, mais c'est toujours lié à la peur. Peur de ne pas être dans le coup, peur de ne pas être intégré dans le groupe, ou... L'animateur aussi, hein ! C'est un peu trop facile de... l'animateur, et ça peut m'arriver aussi, qui n'arrive pas à détecter qu'un jeune m'échappe. Je pense qu'il est dans le coup, or il n'est pas dans le coup et je ne suis pas arrivé à anticiper. Je ne l'ai pas assez « soigné », entre guillemets, et puis il part... Tu as rarement... quand ça a décollé, et que chacun a sa place, tant dans la dynamique que la responsabilité du projet... Quelle que soit l'ampleur de la tâche. Il y a des gamins qui acceptent d'appuyer sur deux boutons et on lui dit : « C'est important, ça a de la valeur, parce qu'il ne faut pas que tu te trompes ». Et il a la pression et quand c'est réussi, il va dire : « Eh, je l'ai mis, mon bouton ! Au bon moment ! ». « Oui mais tu m'as fait peur ! Comment t'as fait ? ». « Ben, voilà, je l'ai fait... ». Voilà, ils sont contents. Et puis il y a les jeunes qui ne disent pas qu'ils ont peur. Mais généralement, les animateurs, quand ils ont travaillé avec des jeunes comme cela, ils ont le feeling. Ils sentent bien...

Alors qu'est-ce qui fait que... Oui, la peur. A tous les étages. Eventuellement un manque d'intérêt réel pour... S'il y a un tempérament très introverti et qu'il a une sensation d'envahissement à ce moment-là, ça les déstabilise. Mais c'est plus rare...

Dans les projets que j'ai menés, on arrivait toujours à 70% de jeunes où le pied se mettait à l'étrier.

YOANN : Il y a aussi la peur du projet. La peur de ne pas être à la hauteur. Aujourd'hui, pour la pièce de théâtre, on joue avec les jeunes de l'IMP mais ceux qui ont joué la pièce en 2014, ils sont en confiance, même qu'ils crânent un peu... Mais les jeunes de l'IMP, il y a cette peur de pouvoir être à la hauteur. Ma collègue disait que la jeune fille qui va faire le rôle de l'actrice principale qui part en autonomie, elle avait bloqué, elle avait un trou de mémoire, elle avait pleuré, etc. et donc il fallait... Le stress monte. Pour ces jeunes-là, c'est une sacrée performance !

Lever les peurs, oser les nommer fait aussi partie du travail de l'animateur. C'est l'un des axes essentiels cités par deux de nos interlocuteurs, à côté du soutien apporté aux engagements individuels. Mais chacun d'eux apporte une réponse bien différente.

REBECCA : La première chose, c'est l'engagement. Dynamiser et rendre l'énergie de chacun dès le départ. Etre là, présent quand il le faut. Oser dépasser, nommer les peurs et les difficultés. Pouvoir raconter ensemble. Il y a des personnages, il y a les exercices, il y a l'imaginaire : toutes les histoires sont possibles. Donc, pouvoir parler des choses dont on n'a pas forcément l'habitude de parler. Et pour ça, c'est bousculant... Et enfin, apprendre à ne pas jouer que pour soi. Il s'agit aussi de trouver des issues à des problématiques et ensemble trouver des issues que seul on n'aurait pas forcément eues.

JFG : Parmi tous ces éléments, sur lesquels bute-t-on le plus souvent avec des jeunes ?

REBECCA : Pour moi, c'est de pouvoir exprimer clairement leurs difficultés. Le processus qu'on tente de mettre en place, c'est que ça se passe, mais de façon spontanée... La difficulté vient peut-être du fait que c'est difficile de les reconnaître, en fait. Par exemple, comment dépasser le fait de refuser : « J'ai pas envie. J'y arriverai pas » ? C'est stimuler l'autre. Passer par le groupe pour le stimuler. Mais quand il y a un refus... C'est aussi la limite de chacun. Ma difficulté à moi, c'est de trouver la bonne réponse. Parfois, c'est : « Allez, viens. Participe ». Alors, il vient, il participe avec ses gros sabots. Mais parfois, c'est : « Reste un peu sur le côté et fais autre chose ». Il n'y a pas de réponse toute faite. Mais il y a des moments où il y a interférence sur le travail de groupe et ça j'ai pas toujours su gérer le comportement individuel qui perturbe le groupe. Et là, le groupe en souffre. Mais alors, quel rapport je crée si je ne veux pas exclure. Et je n'ai pas envie d'exclure. Sans moi-même entrer dans un rapport d'autorité. Mais à un moment donné, il faut aussi un rapport d'autorité, et rappeler les règles... Comment mettre un cadre qui soit bon pour tous et si à un moment donné, ce cadre ne fonctionne pas...

JFG : Donc, dans l'action coordonnée par l'AMO, il y a tout un processus qui part d'une vidéo, aboutit à une autre vidéo puis arrive à une pièce de théâtre ?

YOANN : Oui. Et toujours dédramatiser les peurs. Travailler sur les peurs. Et c'est comme ça aussi en boxe. Je fais en parallèle. En boxe éducative, quand on boxe, on ne boxe pas contre un adversaire, on boxe contre soi-même. Parce que l'autre représente nos peurs : celle de recevoir des marrons, d'être ceci, d'être cela, de ne pas pouvoir riposter. Et à un moment donné, je le faisais au Centre de Premier Accueil avec un collègue, surtout pour casser les leaders négatifs dans la dynamique de groupe. Beaucoup de jeunes viennent avec leur frustration et... font payer leur entourage, les éducateurs... Mais par la boxe, c'est codé, il y a des règles... Allez, on y va, on monte. Et beaucoup de jeunes : « Oui, je vais te faire ta fête, eh ! ». « Bon. OK. Pas de souci, on va monter ». Alors il vient, pas organisé et tout, il essaye de m'atteindre... bon il faut avoir aussi un peu d'expérience... alors on met une gauche gentille... Merde... Alors il essaye... fatigué... une gauche-droite... et puis il a compris. C'est un peu animal, hein... C'est quasi comme une meute de loups. Il y a toujours le leader qui est remis en question (rires). Ici, pour moi, c'est le cas. C'est peut-être pas bien. Si on a un loup qui est sage, qui respecte, qui gère, ça va, quoi. Enfin, c'était la problématique à ce moment-là. Mais quand on les a pacifiés en quelque sorte, c'est intéressant...

1.3.- La crainte d'être nul

S'engager dans une activité de création artistique et culturelle suppose certains risques. Nous y reviendrons plus tard. Et l'un des risques les plus redoutés serait lié à la crainte d'être « nul ».

CHARLES : La crainte d'être nul, c'est pas « le » frein mais un gros frein. Chez certains, c'est costaud. Ils font la nuit blanche, avant !

JFG : Oui, mais là ils sont déjà bien engagés. Mais avant ? Au début ?

CHARLES : La première peur, c'est : « Je vais aller là où je ne connais pas d'autres personnes. J'y vais pas ». Alors là, il y a déjà un frein. La rencontre de l'autre. Alors, automatiquement, trois-quatre... s'il y a un peu de leadership... trois-quatre qui se mettent, tu en as deux sur le côté... s'ils ne se mettent pas au moins à deux pour se connecter et s'ils sentent que l'animateur s'en fout, ils ne reviennent pas.

JFG : Comment lever les hésitations dans la création artistique et culturelle ?

CHARLES : La représentation. Dès qu'on a les jeunes, il faut qu'on les... « C'est la première fois qu'on se voit. La prochaine fois, on a un car qui vient, on monte, on va tous au Centre culturel d'Arlon, on a rendez-vous avec les techniciens, on a rendez-vous avec des pros et c'est là que vous allez faire votre prestation. Vous avez des questions ? ». Du coup, les gamins...

JFG : Donc, on les « embarque » et on les met dans l'environnement au sein duquel ils devront évoluer ?

CHARLES : Oui. On leur dit : « Là, on viendra tous les deux mois, on s'est arrangé. On viendra une fois tous les deux mois, on fera des essais. Il y a un plateau... ». Alors, les gamins, découvrir cela : « Glups... ». Mais les techniciens, c'est une équipe sympa à Arlon...

La perception négative de soi n'est pas étrangère à l'étiquetage institutionnel. Il s'agirait alors de faire sortir les jeunes de cette image négative dans laquelle ils (se) sont enfermés.

CLARISSE : On veut faire sortir les gens d'une posture dans laquelle on les a mis. Les jeunes de l'IPPJ sont dans une posture du type : « On est des nuls, on est des rebelles, on est des sales gosses, on n'est pas éduqué et on fait chier toute une société ». Et donc du coup, dès qu'ils sortent de cette posture, c'est gagné. Les gens du Centre d'Accueil pour réfugiés, c'est une posture du type : « On est des parias, personne ne veut de nous, on essaye de s'immiscer alors que personne ne veut de nous ». Dès qu'on sort de cette posture, en affirmant que : « Non il y a des gens qui veulent bien de nous, qui voient une richesse en nous, qu'on peut amener quelque chose à la Belgique », là, à ce moment-là, c'est gagné.

Le défi peut paraître immense, mais notre interlocutrice précise que la tâche est tout aussi redoutable quand il faut aller contre une vision trop « positive » de soi...

CLARISSE : Ils sont tellement paria de la société que j'ai cette impression que quand on va vers eux et quand on croit en leurs capacités, c'est tellement étrange pour eux, cette posture-là, de la part d'un adulte que tout à coup, ça crée une posture où ils ne sont pas jugés avant d'avoir commencé. Et ça, c'est déjà une fameuse porte d'entrée. Ca j'en suis super convaincu. Et ce ne sont pas des publics difficiles. Les publics plus compliqués, ce sont les petites blondes à tresses qui viennent d'un lycée catholique et qui se prennent pour la septième merveille du monde. Celles-là, c'est difficile de leur faire faire quelque chose parce qu'elles ne font que ce qu'elles veulent. Bon, ce sont des gros stéréotypes, ce que je dis là... Ce n'est pas vrai dans tous les cas.

1.4.- Mettre le jugement de côté

L'une des premières préoccupations de l'animateur résiderait-elle dès lors dans la nécessité d'apprendre à mettre le jugement des autres de côté ? Ou du moins à parvenir à formuler un jugement selon certains codes ?

JFG : Qu'est-ce qu'il faut pour qu'il y ait ce déclic dans un groupe ?

REBECCA : Savoir mettre de côté le jugement pour aller vers des critiques positives. Souvent, c'est le regard de l'autre, le pouvoir qu'ils prennent les uns sur les autres et il y a un groupe à Athus, pour le moment, dans lequel il y a deux petits clans dont un qui est un peu difficile, et toute l'année, ça a été de faire en sorte qu'il n'aille pas dans le rapport de force. C'est un gamin qui est comme ça très armé, qui joue les durs mais qui est hyper-fragile à l'intérieur. Alors, comment on l'amène à intégrer pleinement le groupe avec tous ces refus ? Oui, par une confiance en soi, en l'autre et l'objectif : on est là pour faire quelque chose ensemble. Un spectacle, ou des improvisations.

Ce gamin-là, il revient malgré tout... Parce qu'il a son groupe. Et il revient avec tout son refus, toute sa colère, et on essaye de faire avec ça, un enjeu, c'est-à-dire : « C'est pas un problème, mais communiquons, essayons d'en parler et à travers les personnages, tu verras, tu vas grandir ». Donc, l'apprentissage, c'est comment faire en sorte... attention, on catégorise beaucoup... qu'il n'y ait pas de notion d'échec mais qu'il y a un apprentissage...

JFG : Donc, ça, c'est ta démarche à toi. On peut se planter mais on apprend...

REBECCA : Oui, et même en adulte, aussi... Mais voilà comment faire en sorte qu'il y ait cette découverte, cette soif de l'autre et du dépassement...

JFG : Je reviens à ce gamin qui pose problème... Il y a à la fois une problématique individuelle et un engagement collectif. Comment gères-tu cette affaire-là ? Comment se fait-il qu'il est revenu alors qu'a priori il n'était pas prêt à tout de suite s'engager ?

REBECCA : Je crois que tout simplement il y a un désir, là. Et il faut aller gratter le désir qui est au fond de lui mais qui n'est pas totalement dit.

JFG : Mais comment on fait, concrètement ?

REBECCA : Ben, ça passe par le ludique. Donc ils sont tout le temps là en train de jouer, d'être parfois dans la confrontation. Mais il faut faire en sorte qu'ils ne restent pas uniquement dans ce qu'ils connaissent. Et la découverte de ce qu'ils apprennent... quand on les valorise : « Regarde, à partir de là, tu étais en force. On le refait. On réapprend ». « Oui, mais c'est dur. Oh non, je n'aime pas... ». « Et bien, tu n'aimes pas mais on essaye de le faire en essayant de voir ce qui pose problème et comment on le résout ensemble ». C'est ça, aussi, trouver des solutions de plateau, de groupe qui font que chacun va y aller un peu plus.

JFG : Un peu plus ?

REBECCA : Par rapport à lui-même, déjà. Et par rapport où le groupe peut être emmené. C'est-à-dire qu'il y a le plaisir de faire une chose une première fois et aussi de la développer, ensemble. Allez, un simple exercice que je fais que ce soit avec les ados ou avec les petits, et même avec les adultes, c'est un exercice de bâton : on se donne le bâton de parole, et d'habitude ça on le fait en silence, et puis on rajoute du son, des mots. Donc c'est l'invention de l'imaginaire qui prend... Et donc quand ils sont engagés dans cette action, le corps

s'exprime en dépassant les peurs, le renfermement, les habitudes,... Et donc dans cet exercice, bien souvent : « Ah non, j'ai peur... ». Alors, le corps fait comme ça, il se resserre et au fur et à mesure qu'on leur explique : « Détendez-vous, prenez confiance, allez vers l'autre, soyez à l'écoute... ». Finalement, au bout de...

JFG : Tu leur renvoies ce...

REBECCA : Oui. Tout le temps.

JFG : Et comment ? Avec des mots ? Ou...

REBECCA : Avec les deux. Moi je n'aime pas utiliser tout le temps les mots parce qu'il faut qu'ils soient clairs. Mais cette prise de parole-là, à un moment donné, ça circule. Il n'y a plus besoin d'en parler : quand chacun est à l'écoute de l'autre, le corps se libère. « Et alors, vous avez vu, vous ne pensiez pas y arriver il y a une heure. Et bien, juste en essayant et en le faisant ».

1.5.- Se retrouver en groupe ou faire équipe ?

Les activités dont il est généralement question dans le cadre des MJ et des AMO revêtent un caractère collectif. L'un de nos interlocuteurs a désigné ce travail collectif au départ des notions de **groupe** et d'**équipe**.

JFG : Nous avons parlé successivement de groupe et d'équipe. Quand ça devient un travail d'équipe, c'est plus qu'un groupe, à ce moment-là ?

CHARLES : Oui. On fédère. Je n'ai jamais eu... je n'ai jamais rencontré de groupes très difficiles. Peut-être une unité plus difficile ou l'autre, mais... un mauvais groupe, je n'ai jamais eu.

JFG : Un groupe où les choses ne prennent pas ?

CHARLES : Un des derniers groupes que j'ai eus... il y en avait deux-trois durs... Sur huit, ça fait beaucoup. Et je n'avais que quatre jours avec eux. C'était pour épauler, faire du training d'entretiens d'embauche. Et là, l'animatrice qui me connaît depuis longtemps est venue me trouver : « Je t'avais prévenu. C'est... ».

JFG : Il ne s'agissait pas du domaine de la création culturelle.

CHARLES : Non. Non, mais ça pourrait... Ca pourrait. En général, tu as un groupe mais le groupe n'est jamais fait avant. Il y a un morceau d'un groupe là, et là,... Ou alors un a un groupe déjà fait qui fonctionne avec ses dysfonctionnements, ses travers, ses bons trucs,... Et puis, leur plaisir, c'est tout de suite... Il faut s'accrocher, quoi. Dans les projets artistiques, en général ils se connectent au plaisir. Ils vont dire : « C'est un beau projet, on le prend ». Mais, je te dis... ils ont peur. Et il faut toujours prévoir, en fin de projet, surtout pour la scène... il faut dire aux jeunes : « On arrive à la fin. Attention, on arrive au bout du projet. Il reste autant de séances. Maintenant vous allez commencer à stresser ». « Oui, moi, je ne dors plus ou j'arrive pas ». Il y a un temps à prendre pour qu'ils nomment leur stress. Parce que quand ils ne le nomment pas, ils pètent...

JFG : Et ils le font ensemble ou dans la confiance individuelle ?

CHARLES : J'essaye de le provoquer. J'essaye. Oui. C'est mieux.

Ne perdons pas de vue que pour le responsable du Centre Culturel, la notion de « clan » paraissait pertinente. Un autre de nos interlocuteurs évoque, quant à lui, celle de « bande ».

OCTAVE : En ce qui concerne plus particulièrement les jeunes, et je retrouve cela dans les deux autres milieux du handicap et de la grande pauvreté, le problème c'est de leur donner une stabilité. Il faut qu'ils retrouvent des solidarités, qu'on ne casse pas les solidarités avec lesquelles ils fonctionnent en bandes, parce que c'est clair que là ils retrouvent, même si les bandes sont parfois dures, une certaine stabilité, une stabilité spécifique. Mais j'entendais quelqu'un qui travaillait depuis 25 ans avec des handicapés mentaux, à qui on demandait si c'était lui qui amenait les thèmes et tout ça, il répondait : « Non, mais à force de vivre avec eux, on peut traduire ce qu'ils pensent et apporter ce qu'ils demandent ». On peut maintenir la solidarité ou en recréer une autre, si on ne veut plus que ce soit la solidarité de la bande dans le quartier, il faut qu'il y en ait une autre qui se dégage ailleurs. Mais s'il n'y a pas cette solidarité, dont d'autres classes sociales n'ont pas besoin, ça ne marchera pas. C'est clair. Ils vont retourner vers cet accueil qu'ils ont dans la bande.

2.- Les contraintes structurelles

La deuxième hypothèse qui peut être retenue au départ des entretiens menés avec les différents intervenants repose sur le poids des contraintes structurelles. La participation des jeunes est freinée par les restrictions ou les difficultés qui entourent l'accès aux ressources requises et par les nouvelles orientations des politiques publiques.

2.1.- Les ressources disponibles

Pour comprendre les difficultés à aborder les publics défavorisés, prenons un peu de hauteur, situons ces jeunes au sein d'un milieu local. Les intervenants du Centre Culturel précisent qu'entre 2.000 et 2.200 jeunes de moins de 18 ans sont scolarisés dans la localité. Il ne leur est donc pas possible de prendre en charge, par exemple, une activité de théâtre à l'école pour tous, ce qui permettrait de toucher tous les publics. Ils sont donc contraints de centrer leurs activités sur le primaire « avec pour objectif que chaque élève de 3 à 12 ans voit au moins un spectacle par an. Nous y arrivons. Mais nous sommes limités à l'accès ».

Les jeunes de la Cité sociale sont confrontés à un obstacle économique.

WERNER : Il y a un obstacle économique qui existe. Mais ce n'est pas forcément le principal, parce que même ici, avec nos limites budgétaires, quand quelqu'un nous dit qu'il veut inscrire

son enfant à un stage mais qu'il a des difficultés financières, nous trouvons des solutions. Mais souvent il faut plutôt sentir les choses. Les personnes n'osent pas en parler tout de suite, même pour des sommes de 40 ou 50 euros. Mais on ne touche pas les personnes les plus précarisées. Un autre obstacle est lié à l'accès à l'information : il faut savoir ce qu'il se passe, consulter Internet, identifier les stages,... Mais si je n'ai jamais fréquenté un stage, que j'ignore tout des stages, que je n'ai pas l'idée de ce qu'il s'y fait,...

Un deuxième obstacle tient donc à l'accès à l'information.

WERNER : Il y a de quoi faire. Mais pour ceux qui sont au courant. Ce que j'appelle « les gens riches ». Riches de quoi ? D'argent. De connaissances. De confiance en soi. De relations. Et de cursus scolaire, d'intelligence. Spontanément, les autres n'iront pas : les personnes plus fragilisées que nous accueillons ont été captées par le CPAS, et le CPAS imaginait faire des ateliers pour eux en son sein. J'avais suggéré à la responsable du CPAS de les amener dans un lieu où tout le monde va et que nous étions en mesure de les accueillir dans nos locaux. Et ne pas les cantonner dans un lieu aseptisé, ne pas les stigmatiser : ils sont là où tout le monde va. On fait un atelier au Centre et pas au CPAS. C'est comme si on disait : « On va faire un atelier peinture à la prison d'Arlon ». Oui mais si je suis un peu délinquant, je n'ai pas envie d'y aller, quoi... Et s'il va à l'Académie, c'est encore autre chose, c'est une forme de reconnaissance.

Un troisième obstacle – serait-il perçu par les publics défavorisés ? – tiendrait alors à la création de ghettos.

WERNER : Nous avons de temps en temps des demandes de type article 27, même pour des stages. Et dans ce cas, ce que nous avons choisi de faire, c'est d'en prendre un ou deux par stage, pas plus. Parce qu'il ne faut pas faire un ghetto. Il faut que ce soit mélangé. A ce moment-là, ils payent 1,25 euro par jour. Le CPAS compense en partie, donc nous y perdons, nous, en sachant que nous n'avons pas de subventions pour ce genre de choses.

Un quatrième obstacle est lui aussi aux ressources disponibles, mais du côté des intervenants cette fois. Il semble essentiel de capter ces publics et de les mettre en confiance... Ce qui ne va pas nécessairement de soi, parce que cela exige de quitter un certain confort de travail et d'installer l'action dans la durée.

OCTAVE : A un moment donné, il faut sortir de la Maison de jeunes pour aller dans leur quartier. Je pense que si trois-quatre jeunes ont une solidarité et une envie de faire quelque chose et qu'ils sont de tel quartier, et bien il faut aller aussi dans le quartier. Et ça, ça ne se fait plus. Le problème du travail social et du travail culturel, c'est très vite de passer en seconde ligne, c'est-à-dire de devenir chef, de devenir cadre : envoyer des gens qu'on va envoyer faire le sale boulot avec des gens caractériels, des gens qui disent oui un jour et non le lendemain, des gens qui ne sentent pas bon, parfois sont mal habillés, parfois picolent... Si on ne le prend pas comme un enrichissement, c'est insupportable...

WERNER : Nous avons aussi des actions avec le CPAS pour des publics spécifiques, mais ce sont clairement des adultes que nous essayons d'intégrer dans les opérations que nous montons. Ce qui marche bien, c'est le jardin partagé que nous avons derrière nos locaux : ces per-

sonnes préparent le repas, ils mangent avec les artistes qui vont jouer le soir et puis elles vont voir la pièce. Ils n'ont pas peur d'y aller : ils nous connaissent, nous, et ils connaissent les artistes.

(...) Du côté des jeunes, ils voient le Centre Culturel au travers des activités qu'ils ont à l'école et qui ne sont peut-être pas toujours choisies pour eux.

Enfin, la présentation des activités organisées par le Centre Culturel nous oblige à envisager l'offre globale de loisirs créatifs et culturels au sein du milieu local. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est abondante...

WERNER : Le Centre Culturel s'est vraiment spécialisé sur les ateliers et les stages : nous en organisons entre 80 et 100 par an. Un stage peut durer une semaine ou huit mois. Nous n'avons pas de CEC mais j'ai l'habitude de dire que notre Centre Culturel, qui est un des plus petits de Belgique, organise à lui seul plus d'ateliers et de stages que la Maison de la Culture d'Arlon et celle de Marche réunies, tout en ayant un budget de 200 fois inférieur et pas d'infrastructures.

Dans notre localité, le marché des stages est très formaté : stages du complexe sportif, BDK où les normes d'encadrement sont un peu plus légères... Asinerie, CRIE, avec des stages à prix abordables,... Ça crée toute une dynamique sur tout le territoire, assez spécifique à notre commune. Je ne connais pas d'autres communes avec une telle offre...

Serions-nous alors dans une région « riche » ? L'un de nos interlocuteurs tire la sonnette d'alarme...

OCTAVE : Il faut comprendre la région dans laquelle nous vivons et nous travaillons, et notamment quel est l'impact sur les jeunes qui fréquentent les centres, des conditionnements sociaux qui font que les uns se trouvent dans telle situation. Au CEC, quand je dis aux animateurs d'atelier : « Vous savez que tous les indicateurs économiques de la région ici sont au rouge », ils me répondent qu'au fond on est bien ici dans la région : il y a la Semois, ce sont des pensionnés, il fait bon... Mais je leur demande d'imaginer s'ils étaient jeunes... « Oui. Et bien, quoi, les jeunes ? ». Il n'y a aucune compréhension de où on se trouve, alors que tous ces jeunes qui sont à l'école primaire sont tous amenés à déménager, à partir de la région, parce qu'ils ne trouveront rien à faire. Et même pour le moment, dans un village, à part aller à l'école, se battre à la cour de récréation ou aller faire les troisièmes mi-temps avec les vieux au football, il n'y a rien d'épanouissant là-dedans dans leur village. Mais est-ce qu'on ne pourrait pas avoir un projet qui mette à leur disposition un certain nombre de choses ? Mais dans le CEC, on ne comprend pas, parce qu'on trouve que c'est une région riche en artistes en tout genre et donc que c'est le paradis. Non. Le centre de la localité est en ruines, comme le centre d'Arlon...

2.2.- Les nouvelles modalités de l'action publique

Les nouvelles orientations dans la gestion publique des secteurs jeunesse, aide à la jeunesse et culture n'incitent guère à se tourner vers les publics défavorisés...

OCTAVE : Il ne faut pas perdre de vue le stress de toutes ces structures : on leur demande de faire des économies alors qu'on ne leur donnait déjà pas suffisamment de moyens. Ils ont presque tous confrontés à de nouveaux décrets et à une grande incertitude quant aux moyens qui leur seront alloués. Et en plus, on a un changement de méthode du gouvernement. Et il faut du temps pour comprendre les nouveaux axes de la politique. Toutes ces structures sont sur des charbons ardents, comptent leurs petits sous. Alors, quand on vient leur demander de s'occuper de gens qui sont à la marge...

Et un cercle vicieux s'installe avec la notion de partenariat. On demande dans tous ces nouveaux décrets qu'il y ait des partenariats. Mais c'est quoi, les partenariats ? C'est le CPAS qui pour satisfaire à ses obligations va trouver le Centre culturel et le Centre culturel qui pour satisfaire à ses obligations va trouver le CPAS. Mais en réalité, au niveau structurel, dans les rapports d'activités, on va parler de ses collaborations, l'un disant qui collabore et l'autre disant la même chose. Donc deux rapports sont établis. Mais quant à ce qui se passe réellement sur le terrain et qui fonctionne, ça on n'en parle pas. Ou alors les deux rapports, étant faits par ceux qui ont conçu les programmes, sont dithyrambiques : tout est parfait. Mais on ne dit pas pour combien de personnes, quel était l'enjeu au départ, ce qu'on voulait faire, l'intitulé étant souvent sibyllin et le rapport d'activités étant lénifiant. Mais où les usagers trouvent-ils leur compte ?

Cela dit, je pense que le potentiel de toutes ces structures existe (...) Il est bien prévu que tout le monde ait accès à ces structures (...) Mais c'est comme l'école, on ne rend pas l'école obligatoire, on sait qui ira à l'école et qui n'ira pas. La santé, même chose, si on ne retouche plus rien, on sait qui se soigne et qui ne se soigne pas. La culture, c'est la même chose : si on ne met pas en application les priorités qui sont annoncées dans les textes, on sait qui profitera de la culture et qui n'en profitera pas.

Les responsables de LST renchérisent sur les difficultés générées par les modalités du contrôle sur les activités qu'ils mènent. Le désaccord porte sur la nature artistique du travail qui est mené...

JOSEPH : Nous avons eu des échanges difficiles avec la direction des CEC. A un moment donné, lors d'une réunion que nous avons ici même... j'étais assis à ta place... j'ai dit : « Ecoutez, Madame, on ne cause plus. On est ce CEC là. Reconnu ou pas, on s'en fout. Mais nous, on fait ça ». Alors elle s'est levée et elle est partie. Mais on est toujours CEC. Elle n'est plus jamais venue nous inspecter. Et je l'ai rencontrée plusieurs fois, parce qu'on a beaucoup de choses avec l'aide à la jeunesse. Je l'ai saluée plusieurs fois. Et je lui ai dit une fois : « Vous savez, vous nous avez quand même rendu service ». Je lui ai dit plusieurs fois. Parce qu'on se fâchait, on s'engueulait, hein ! Attends... on ne nous donne déjà qu'un subside tout maigre chaque année et ils nous emmerdaient encore... Mais en même temps, on ne discute pas, tu vois. Et ce qui était embêtant, c'était le type de travail-là (*il montre des tableaux dessinés au départ d'œuvres originales de Van Gogh*), c'est un truc que je gère aussi... qui est de dire : on va suivre un artiste dans son travail, essayer de comprendre. Et en plus, pas n'importe lequel, parce que Van Gogh était pris pour quelqu'un qui ne savait pas dessiner, quelqu'un qui

était médiocre. Il était prêcheur et il a été jeté. Et alors on a été voir l'expo et on a commencé un atelier, avec sa méthode : des petits carrés (*note : la feuille sur laquelle on dessine est quadrillée*) et c'est tout simple... Regarde. Certains sont en couleurs, d'autres en noir et blanc. Certains sont sur des carrés de deux... Et en même temps, il ne faut pas qu'on en reste là tout à fait, il faut quand même qu'on lui fasse un petit clin d'œil, à Van Gogh. Et donc on fait un petit clin d'œil : tu vois, il ya l'intérieur de la chambre, le même que Van Gogh, mais il y a un petit clin d'œil...

JFG : Et oui, il y a l'ordinateur...

JOSEPH : C'est pas possible que Van Gogh l'ait connu. C'est un faux Van Gogh (rires) ! Et alors chacun est en train de travailler. Il y a un gars tout à fait fou...

IRENE : C'est celui qui reprend ses réalisations pour les montrer...

JOSEPH : Tu vois (*il me montre le dessin*). Déjà sur son brouillon... ça n'a plus rien à voir avec le projet de base. Et il a mis quelques objets en plus (rires)...

JFG : Effectivement...

Chapitre 2

Passer à l'action : les modalités générales

1.-Planification

Le travail artistique mené avec des jeunes l'est plus particulièrement sous la forme de « projets ». Cette notion doit être comprise dans un sens plus restrictif et plus spécifique, parfois presque au sens architectural du terme.

MILO : Il y a eu un projet aussi à la Ferme des Roses, à Izel. C'est un public de personnes handicapées qui y font de l'élevage et de la culture. Ils y mènent des activités avec une certaine autonomie, et il y a ce gros bâtiment-là qui à un moment donné a été repris par un restaurateur parce qu'ils ont une cuisine professionnelle. Et c'était en lien avec le marché fermier d'Ansart où ils fêtaient leur... millième marché ou le vingtième anniversaire... Ils avaient fait une fête là et l'idée de la Ferme des Roses, c'était de réhabiliter les murs d'un bâtiment qui avait brûlé. Ils voulaient faire quelque chose. Alors on a eu l'idée de faire des peintures sur des plaques en bois qui venaient fermer toutes les fenêtres. Alors là, on était plusieurs en raison de l'envergure de ce machin-là. Il y avait des jeunes de Habay qui ont fait de trucs à la bombe, un artiste de Durbuy qui travaille la poterie et plutôt avec un public quart-monde qui ont participé, les jeunes de l'IMP et peut-être d'autres enfants d'autres institutions. Enfin, on était plusieurs et c'est l'école La Providence d'Etalle qui a monté les charpentes pour soutenir les plaques. Donc, tu vois, ça c'est des projets et c'est resté sur place. Ce sont des projets un peu thématiques.

2.- Partenariat et collaboration

La collaboration entre services de différents secteurs semble non seulement nécessaire dans la mesure où elle s'inscrit dans les nouveaux axes de la gouvernance publique, mais également souhaitable. Mais à quelles conditions ces partenariats pourraient-ils être pertinents ?

Certains de nos interlocuteurs ont pointé la complémentarité entre services.

WERNER : Ici à Habay, je pense que ce serait bien que l'impulsion vienne de la MJ puis, en fonction de ce que les jeunes veulent et de ce qu'il est possible de mettre en place, venir vers le Centre Culturel. C'est à la MJ d'aller vers les jeunes, de faire cette partie du travail en identifiant ce qui les intéresse, leurs sujets de prédilection,... Nous, nous n'avons des contacts qu'avec des jeunes très jeunes... On ne peut pas imaginer aborder des 3-6 ans comme des adolescents... Avec les 12-18 ans, nous n'avons que très très peu de contacts, en fonction des ac-

tivités que nous avons lancées, ça ne marchait pas. Et nous n'arrivons pas à sentir les préoccupations des jeunes au travers de nos activités de diffusion théâtre... Ce sont surtout des adultes qui participent à cela.

Un de nos interlocuteurs, dans sa présentation de l'action qui a été menée en partenariat avec plusieurs services, a souligné la nécessité d'une forme de militantisme chez les professionnels. Il faut travailler avec des gens qui « y croient », « motivés pour venir ».

JFG : Militantisme ?

YOANN : C'est toujours avoir la foi. La foi dans la mission de notre travail social. Toujours revenir au point de départ quand on a commencé des études pour être éducateur ou assistant social. On doit avoir une certaine conviction. Ou alors la conviction est là mais il faut qu'elle se révèle. Parce qu'on est broyé par le système, par plein de choses qui gravitent autour de nous et après on déchanté.

(...) Pour nous, AMO, c'est ma mission... mais pour des collègues, ce sont des heures supplémentaires. Mais c'est aussi pour eux l'occasion de sortir du cadre de leurs activités.

Il pointe également la nécessité d'un fonctionnement horizontal, où les différents services partenaires partagent les décisions, et la mise à distance de tout rapport hiérarchique entre partenaires.

YOANN : Ce qu'il faut savoir, c'est qu'auparavant j'ai travaillé dans une institution, un Centre de Premier Accueil, et donc là, c'est très hiérarchisé, très organisé... Dans notre approche, il fallait que les gens puissent s'approprier le projet, et qu'ils puissent le développer et ne pas se sentir récupérés. On a tout de suite été vers une organisation horizontale, dans laquelle tout le monde a quelque chose à dire et toutes les décisions sont collégiales, même si ça prend du temps. Mais au moins c'est sain.

Cet intervenant prendra appui sur les sports collectifs et la nécessité de former une équipe pour aller de l'avant : la cohésion et la cohérence sont à ses yeux des conditions essentielles pour une action efficace.

YOANN : Dans notre démarche, on a essayé pas mal de choses, et on a fait pas mal de bêtises. On a fait des jeux sur la consommation des drogues, sur les comportements à risques... des jeux qu'on emprunte au Planning familial. Mais c'était un peu trop médical... Alors on a essayé de se structurer un peu, d'organiser la réflexion. On est parti pour une aventure entre professionnels : le colloque, afin d'apporter de la cohérence, de la cohésion chez les professionnels. Avec un soutien des politiques.

(...) Donc ce colloque, fierté des travailleurs. Mon point de vue, qui n'est qu'un point de vue parmi d'autres, c'est que la cohésion est importante. Je viens du monde du football, et là, il faut faire une équipe au départ de joueurs qui viennent d'horizons différents. Il faut que chacun se sente bien dans un collectif pour espérer aller loin.

JFG : Je reviens quelque peu sur la métaphore de l'équipe sportive. Quand on fait un sport collectif, on affronte en équipe un adversaire. Y avait-il un adversaire désigné lors de ce travail d'équipe ?

YOANN : Mais, oui. On voulait se battre pour qu'il y ait plus de moyens pour ces jeunes. Pour le moment, que se passe-t-il ? Il y a des discussions entre le secteur de l'aide à la jeunesse et les CPAS pour assurer la transition vers l'autonomie, notamment dans les moyens financiers donnés au jeune. C'est le nerf de la guerre. Pour certaines choses, l'aide à la jeunesse renvoie vers le CPAS et le CPAS renvoie vers l'aide à la jeunesse. Et donc ça ne fait pas avancer les choses pour le jeune : c'est le maintenant qui est important, parce qu'il y a une scolarité, parce qu'il y a un loyer,... Donc on ne va pas perdre du temps, et le fait qu'il puisse s'accrocher dans sa scolarité, qu'il puisse être directement dans son nouvel environnement, va lui permettre de mieux s'intégrer...

JFG : Et tout ce que vous me dites là avait fait l'objet d'un accord de tous les intervenants ? On s'était mis d'accord sur le diagnostic ?

YOANN : Après le colloque, nous avons laissé la porte ouverte parce que c'était vraiment les militants qui ont démarré, et nous avons fait appel à d'autres collègues actifs dans d'autres services. Certains nous ont rejoints. Nous sommes moins orientés vers l'hébergement et l'AMO, mais nous commençons à couvrir le territoire de la Province du Luxembourg... Le problème, c'est que la province est étendue... (...) Et ce problème-là se pose aussi pour les jeunes qui doivent apprendre l'autonomie !

(...) Le collectif doit avoir du crédit pour être entendu. C'est ce que nous avons essayé de faire au départ du colloque, de la pièce de théâtre, des courts-métrages.

Pour CLARISSE, animatrice dans un collectif pour la promotion de l'animation de l'enfance et de la jeunesse, il est hors de question que les membres de l'institution ou du service partenaires délèguent totalement la gestion de l'animation.

CLARISSE : On travaille toujours en collaboration avec la personne référente. Dans les écoles, si l'instituteur sort de la classe pendant que moi je fais l'animation, moi je sors avec. Donc oui, il y a toujours un travail préalable sur l'animation qu'on va donner, quel rôle la personne référente va jouer avec moi, à parts égales dans l'animation. C'est la même démarche avec les éducateurs et les animateurs de maisons de jeunes (CLARISSE).

Son collègue confirme cette ligne de conduite : une dynamique collégiale doit s'installer au sein de toute animation.

CELESTIN : Nous on essaye d'animer à deux, c'est plus facile. L'un soutient l'autre, il y a toujours un jour ou l'autre ou t'es pas en forme, le fait d'être à deux est tout autre. Les projets que j'ai faits seul, on a tous le même discours ici, on ne veut plus ça : on veut être à deux. Ça veut dire que l'on doit subsidier pour deux salaires, mais on préfère ça et diminuer le nombre de projets. Parce que justement on propose autre chose que la dynamique de l'enseignant qui travaille seul. On est beaucoup plus en synergie en travaillant en sous-groupe.

D'autres ont souligné la nécessité d'une gestion éducative des activités culturelles et artistiques, ainsi que l'utilité d'un regard extérieur.

WERNER : Mais ce n'est pas pour autant qu'il n'y a pas de suivi : les ateliers se déroulent ici, on voit comment ça se passe, on parle avec l'animateur, on sent bien quand on passe dans le

local si ça se passe bien, on connaît aussi les enfants parce que la localité, ce n'est pas énorme. Les jeunes, c'est quelques centaines.

REBECCA : Parfois c'est important que quelqu'un de la structure qui accueille vienne remettre les pendules à l'heure, plutôt que l'animateur.

JFG : Qui fixe le cadre une fois qu'on est dans l'activité ?

REBECCA : Pour moi, c'est un partenariat entre la structure et l'animateur. Parce que le cadre des ateliers, il est posé à chaque animation. Pour ma part, c'est moi qui le pose en partenariat avec mon interlocuteur.

(...) J'ai travaillé du côté de Charleroi, et un CPAS organisait des modules pour des personnes très précarisées. Et j'avais presque une semaine avec eux fait du travail de clown. Forcément, le cadre qu'on m'avait proposé était celui d'une formation mais à l'intérieur, il s'agissait bien de veiller à ce que chaque personne qui était là développe ses propres capacités d'expression, raconte son histoire. Il s'agissait bien d'un outil de formation visant le développement personnel. Moi, j'ai toujours mis cela comme base dans mes formations : l'épanouissement de la personne, et ce que cela suppose d'apprentissage et de rigueur.

(...) Pour des activités menées en collaboration, il est essentiel d'avoir des moments de bilan pour savoir où on en est.

Plus fondamentalement, la prise en charge de certaines problématiques individuelles ne peut être confiée aux seuls animateurs culturels.

Revenons-en tout d'abord à l'expérience des jeunes de la Cité.

JFG : Donc tu n'es pas nécessairement demandeur d'avoir une cohorte de gamins comme eux dans tes activités ?

WERNER : Moi, je trouve que ça serait bien mais en même temps, l'animateur, il va morfler. Il aura du mal. Il faudrait plus diluer...

ANNE : Et puis, ce sont plus des compétences d'éducateur qui n'ont rien à avoir avec le travail artistique.

WERNER : Et à ce moment-là, tu montes dans les compétences et il faut trouver les personnes adéquates. Il faut les engager et c'est à des tarifs qu'on ne peut pas suivre. Par contre, si on arrive à diluer... je prends un autre exemple dans les ateliers, ça nous arrive de temps en temps d'avoir des personnes légèrement handicapées, moteurs, physiques ou intellectuels... naturellement si tu en as dix comme ça dans un atelier, il faut être spécialisé, tandis que si tu en as un...

(...) Mais avec ces jeunes de la Cité, c'est pas si facile... Soyons clairs, ils ne sont pas responsables de leur situation, et nous, on n'a pas les moyens de faire un encadrement parfait. D'ailleurs, ce n'est pas dans nos missions. Nous ne sommes pas en charge d'une mission d'éducation. Au mieux, de la médiation culturelle. Mais leurs parents sont des citoyens à part entière, qui payent leurs impôts, ils ont tout à fait droit de venir ici... Et en même temps, si l'animateur en a huit comme ça dans un atelier, il faut qu'il soit blindé, quoi.

WERNER : Je ne peux pas m'improviser du jour au lendemain aquarelliste ou sculpteur. Mais par le théâtre, par le théâtre-action, on peut permettre à des jeunes de s'intégrer dans le théâtre et d'apporter des problématiques qu'ils vivent, des sentiments qu'ils vivent profondément sans vraiment le savoir. A ce moment-là, c'est toute une démarche qu'il faut mettre en place. Il faut arriver à capter un certain nombre de jeunes dans une démarche théâtrale, dans une démarche d'interrogation... Par exemple, partir du constat que « Je vis ici, c'est tous des cons... Rien à foutre à Habay... A Etalle ou à Neufchâteau... », ou : « A bas le monde ! Faisons-en un autre »... Mais ces jeunes-là, il faut aller les chercher. Ils ne viendront pas ici spontanément. Par contre, nous, on sait qui aller chercher au niveau des troupes, quel animateur est bon ; on sait combien ça va coûter ; on sait à quel endroit on peut le jouer. Ca, on sait, nous. Si on veut créer une pièce de théâtre-action avec une troupe de jeunes pendant 8 ou 9 mois, en se retrouvant une fois par semaine pendant deux heures, on sait que ça coûte grosso modo 2.000 euros. A nous, avec d'autres partenaires, de trouver ces 2.000 euros. Et il faut un animateur spécialisé, nous, nous ne sommes spécialisés dans rien.

Un autre de nos interlocuteurs confirme la difficulté rencontrée avec des participants en proie à des difficultés personnelles importantes.

OCTAVE : C'est un débat que nous avons souvent dans le milieu culturel. Et c'est ce qui fait un peu peur, c'est que parfois on est face à des gens tellement abîmés, comme tu dis, ou problématiques, qu'on a besoin d'autres types d'intervenants qui vont faire en sorte que la problématique de la personne ne devienne pas un problème pour l'ensemble du groupe. Mais je ne pense pas que ce soit souvent important, sauf... s'il s'agit de cas lourds. Alors il faut essayer de les encadrer en essayant de ne pas multiplier le nombre de cas lourds dans un atelier : un, deux, maximum. Avoir un accord des gens dits « normaux » : « Attention, vous allez avoir quelqu'un qui est en chaise, qui pète les plombs de temps en temps... Etes-vous d'accord de l'accueillir et de faire en sorte qu'il se plaise bien ? Et de ne pas le laisser dans son coin ? ». C'est encore plus difficile avec des adultes qu'avec des enfants, entre parenthèses, d'intégrer des gens comme ça. Et il faut alors parfois solliciter la présence d'un intervenant supplémentaire lié au cas de la personne, notamment avec des gens autistes.

La collaboration entre services ne doit toutefois pas constituer un obstacle à la bonne marche de l'activité. A un moment donné, il s'agirait de favoriser un contact direct entre le jeune et l'artiste, ce qui suppose alors un savoir-faire et une compétence éducative du côté de l'artiste.

OCTAVE : Moi je pense qu'il y a moyen de faire quelque chose entre tous ces intervenants qui écoutent les demandes des jeunes et leurs potentialités, et les artistes. Mais à la condition que la liaison soit directe. Autant je suis convaincu que les collaborations doivent être établies par les gens qui ont le pouvoir au sein de chaque structure, sinon c'est du bricolage ; autant quand il faut la mettre en œuvre, il faut supprimer les intermédiaires. Il faut mettre en contact directement le jeune et l'artiste, le jeune et son accompagnant : celui qui crée la solidarité, celui qui crée l'écoute, celui qui est comptable des potentialités et qui est dépositaire de la durée, de la mémoire des gens. Mais si le jeune n'a pas un contact direct avec l'artiste, et quand je parle d'artiste, je parle de gens qui d'une part ont un regard sur le monde et d'autre part un savoir-faire artistique. Et ces deux qualités-là, il faut les repérer chez les gens avec qui on veut travailler. Quelqu'un qui fait de la poterie pour faire de la poterie, il ne sera jamais sensible aux potentialités d'un jeune.

Je prends un exemple. On a travaillé à la Maison de la Culture avec la Province de Luxembourg, donc deux grosses boîtes, et on a mis en contact des jeunes assistés sociaux, qui voulaient faire des choses... c'était du dessin... avec deux animatrices de chez nous, que nous savions capables d'écouter ces gens-là. Et ils ont débarqué, ils ont commencé à peindre avec une animatrice qui les suivait vraiment... quand un jeune parlait dans un sens vraiment inédit, elle suivait... mais dès qu'elle voyait que le jeune pouvait faire plus, elle était là pour dire : « Et si... Est-ce que... ». Et un des jeunes est arrivé, il m'a dit : « Je viens pour l'atelier d'écriture ». Je lui dis : « Ecoute. Je n'ai pas prévu ». « Mais moi, s'il n'y a pas d'écriture, je ne reste pas ». Bon, on s'était engagés vis-à-vis de 7-8 personnes. Sept font du dessin parce qu'ils suivent et le huitième a une idée. Si je dis « non », je suis complètement à côté de mon projet. Et donc je lui ai dit : « Et bien, on va faire atelier d'écriture », tout en me disant qu'il faudra réintégrer le groupe à un moment donné. J'ai travaillé avec lui au départ de méthodes de création d'histoire, qui font appel à des choses qu'on voit, à l'imagination. Et puis il a créé une histoire. D'abord il m'a dit qu'il ne pourrait pas et puis finalement... « Mais si, tu peux. On n'est que nous deux ! Allez, vas-y ». Il a fait son histoire, et je lui ai dit : « Allez, maintenant, tu vas aller la raconter aux sept autres ». « Oh, non ! Jamais de la vie ! ». Je lui ai dit : « Allez, viens, on y a nous deux. Tu vas voir, ça va aller tout seul ». Je commence l'histoire, il embraye et puis c'est parti. Et alors l'animatrice a compris tout de suite... « Et qu'est-ce que vous diriez si on dessinait l'histoire ? ». Et alors, ils se sont lancés, ils en ont fait une BD, ils ont fait chacun un morceau de l'histoire, ils ont inventé plein de choses qui ont enrichi l'histoire. Ce qui fait que l'auteur de l'histoire a repris toutes les idées et il les a rajoutées. Le travail a été imprimé, agrafé, distribué aux familles. Et ça a mis en valeur leur imagination, leurs potentialités. Et j'ai rencontré un ou deux ans après la personne qui avait inventé l'histoire, il m'a dit : « Tu sais, je travaille toujours sur l'histoire ! ». Voilà, c'est ce qu'on peut faire et ça leur donne plus confiance en eux.

Ici, ce sont des personnes qui ont un handicap assez fort, qui doivent être accompagnées en permanence. Mais il y a des gens avec qui c'est plus léger. J'ai travaillé avec un jeune séjournant en IMP et avec des ados de 16-17 ans, qui faisaient du cinéma. Et c'était des gens bien gentils, bien cadrés dans la vie. Sauf un, le trublion, le jeune de l'IMP. Heureusement qu'il était là ! Parce que les autres, sous leur carapace de jeunes bien... n'avaient qu'une idée en tête : faire un film sur la fugue. J'ai commencé par leur dire qu'on allait faire un film sur la fugue, mais qu'en aucun cas je ne cautionnais les fugues. Mais que nous allions travailler dessus. Et on a travaillé tout ce qu'ils avaient comme idée contre les parents, contre la société, tout cela est venu en vrac. Ils l'ont fait leur fugue, dans leur tête ! Mais le jeune, l'autre... chaque fois que les autres avaient une idée bien... il disait que ça n'allait pas, que ce n'était pas comme ça. Et on a tout bouleversé. C'était vraiment intéressant. Les autres avec leurs certitudes, on a été obligé, sans arrêt... Et j'espérais qu'il soit là. « On va commencer. On est parti... » Et hop, au bout de quelques minutes, il bazardait tout. Quand on peut mettre des potentialités comme ça en route, et il y a des animateurs qui savent faire ça, des artistes qui font ça très bien... Tu les mets avec des groupes de gens et c'est positif tout de suite. Ce n'est pas une charge de travailler avec ces gens-là, au contraire ! C'est riche quand ils viennent avec leurs idées tordues, parce que ça relance l'imaginaire dans tous les sens.

Donc, faire travailler le duo jeune-intervenant avec des artistes, oui. Si on arrive à créer cette synthèse-là.

3.- Evaluation

Si certains ne parviennent pas à procéder à un debriefing systématique avec les animateurs, d'autres l'ont institué.

WERNER : Il est difficile de faire un bilan avec l'animateur parce que cela exige une heure ou deux. Nous avons 8 animateurs : imagine une heure de debriefing par animateur... Tu payes ça comment ? Nous n'avons pas l'argent, pas les moyens. Ou alors il faut du bénévolat gratuit...

YOANN : Nous étions assez nombreux à encadrer l'activité. Nous avons toujours des réunions le matin et en fin de journée. Les debriefings sont importants. En général, ce sont les troisièmes mi-temps. On s'ouvre une petite bière... C'est encore un autre débat, m'enfin... On se recentre, en se corrigeant. On s'ajuste. C'est important parce que l'émotionnel peut toujours prendre le dessus et aller vers le privé.

Et une chose en plus, avec les encadrants, il faut y aller avec des gens avec qui on s'entend bien. Parce que pour d'autres projets que nous avons faits avec l'AMO, c'était sur la Grande Région, avec des allemands... Méthode allemande, méthode française... quand on l'a fait en Belgique, impeccable. Culture du compromis, impeccable. En France, catastrophe, parce qu'il faut un chef, un sous-chef, un tchic, un tchac... C'était vraiment partial... J'ai failli partir après trois jours. C'était catastrophique. C'est le genre de choses qui peut faire exploser un projet.

4.- Concilier des logiques d'action spécifiques

Certaines limites au partenariat touchent à la place de la démarche artistique et culturelle dans les activités prises en charge par certains services, et plus profondément encore, aux logiques d'action qui président au choix de ces activités. Selon l'une de nos interlocutrices, intervenante dans une AMO, le travail est avant tout centré sur une aide individuelle, à destination des jeunes et des parents.

LUCIE : Par exemple, on a un projet atelier de parents en place ici à l'AMO où on reçoit des parents. Un groupe s'est formé autour d'un atelier et on y revoit une manière différente de s'intéresser à son adolescent. À la demande d'une école, on reçoit un groupe d'adolescents, on retravaille l'estime de soi, on passe par des activités où l'estime d'eux-mêmes sera travaillée, par exemple escalade, relooking, box, un certain dépassement de soi dans un cadre (LUCIE).

La création artistique n'est pas au cœur des activités de l'AMO ; elle est davantage une étape dans un dispositif d'intervention (réaliser des affiches qui serviront à faire connaître l'AMO, par exemple) ou un support pour l'accompagnement individuel (utiliser le dessin pour favoriser l'expression lors

d'entretiens individuels). Une des activités organisées par l'AMO a pris appui sur une démarche de création artistique. Mais tous les jeunes n'adhèrent pas nécessairement à ce type de démarche.

LUCIE : On a déjà fait un projet avec une animatrice il y a 2ans. On organisait nos 10 ans, une journée colloque. La journée était basée sur la rencontre de professionnels pour faire participer nos jeunes, et nous avons passé 3 jours avec eux pour créer une petite exposition, pour qu'ils la montent de toutes pièces. Oui c'était de l'art, de l'expression artistique : des mots qu'ils sortaient qui leur faisaient penser à l'AMO. Voilà on a sorti quelque chose avec ça, c'était chouette. Maintenant de nouveau, ça dépend des goûts et des couleurs, ça dépend : dessiner chipoter, certains n'aiment pas, et préfèrent aller faire du sport dehors, on en revient de nouveau aux goûts et aux couleurs...

Les partenariats sont néanmoins fréquents pour cette AMO : avec des écoles, avec le service Droit des Jeunes, avec Infor Jeunes, etc. Ces partenariats seraient efficaces pour autant qu'ils ne se superposent pas.

LUCIE : Dans un cadre individuel il peut y avoir une certaine complémentarité des services, mais s'il y a cinq services qui s'occupent d'une même famille ça peut devenir compliqué et contre-productif, il ne faut pas non plus exagérer avec les partenariats. Dans le cadre de projets bien définis et pas dans une famille où tout le monde passe et où personne ne sait ce que l'autre fait, on ne s'y retrouve pas... J'ai un exemple en tête où un service passait chaque jour dans la famille, les gens n'avaient plus à s'occuper des enfants, car un intervenant social passait tous les jours : une logopède, l'AMO, un autre service, et y avait quelqu'un tous les jours et aucun moment en famille, et ça pollue aussi. Les intervenants ne savaient plus trop s'ils étaient utilisés et efficaces dans la situation.

Dans le chef de notre interlocutrice, c'est donc bien l'accompagnement individuel qui prime. Les maisons de jeunes semblent plutôt destinées à la mise en œuvre d'actions collectives.

LUCIE : La MJ sera là pour les soirées, les activités, les rencontres, toute cette partie qui faisait partie avant du travail d'AMO. Maintenant, c'est plus clair pour les MJ, nous en AMO on travaillera plus individuellement dans la plus grande discrétion. On n'ira pas faire ça en groupe.

Dès lors, les idées de participation et de citoyenneté ne sont pas centrales. Elle avoue même son scepticisme à cet égard. La citoyenneté serait une notion très éloignée de la réalité des jeunes qu'elle est amenée à accompagner.

LUCIE : Quand on parle de participation ça m'amène à être sceptique. Si c'est imposé, ça ne marche pas trop même avec un groupe de jeunes, certains seront plus intéressés que d'autres. Si le jeune est là c'est parce que le sujet le touche ou l'intéresse, c'est ça, participer, ce n'est pas imposer ou en tout cas, respecter l'individualité de chacun dans une participation (...) En tout cas ils doivent se rapprocher de cette citoyenneté. Quand ils arrivent, on ne peut pas dire que l'absentéisme scolaire, la petite délinquance, les petits problèmes de débuts de drogues, les rapprochent de la citoyenneté. C'est un peu pompeux la citoyenneté, ça ne leur parle pas, mais si on en parle en termes d'avenir et de confort de vie, là c'est plus parlant, mais on essaye de les rapprocher d'un avenir confortable pour eux et leurs projets de familles.

Chapitre 3

Passer à l'action avec des publics défavorisés

Nous l'avons vu, les intervenants du Centre Culturel constataient les difficultés des jeunes résidant dans la Cité. Nos interlocuteurs ont eux aussi abordé ce qui compliquait la tâche lorsqu'il s'agissait de travailler avec des publics défavorisés. Un premier point tient à la présence d'obstacles qui rendent ces publics peu « sympathiques ». Nous reprenons ici les termes de l'un de nos interlocuteurs.

OCTAVE : Le problème du travail social et du travail culturel, c'est très vite de passer en seconde ligne, c'est-à-dire de devenir chef, de devenir cadre : envoyer des gens qu'on va envoyer faire le sale boulot avec des gens caractériels, des gens qui disent oui un jour et non le lendemain, des gens qui ne sentent pas bon, parfois sont mal habillés, parfois picolent... Si on ne le prend pas comme un enrichissement, c'est insupportable...

Et au sein même des secteurs qui ont pour mission de s'adresser à ces publics, cela ne va pas de soi.

JOSEPH : Notre équipe de Ciney a beaucoup de difficultés pour le moment. Ils disposent d'un local mis à la disposition par la commune, mais avec d'autres services. Et il y a des militants qui ne sentent pas bon. Parce que quand tu es dans la misère, tu laisses... Alors ils gueulent et ça fait un bordel fou quand il y a la permanence, et ça pue. Alors parfois, ils disent : « Trois jours après, quand on a ouvert les fenêtres, ça sent encore, hein, quand vous êtes passés ! ». Et donc, on ne veut plus vous voir, quoi. C'est ça, la misère. Ou quand tu as un gars de la rue qui arrive ici et qui est un peu bourré et qui laisse des traces de toutes sortes... c'est clair qu'on en garde... mais c'est pas grave, pour nous. Au contraire, les gens viennent tels qu'ils sont, jamais... et si ça gêne certains, et bien que les autres s'en aillent. Celui-là, il pourra toujours rester, pour nous. Mais c'est pas simple.

JFG : C'est pas simple, parce qu'on est dans quelque chose qui est de l'ordre du collectif.

JOSEPH : Mais ce qui m'étonne, moi, et je suis toujours surpris, c'est que ça marche. Et on se réunit ici... on est à mon avis un des mouvements d'éducation permanente qui rassemble le plus de gens... on se réunit, comme on le faisait déjà à Etalle, mais c'était plus compliqué là-bas parce que c'était rural et qu'il fallait se déplacer. Ici, c'est en ville... mais il ne faut pas que ça coûte. Et alors, c'est l'autre problème, parce tous les CEC, toutes les autres formations, il faut payer parce que ça coûte. Et alors certains viennent sans payer parce qu'on leur a trouvé des sous au Lion's ou ailleurs... Mais c'est foutu, hein ! Ils ne sont pas dans les mêmes conditions que les autres. Ils arrivent, ils sont déjà méprisés.

1.- Les gens ne viennent pas, les gens ne restent pas

Poursuivons l'exploration de ce qui ferait la spécificité de ces publics défavorisés.

OCTAVE : Ceux qui travaillent avec des publics défavorisés me disent exactement la même chose : « Les gens ne viennent pas, les gens restent pas. Dans les milieux de grande pauvreté, il faut relancer les gens toutes les semaines, sinon ils ne viennent plus ». Et pourtant, là, on a des animateurs qui sont très compétents parce qu'étant dans le cas, ils ont dû développer une pédagogie particulière. Donc, moi, je m'en inspire souvent pour dire aux gens « normaux » : « Voilà une manière de faire ».

(...) Dans l'éducation permanente, il y a deux manières de faire qui sont largement présentes dans ce que je perçois qu'il se fait à droite et à gauche. Prendre le temps de l'écoute : le temps de l'écoute, il fonctionne rarement. On écoute un petit peu et puis on explique. Mais l'écoute de deux choses : les attentes et les potentialités. Parce qu'on écoute parfois les attentes, mais on n'écoute pas les potentialités. Que savent-ils faire ? Et comment va-t-on exploiter ce qu'ils savent faire ? Parfois en allant dans la désobéissance, au-delà des normes traditionnellement supportées. C'est la deuxième chose. Et j'ajoute une troisième chose : la durée. Tous ces intervenants ont souvent des fonctionnements annuels, des justificatifs et des budgets annuels. Ils ont des patrons qui leur demandent des résultats. Et la notion de durée est évacuée. Et cela casse la solidarité, l'écoute, la mise en œuvre des potentialités.

Revenons à la désobéissance. Souvent le système qui est poussé vers le contrôle, la prévention,... éprouve beaucoup de difficultés à aller vers ce qu'on peut appeler le bien des jeunes. J'ai trois cas en tête, que nous avons identifiés avec des chercheurs lorsque nous avons fait un bilan des premières initiatives en matière de formation à horaire réduit. Dans un premier cas, c'était à Marche, les intervenants avaient « récupéré » un jeune qui volait des motos. Et ils se sont dits... ils ne lui ont pas demandé ce qu'il voulait faire... « C'est un mécanicien ». Ils lui ont acheté un bleu de travail, ils l'ont engagé dans un garage. Le lendemain, il était parti avec le bleu de travail et il a continué à voler les motos. Et ça a mal fini, comme souvent... Et moi je leur avais dit, si c'est son job pour le moment de voler des motos : « Apprenez-lui à bien voler des motos ». Un. Il y a un aspect mécanique : il trafique des motos. « Apprenez-lui à trafiquer convenablement des motos ». Deuxièmement, s'il vole, il faut qu'il sache ce qu'il risque. « Apprenez-lui ce qu'est un voleur. Si vous ne faites pas cela, vous ne le garderez pas ». « Ah, mais, on ne va pas... ». C'est vrai que ça paraît impossible, quand on dit à un jeune d'apprendre à devenir un bon voleur, mais c'est pour moi le seul chemin pour lui donner des outils pour faire autre chose, pour quitter... pour savoir ce qu'il choisit, quoi. A partir du moment où on l'amène ailleurs, ça ne marche pas.

Le deuxième exemple, c'était à Virton et là, il y avait une prof de français vraiment émérite. Il faut dire que tous ces enseignants qui avaient choisi de travailler dans l'horaire réduit étaient des saints. Et là, il y avait une prof de français qui faisait un très bon travail et elle s'était dit qu'au lieu de faire lire à ces jeunes des livres de la bibliothèque, partons de ce qu'ils lisent. Et ils lisaient très peu mais mon Dieu, même s'ils lisent une bêtise, un truc japonais qu'on lit à l'envers, et bien qu'ils l'amènent. Et elle a vraiment investi tout son poids là-dedans et un jeune est arrivé... c'est le seul qui avait lu quelque chose, les autres n'avaient rien lu... et c'était une revue de rock en anglais. Et elle a piqué une crise en disant que ce n'était pas le cours d'anglais. Evidemment, ça n'a plus rien donné. Un jeune fait l'effort de lire, de venir en

disant : « J'ai lu ». C'est de l'anglais. Il ne sait pas lire de l'anglais. Il a regardé les photos. Et on ne part pas de cela. Il n'y a rien à faire.

Le troisième exemple, c'était à Dinant. Le jeune, 14 ans, le père mort, il doit reprendre la ferme sous la pression des oncles qui veulent s'emparer des terres, et la mère veut maintenir le jeune dans la ferme. Donc elle lui fait prendre l'horaire spécial. Ce n'est pas un problème pour lui : il n'est pas en décrochage, etc. Et alors, à l'évaluation, je demande aux enseignants : « Mais que faites-vous avec lui ? ». « Ben, on fait de la remise à niveau en français et en math ». Mais je leur dis : « Ce n'est pas de cela dont il a besoin. Vous m'expliquez vous-mêmes qu'il doit se battre contre ses oncles pour garder sa ferme. Vous lui expliquez ce qu'est un syndicat agricole pour les jeunes ? Est-ce que vous êtes allés avec lui au marché à Ciney ? Est-ce que vous lui avez appris en math à calculer les prix de revient de tout ce qu'il fait ? ». « Ah ! Mais on n'est pas là pour ça... ».

Voilà. Tout ça pour dire que si on ne veut pas aller avec le jeune, c'est inutile, quoi.

2.- Il faut viser juste

Il faut donc viser juste : aller avec le jeune exige de considérer que l'activité doit être mise au service du jeune. Et cela ne va pas non plus de soi.

JOSEPH : Et en plus, l'autre truc... la plupart des animateurs qui nous rejoignent, ne résistent pas avec nous. Soit les gens ne viennent plus : très vite, après trois rencontres, il n'y a plus personne au niveau de l'atelier. Soit ces animateurs... on avait voulu faire un groupe en hip hop, on avait pas mal de jeunes qui étaient intéressés pour faire de la danse, etc. Et le gars a préparé un spectacle à Namur... c'était un gars intéressant, un bel artiste qu'on a vu à la télé après... mais il a dit : « Moi, je travaille avec ces trois-là. Vous vous occupez des autres ». On lui a dit : « Eh oh... ces trois-là, ils n'ont pas besoin de toi, justement. Ils peuvent retourner. Nous, ce qui nous intéresse, c'est comment les autres vont avancer ». Et il n'est plus venu.

Pour les intervenants de LST, la priorité doit être donnée aux plus pauvres, à ceux qui ont probablement le moins de potentialités. Ce qui ne s'accorde pas avec l'obligation de réussite imposée aux animateurs par les normes de subventionnement.

JOSEPH : Ce qui coince ? Ca coince tout le temps. Ce qui coince, c'est la priorité aux plus pauvres. La priorité aux plus pauvres, dans une société hyper concurrentielle, hyper performante où ce qui compte, c'est ce qui rapporte. Le gars qui vient, même l'animateur... parce que tous les animateurs CEC sont aussi des gars qui ne gagnent pas grand-chose, ils sont dans des situations d'une précarité dingue... et donc ils essaient de sauver leur peau en essayant de réussir les choses parce qu'ils doivent en plus montrer aux inspecteurs qu'ils ont réussi... Nous, on peut montrer qu'on a raté.

JFG : C'est cette obligation de réussite qui fait que ça bloque ?

JOSEPH : Bien évidemment. Et en plus, ils doivent réussir quelque chose un peu individuellement. Mais ça, c'est tout le monde. Tu as besoin... Nous, on a la chance d'être libres par

rapport à cela. Si nous, on voulait réussir quelque chose, on changerait de métier. Parce que sans doute on ne va pas réussir. Et c'est clair que c'est difficile. On a une artiste qui nous rejoint, là, c'est Aurélie. Depuis quelques années, elle tient, elle. Et pourtant, on l'a cognée, hein. Elle tient et pourtant elle n'est pas du tout du milieu. Son père était ambassadeur... ça n'a rien à voir... c'est ça qui permet peut-être, il ya une distance suffisante et une culture suffisante pour pouvoir nous rejoindre. Et elle tient, elle. Et ça fait six ans, et elle est proche des gens. Et elle n'a jamais trouvé... alors, effectivement, quand il y a une famille qui veut lui faire un cadeau... tu vois, Nicole, qui trouve un truc aux poubelles ou bien aux Petits Riens et qui veut lui faire un cadeau parce que c'est je sais pas quoi... c'est clair que souvent elle retourne sans, et que nous, vite, on le cache.

Nous reviendrons plus tard sur cette idée de réussite et d'obligation de résultats. Revenons-en à l'idée d'aller avec le jeune. Et donc, ne pas faire à la place du jeune.

CHARLES : J'ai suivi un gamin de 16 ans l'année passée. Ca n'allait pas. Ca n'allait pas. Tu le vois, tu parles avec lui... Il parle de l'art, il ne sait pas si c'est le graphisme ou l'expression qui lui convient, mais il dit : « Je sens que... ». Je lui dis : « Tu es en quelle année ? ». « Je suis en quatrième ». « Mais pourquoi tu... ». « Mais je vais pas attendre pour faire les beaux-arts d'avoir fini mes humanités ». Et je lui dis : « Mais tu n'es tellement pas bien... Il y a bien une école dans la province qui peut te permettre de... Regarde, en arts plastiques, il y a telle école, telle école, telle école,... avec un bon niveau et des enseignants... et tu as ça aussi... ». Et je voyais son... ça brillait, quoi. Et bien, je l'ai revu, avec une banane... En juin, il était heureux... J'espère que ça tiendra... Il s'est inscrit en 5^e dans une école d'Arlon en section... tout ce qui est vidéo, casting... Il est heureux. Parce qu'il touche. Il voit que c'est du possible. On parle concret : il y a des projets, on va faire un mini-film,... Il est dans le bain. Et il y a des métiers qui existent autour de ça, et je pourrais vivre de ça. Et je peux faire un projet, et je suis dans le coup. Quand un gamin de 17 ans me dit : « Avec des copains, on a créé une chanson avec de la musique »... mais tu sens la fierté. Alors, le niveau, on s'en fout... Mais ces jeunes qui se foutent dans des garages et qui font de la musique, ou d'autres qui taguent avec les codes et le respect de... Mais tu as des cocos, ils sont doués, quoi ! Ils font des chouettes trucs. Ou certains qui vont se dérouiller un peu en club de théâtre de village... Ils sont dans le projet, ils sont dans ce qu'on appelle la passion. Et c'est encore un manque, une difficulté qu'ont les jeunes. Souvent quand à l'école ça ne va pas, dans leur vie il n'y a pas de passion. Ils ne sont pas en appétit. Et ça peut être aussi un bon moyen pour les mettre en appétit.

Un bon moyen pour les mettre en appétit. Oui. Mais comment ?

3.- Il faut aller à la rencontre des publics plus éloignés

Nous l'avons déjà souligné, il faut parfois aller « chercher » les publics plus éloignés.

WERNER : Il faut procéder à du démarchage individuel. C'est du corps à corps. C'est un par un que tu les as. C'est au compte-gouttes. Et aller trouver une personne, un jeune un peu en difficultés, dont les parents n'ont jamais fait de stages ni d'ateliers théâtre, et qui n'ont pas l'idée de le faire... aller trouver celui-là et l'amener dans un groupe qui va peut-être faire du théâtre-action, c'est du travail de malade ! Alors que le petit bourgeois de Habay-la-Neuve qui a été un peu cultivé, qui a un salaire correct, qui a une maison 4 façades avec un trampoline dans le jardin et deux enfants, lui il ira spontanément vers le théâtre. Il suffira qu'il reçoive un mail, une affiche. Et il ira plus facilement que le mec du CPAS : c'est deux ans de travail pour qu'il vienne voir une pièce de théâtre, en le voyant toutes les semaines. C'est pas le même boulot !

JOSEPH : Il faut aller les chercher. D'abord il faut prendre le temps de les rejoindre. Avant d'aller les chercher, il faut les rejoindre.

JFG : Mais je veux dire qu'aller les chercher, ce n'est pas les prendre par la peau du cou.

JOSEPH : Et ne pas les rassembler autour de nos projets...

IRENE : Mais autour des leurs...

JOSEPH : Autour d'un projet qui n'est pas le nôtre. Que ce soit le livre ou l'ordinateur, ce n'est pas le nôtre... mais en se disant : « Dans quoi est-ce qu'ils vont pouvoir se reconnaître ? ».

Après ce temps de rencontre, après avoir rejoint ces jeunes, il faut être capable d'identifier leur souffrance, ceux vers qui il faudrait orienter l'intervention.

CHARLES : J'ai envie de démarrer avec une proposition de Philippe Mérieu, pédagogue français, qui situe l'école entre la famille et le monde. Idéalement, des projets visant la participation citoyenne devraient se greffer à l'univers scolaire, en termes de coopération, ce qui permettrait de faire un pas intelligent envers ces jeunes en précarité et pour qui l'école ça ne va pas trop. Il y aurait là un double levier, à la fois la culture s'ouvre un peu à l'école et l'école s'ouvre à la culture. Parce qu'un jeune qui se sent mieux, c'est un jeune qui se sent mieux à l'école. Je n'ai jamais vu ou rarement vu des jeunes qui n'allaient pas bien du tout, hormis des petits troubles personnels, et qui se retrouvaient en succès scolaire et en succès de communication avec ses pairs. L'école est sûrement un lieu à ne pas laisser de côté. J'ai un postulat de travail : quand un jeune ne va pas bien, je lui demande si l'école, ça va. Et inévitablement, c'est la panade ou la chute...

Les identifier, et s'accorder autour d'un même diagnostic.

YOANN : Autour de Bastogne, il y a pas mal de SAAE, services d'aide éducative qui accueillent des jeunes en difficultés et qui essayent de les réinsérer dans leur famille. Quand c'est possible. Quand ce n'est pas possible, ils doivent préparer l'autonomie. Ca passe pour certains

services qui ont des kots avoisinant le centre, par la semi-autonomie. Mais dans le cas contraire, ils essayent de trouver un kot. Pris en charge jusqu'à 18 ans. Ces jeunes à qui on impose, je dis bien « à qui on impose », une quasi-autonomie pas désirée. Parce qu'à 18 ans, il faut... même avant 18 ans, il faut continuer son parcours scolaire et avoir une vie quasi d'adulte, même s'il y a un encadrement, s'auto-assumer au niveau affectif, etc. Ils se retrouvent seuls, même s'il y a un encadrement par les éducateurs des SAAE et d'autres services qui suivent ces jeunes. Donc ce que tout professionnel fait en général quand il connaît notre service, il vient avec un jeune et il lui présente notre service AMO, qui a la particularité d'être un service non mandaté et qui a une mission communautaire. C'est le collectif et un projet communautaire. Quand je fais le constat que tel éducateur de Beauplateau, tel éducateur du Vieux Moulin, telle éducatrice de Flamierge, La Ruche, viennent nous présenter un jeune... et parfois le SAJ ou exceptionnellement une IPPJ parce que le jeune est originaire de Bastogne, je me dis qu'il faut étudier le phénomène et réfléchir sur ces jeunes qui sont obligés de devenir des adultes de manière très précoce. Et donc de là, il faut voir qui est motivé dans chaque service. Ca s'est fait naturellement. Et grâce à ces personnes qui représentent leurs services et les jeunes, s'il n'y avait pas une démarche militante... ça c'est très important... on peut arrêter les frais s'il n'y a pas une motivation sous-jacente de la part des professionnels...

(...) Et donc on a réuni les jeunes qui vont préparer leur autonomie et d'autres qui sont passés par l'autonomie pour avoir avec eux le ressenti et le retour de ceux qui le vivent actuellement. La réflexion a commencé en 2009 et a duré jusqu'en 2011. On a décidé d'organiser une journée d'études et d'élargir la réflexion. Là aussi, sortir de l'ombre. La réflexion, pendant un certain temps, on a fonctionné entre nous... Quand on était dans notre réflexion, on se disait que le jeune devait savoir gérer son budget, cuisiner,... qu'il ait plein de compétences. Nous étions, en termes de thérapie brève, dans la recherche de nos solutions ! Mais ce qu'on a surtout, au-delà des problèmes de drogue et de surendettement, ce qu'on a identifié de plus important, c'est l'isolement et la solitude. Est-ce que l'être humain est fait pour vivre seul ou pas ? Je crois que c'est le problème n°1 et qu'autour gravitent des symptômes. Et on s'est dit comment faire pour que ces jeunes puissent avoir un réseau, comment mettre en place des choses préventivement contre cet isolement ?

(...) En institution, le jeune a quand même en quelque sorte une famille de substitution : ça peut être les autres jeunes, etc. Il y a bien sûr toujours des phénomènes d'exclusion, mais si il n'y a pas de problèmes d'exclusion, de racket, de harcèlement,... il y a toujours cette solidarité entre jeunes. Si l'institution est saine et si elle est portée par des travailleurs militants... ça c'est important, parce que l'institution c'est aussi le reflet de ceux qui la font fonctionner.

(...) Quand le jeune se retrouve tout seul, c'est un choc ! Il lui faut du temps pour s'adapter.

JFG : Je me disais en vous entendant que ceux qui ont des difficultés, ils doivent faire des choix encore plus tôt que les autres. C'est dur, ça. Ils ne sont déjà pas solides et ils doivent se tirer d'affaire.

YOANN : C'est ça qui est violent. C'est une violence, parce qu'on n'a pas d'autre choix. Et une violence générée par l'institution. Quand on voit au niveau des CPAS, le public des 15-25 ans pose problème : c'est encore une tranche d'âge que nous avons identifiée et pour laquelle nous faisons pas mal de projets. Et donc ça veut dire qu'il y a pas mal de soucis. Ce n'est ni adulte, c'est encore jeune, mais fini l'adolescence...

L'intervention dans un service ou une association partenaires peut d'emblée donner accès à une vision « institutionnalisée » des souffrances individuelles.

CLARISSE : Des enfants qui viennent de Tchétchénie sont en grande difficulté relationnelle et les jeunes de l'IPPJ qui se croyaient en grande difficulté se rendent compte que d'autres enfants ont encore plus de difficultés qu'eux. Parfois, c'est les adultes qui prennent en main les jeunes de l'IPPJ. Donc voilà, on a une activité hyper simple, et l'objectif est de voir comment on va leur faire avoir un discours commun, une critique éventuellement de la société et surtout un lien relationnel.

Partir des témoignages individuels, ce qui parfois soulève beaucoup d'émotions dans le chef de ceux qui acceptent de se mettre presque à nu.

IRENE : C'est très dur, parce qu'on met à nu ses tripes. Et des gens pleuraient avant ou après... Mais avoir construit le témoignage... ils en ressortaient avec une certaine fierté, une certaine émotion en voyant qu'ils avaient pu exprimer ça. Oui, une certaine fierté. Et ça donne de la force.

JFG : Et après avoir témoigné, ont-ils « digéré » leur expérience ? Sont-ils apaisés ?

JOSEPH : Non. Ils sont plus en lutte qu'avant. Mais pas de la même manière. La révolte devient une exigence d'avoir une place. Le fait de dire : « Les travailleurs sociaux, ils me font chier » devient : « Je veux être entendu ».

JFG : Et le sentiment de départ, c'est quoi ?

JOSEPH : C'est le mépris. Et ça va très loin. Un petit exemple : Johnny. Johnny qui dit : « J'ai eu une réunion avec l'assistante sociale, le home et la directrice. Et je suis pris pour un con. Et ils disent même : « De toute façon, il ne peut pas comprendre. Il ne comprendra jamais ce qu'on veut de lui et ce qu'on attend de lui » ».

IRENE : Et il disait : « On ne me l'a pas dit à moi. J'étais là dans la réunion mais on l'a dit devant moi : « De toute façon, Monsieur ne sera jamais capable de comprendre » ».

JOSEPH : Alors, il dit après : « Moi, je participe à LST et là je suis entendu ». Les deux travailleurs sociaux téléphonent à LST et demandent à nous rencontrer parce que le Monsieur en question, il n'est pas capable d'entendre et « on va vous dire »... « pour que vous puissiez lui faire comprendre ». Alors qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Et on dit... on va donc rencontrer ces travailleurs sociaux pour leur faire comprendre... et on va leur dire avant qu'ils ne viennent, qu'on veut bien vous rencontrer non pas pour que Johnny comprenne, il a très bien compris ce que vous voulez, mais pour que vous compreniez ce qu'il veut. Et ils sont venus. Et ça se passe mieux d'ailleurs... Ce qu'il y a de pire dans la misère, c'est la négation de la personne et de sa dignité, de son droit à être quelqu'un.

JFG : Mais alors quand il en reparle à LST, il est parvenu à passer au-dessus de ce qui lui avait été dit à ce moment-là ?

JOSEPH : A ce moment-là, il est humilié... Il en a reparlé dans l'atelier « famille », il en a reparlé dans le film aussi. Mais en même temps, moi ce que j'ai senti à ce moment-là, c'est qu'il s'est retrouvé à la rue parce qu'on l'a... ce que les services sociaux ne se rendent pas compte, c'est qu'en méprisant les gens, ils les abîment et les conduisent dans pire. Quand tu dis à quelqu'un que c'est un con et que tu le dis trois fois, il finit par faire le con, hein. Et même il finit par le croire. Tu commences par te révolter, mais ça ne marche pas parce que les autres

disent que tu es encore plus con qu'on le croyait. Et puis tu t'enfonces... Et nous, notre souci, c'est de restaurer une humanité qui est absolument abîmée pour les intérêts de quelques-uns. Parce que c'est pour des intérêts économiques, tout ça.

Ces jeunes semblent abîmés, manquant d'estime de soi voire de confiance en soi.

JFG : Alors, qu'est-ce qui fait que certains adhèrent alors qu'on perd d'autres en cours de route ? Dans une aventure collective...

YOANN : Il y avait une jeune qui était intéressée par le projet, j'en ai parlé avec elle, mais elle ne supportait pas WERNER, Paul, Jacques... Voilà. Ce sont des choses qui peuvent arriver. Ensuite, des disputes peuvent aussi arriver, c'est un groupe humain. Mais aussi la difficulté... les blessures importantes qui affectent les jeunes et qui freinent le fait d'oser...

JFG : Une perte d'estime de soi ou de confiance en soi ?

YOANN : L'estime et la confiance vont de pair. Enfin, je ne sais pas...

JOSEPH : C'est d'être considéré... parce que tu es pauvre, que tu es dans la misère, que tu n'as pas le droit de penser, d'exister,...

IRÈNE : ... pas le droit d'avoir un avis. On ne peut pas imaginer que tu peux avoir un point de vue intéressant sur tes enfants, sur toi, sur ta famille, ... On gère ta famille, on gère ton budget, on gère ta bouffe... On te donne des tickets. Tu n'es plus personne.

4.- Comment orienter l'action ?

Une fois que ces jeunes sont là, il faut orienter son action. Nous avons vu à travers les trois exemples donnés par l'un de nos interlocuteurs (OCTAVE) qu'il semblait essentiel d'être à l'écoute de leurs **attentes** et de leurs **potentialités**. Mais dans l'exemple du jeune de 14 ans qui doit « reprendre » la ferme de ses parents, il est aussi question de considérer ce dont il a besoin. Une de nos interlocutrices a évoqué quant à elle les notions de **demandes** et de **besoins**.

REBECCA : Il faut partir de leurs demandes à eux, savoir quels sont leurs besoins.

JFG : Demandes ou besoins ?

REBECCA : Les besoins, ce serait par exemple s'exprimer mieux, comment on fait pour s'exprimer avec son corps, comment on fait avec un groupe au travers d'une demande : la prise de parole. Nous, on amène des outils, on les partage et on réfléchit ensemble sur ces outils. C'est tout un processus. Là, par exemple, les ateliers à Athus, 2 heures par atelier, j'ai un groupe de jeunes de 11 à 13 ans et de 13 à 15 ans, ce sont déjà deux âges très différents : c'est comment les amener à créer un spectacle ensemble sur une thématique de leur choix. Et là, déjà, ça prend un certain temps parce que... ils ont envie de faire du théâtre, ils ont envie de faire un spectacle... c'est par forcément un spectacle tout le temps... donc, qu'est-ce qu'ils ont envie de raconter ? Et donc on les aide aussi à réfléchir un peu sur les thématiques qui sont les plus proches d'eux. Par moment, la difficulté, c'est d'avoir des jeunes qui sont là parce qu'on

leur a demandé d'être là, et donc comment stimuler leur présence... faire un groupe, s'impliquer, s'engager... Ca, c'est la première base et une fois que le déclic est fait, on a des choses assez extraordinaires.

Deux de nos interlocuteurs relatent les difficultés vécues par ceux qui fréquentent les activités organisées par le CEC qu'ils ont créé à côté du mouvement d'éducation permanente qu'ils animent. La situation de ces personnes est appréhendée en termes de « misère ». Et pourtant il est possible de les amener ailleurs, au-delà de l'urgence.

JOSEPH : Et, par exemple pour cet atelier ici ou pour celui-là (*il désigne des tableaux affichés au mur, avec des dessins*), c'est vraiment des gens dans une situation de misère terrible.

IRENE : Extrême.

JOSEPH : Terrible. Oui. Et on essaye justement, nous, d'aller vers les gens les plus pauvres. Et ce qui est étonnant, c'est qu'effectivement on ne leur propose pas de faire de la soupe, d'apprendre à gérer leur courant ou leur budget, d'apprendre à gérer leur logement. On marche ensemble ailleurs. Vers un ailleurs qui est toujours inaccessible. On a été à seize voir Van Gogh. Là ils ont été voir une autre expo avec de la poésie, de la peinture, des dessins... Et on a vraiment travaillé ça. L'idée, c'est qu'au lieu de... avec tes enfants, ta femme, dans notre vie... on ne va pas... c'est sûr que si le gamin, il a faim, on se démerde pour qu'il ait à manger... mais on ne va pas enfermer notre gamin là-dessus. On va se rassembler sur autre chose, sur un devenir, sur une promesse.

L'un de nos interlocuteurs cite à ce moment l'exemple d'une bibliothécaire qui a choisi de consacrer un projet à un jardin collectif.

OCTAVE : Il y a aussi des expériences qui doivent sortir des sentiers battus. Comme à Saint-Léger, faire un jardin partagé dans le cadre de la bibliothèque. La lecture amène à faire un jardin partagé. Et on se pose la question : « Tiens, mais qu'est-ce que ça a à voir avec la lecture ? ». Ce n'a peut-être rien à voir, mais ça a à voir avec les gens de Saint-Léger. C'est ça l'important.

JFG : Ca ne paraît pas non plus totalement dissocié.

OCTAVE : Non, non, non. Mais pour beaucoup de bibliothécaires, devenir responsable d'un jardin partagé, ce n'est pas concevable. Sauf si l'important n'est plus le livre, mais le lecteur. (...) L'animatrice de la bibliothèque a devant elle non plus des livres mais des lecteurs. Elle rassemble des lecteurs. Elle écoute des lecteurs parler, ils ne parlent pas de livres mais de jardins. Elle se demande ce qu'elle, en tant que bibliothécaire, peut faire avec ces gens-là qui n'ont pas envie de parler de littérature mais qui ont envie de parler de jardinage. Elle a différents outils à sa disposition mais le premier, c'est l'écoute des gens. Le deuxième, c'est : « Quelles sont vos potentialités ? Qu'est-ce que vous voulez faire ? Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Qu'est-ce que vous ne pouvez pas faire mais que vous pouvez apprendre à faire ? ». Et donc, qu'a-t-elle fait avec eux ? Des conférences, des rencontres avec des gens compétents pour répondre à leurs questions, et comme elle est dans le livre, elle a fait tout un rayon de bibliothèque mais qui ne sont pas nécessairement lus par ces gens-là. Et elle a présenté cela comme projet et ce projet a été reconnu comme projet « bibliothèque ». Maintenant, encore une fois, il faut avoir le courage de quitter les sentiers habituels et quand on est parti avec un

groupe de jeunes ou un groupe de lecteurs, peu importe le groupe de personnes, quand on l'a entendu, quand on a vu les potentialités, comment est-ce qu'on les met en œuvre ? Comment est-ce qu'on en fait des partenaires ? Je vais jusque là. Le partenariat est souvent entendu entre institutions, et moi j'ai une nouvelle conOctavetion maintenant, ce sont les gens qu'on appelle clients ou usagers qui sont les premiers partenaires : comment en fait-on des partenaires du projet ?

JFG : Et comment on fait ? On peut rester sur l'exemple de la bibliothèque...

OCTAVE : La bibliothécaire a ses outils. Elle met d'abord en œuvre ses outils : les livres et à travers le livre, les brochures d'information. Au-delà des brochures d'information, ce sont des associations, des sociétés et au-delà, des personnes-ressources. C'est son métier de bibliothécaire qu'elle met au service du projet, mais elle ne se limite pas à cela : elle démarche auprès de la Commune avec les gens, ou elle fait en sorte que les gens aillent démarcher auprès de la Commune pour obtenir un terrain. Comme elle a de bonnes relations avec l'Echevin, elle s'en sert pour faire aboutir le projet.

(...) Elle a pu mettre à distance l'idée que parce que je suis dans une bibliothèque, je vais faire des soirées consacrées à la littérature, aux prix Nobel, à l'histoire de la littérature au 19^e siècle, comme j'ai entendu dans une bibliothèque... Moi, je n'ai jamais entendu quelqu'un dans une bibliothèque dire qu'il avait envie de découvrir la littérature du 19^e siècle. Que je possède la littérature du 19^e siècle comme outil et qu'à l'occasion, quand il y a des questions dont la réponse peut se trouver dans la littérature du 19^e siècle et que j'amène mon outil, oui...

Donc, amener les gens ailleurs, c'est au départ de leurs potentialités. Si les gens sont capables de créer une BD à partir de leurs dessins, c'est bien sûr l'animateur qui va leur souffler. Mais si les gens disent : « Non, ce n'est pas cela qu'on veut faire. Non, ton histoire, on s'en fout ». On ne va pas les entraîner.

JFG : Donc l'ailleurs apparaît dans l'échange entre l'animateur et les gens qui sont des partenaires ?

OCTAVE : Oui. Mais encore une fois, l'ailleurs aurait été de ne pas laisser les gens aller vers leur jardin, ça aurait été d'amener les gens dans un projet collectif.

La question de l'orientation prise par le projet qui naît de la rencontre avec des jeunes ou un autre public est également centrale dans les conceptions des animateurs de LST.

JOSEPH : On ne sait pas toujours... le projet, il se construit parfois dans l'échange.

IRÈNE : Tu sais, il y a des gens qui arrivent avec : « Je suis à la rue ». Il y a une dame qui est venue chez moi dimanche dernier avec trois gamins. Un exemple. En disant : « J'ai une maison à S..., rue de ..., j'ai pas de revenus, donc je fais de la brocante et des ferrailles. Mes gamins étaient en internat, ils viennent de revenir. J'ai pu les ravoir. Mais c'est le bordel dans la maison, on est venu voler, on a tout retourné. Il y a une dame qui veut bien me revendre des meubles pour 500 euros. Mais... maintenant, on est arrivé à 150... mais il me manque 100 euros et je dois aller les chercher demain, quoi ». Alors, on discute un peu. Il était neuf heures et demie quand elle est arrivée, alors les trois gamins dans la maison... Je vais te dire, chez moi, autant te dire qu'il fallait regarder... Et je dis : « Attends... Non, je ne te donnerai pas d'argent ». D'abord, tu vois, ça c'est clair... « Je vous respecte trop »... parce que je sais que ce qu'elle disait là était faux. C'était un montage pour venir me taper du fric. « Mais je vous

téléphone demain. Et voilà ce qu'on a, voilà le mouvement qui existe, ce qu'on fait... Je vous respecte trop pour vous donner des sous, parce que ça va vous abîmer. On ne pourra plus se voir après. Donc on va rester libres l'un par rapport à l'autre. Mais si vous voulez... effectivement, on ne va pas vous laisser dans votre merde, hein ». Parce que si tu veux... la définition de la misère de l'ONU qui a été reprise par le père JOSEPH Wresinski : cumul de précarité et tout seul on ne peut pas s'en sortir. Donc on ne va pas laisser la personne. Le lendemain matin, on était ensemble ici dans le bureau, j'ai mis le haut-parleur et puis on a dit : « Voilà, on peut vous recevoir ici dans le cadre du mouvement ». Et elle a dit : « Je viens demain ». « A quelle heure ? ». Bon, OK... je savais bien que ça allait être difficile et qu'elle ne viendrait sûrement pas du premier coup. Donc D a retéléphoné après en disant : « Tiens, vous aviez dit que vous viendrez... ».

JOSEPH : Mais c'est toujours un défi aussi. Comment dire qu'elle est la bienvenue pour ne pas trop insister non plus ? C'est vraiment tout un... Et elle n'est pas repassée hier.

IRÈNE : Et ça nous retourne, parce qu'on sait que des gens sont dans des situations extrêmes. Les gamins disent en repartant : « On va encore dormir dans la camionnette ». « Oui. Aujourd'hui, mais demain peut-être plus. Aujourd'hui, oui mais demain peut-être plus ». Et nous on essaye de suivre, il faut qu'on suive. Mais c'est ça. Comment rejoindre les plus pauvres, sinon en faisant vraiment le choix de les rejoindre ? Et ça, honnêtement, peu de gens le font vraiment. Mais c'est un choix difficile. Je le fais depuis longtemps, et D et ceux qui nous rejoignent et dans le mouvement c'est permanent...

(...) Quand tu rejoins quelqu'un de plus pauvre et qu'il se sent grandi, emmené, présent, respecté, très vite des amis viennent. Il amène des amis.

Nous reviendrons plus loin, dans une partie synthétique, sur l'articulation des notions d'attentes, de besoins, de demandes et de potentialités.

5.- L'élaboration d'un projet

Pour faire quelque chose avec des jeunes ou avec des gens, le passage par le projet semble donc utile voire nécessaire. L'élaboration du projet ne s'improvise pas. C'est dans la rencontre et l'échange que ce projet se construit. Mais n'y a-t-il pas derrière ce temps de la rencontre et de l'échange, une conviction ou un idéal qui orientent et soutiennent cette rencontre et cet échange ? Nous avons identifié chez l'un de nos intervenants la nécessité de dégager les potentialités de ses interlocuteurs ; chez un autre, la volonté de construire un lien de partenariat ; chez d'autres, c'est la capacité de lutter contre la misère présente en chacune des personnes et dans un collectif. Et en commun à toutes ces représentations, il y a peut-être aussi un combat politique, au sens premier du terme : une vision du monde éloignée des logiques de concurrence et de compétitivité qui dominent actuellement.

OCTAVE : On peut, et on doit le viser, les amener sur un ailleurs en regard de leurs potentialités. Mais quand au départ on n'écoute pas les gens, on n'identifie pas leurs potentialités, ça ne peut pas marcher.

YOANN : On essaye toujours que les jeunes qui ont participé à une partie du projet viennent un petit peu à nos réunions du matin. Qu'il y ait un porte-parole, pour justement... On ne l'a pas encore trouvé ce jeune-là. Pourquoi ? Parce que certains vont continuer leurs études ou n'ont plus le temps ou ils sont bien, et tant mieux. Mais ce qu'on aimerait, c'est vraiment qu'il y ait un jeune qui puisse faire le lien et intégrer le collectif.

JFG : Et là, c'est quelque chose d'autre.

YOANN : C'est peut-être un idéal à la con (rires)...

Nous développerons davantage la troisième perspective, portée par les travailleurs de LST, parce qu'elle s'ouvre sur une méthodologie transposable à la mise en place d'un dispositif à destination des jeunes.

JOSEPH : L'écoute est essentielle.

JFG : Mais vous écoutez avec une conviction à vous ?

JOSEPH : Mais la conviction, c'est que la première personne qui lutte contre la misère, c'est lui. Et donc qu'on va d'abord voir où il en est dans son combat. Il ya deux orientations dans son combat... Il y a deux dynamiques terribles : d'une part, la personne est enfermée dans l'urgence et donc elle va faire ce qui convient à l'urgence mais en même temps elle sait ce qui serait efficace et elle sait qu'il y a une différence entre les deux. Nous, on appelle l'urgence « la pertinence » : donc elle va dire au travailleur social ce qui convient pour qu'on laisse ses gamins à la maison et qu'elle ait quand même à bouffer demain. Tant pis si elle n'a pas à bouffer mais qu'au moins elle garde les gamins. Et en même temps, elle sait que ce n'est pas du tout efficace parce que demain elle sera sans bouffer avec les gamins et que les gamins vont foutre le bordel. Et donc nous, ce qu'on fait, c'est de voir comment on peut passer de sa demande qui est par exemple 100 euros... et elle dit après : « Cinquante non plus ? » (rires)... vers une autre efficacité, qu'elle connaît, la dame. Elle sait que ce dont elle a besoin, c'est autre chose. Et surtout aussi voir les choses qu'ils ne veulent vraiment pas. Donc dans l'écoute, il y a ça aussi qui est pertinent : il y a ce qu'ils ne veulent vraiment pas. Et ça souvent, ils ne l'expriment pas. Or c'est ce qu'il faut que nous arrivions vraiment à comprendre. Ce contre quoi ils résistent vraiment. Avec leur passé, avec leur culture, avec leur héritage, avec tout ce qui colle à la peau. Et alors, ce dans quoi ils sont engagés comme fabrication théorique d'une manière d'en sortir, qui est pertinente mais qui n'est pas du tout efficace. Et ils le savent. Ils le savent mais ils sauvent la peau... « Il faut qu'on soit quelque part aujourd'hui, il faut qu'on soit quelque part aujourd'hui ». Mais ils savent bien ce qui serait efficace.

JFG : Ils savent bien ce qui serait efficace.

JOSEPH : Ils savent bien ce qui serait vraiment efficace. Par exemple, quand on leur dit : « Qu'est-ce que tu fais ? », ils vont dire : « Je cherche un boulot ». Or ils savent bien qu'un boulot, c'est de la merde. C'est pas ça qu'il veut, c'est un logement. Et tant qu'il n'aura pas de logement, il n'acceptera pas un boulot. Mais il dira à tout le monde qu'il cherche un boulot, qu'il n'est pas un fainéant. Et il a raison, ce n'est pas un fainéant. Mais il n'est pas en capacité d'assumer un boulot en laissant sa famille, en partant le matin et en revenant le soir, parce qu'il n'y aura plus personne quand il rentre.

JFG : Et où mets-tu l'efficacité dans cet exemple-là ?

JOSEPH : L'efficacité, c'est... je prendrai un petit exemple. Un jeune couple, que je connais depuis toujours, depuis plus de vingt ans maintenant. Ils arrivent ici avec le père qui avait deux enfants avant et qui a repris cette dame qui avait trois enfants à ce moment-là... ou quatre... ils arrivent ici en disant : « On est à la rue parce que la maison... parce qu'on veut mettre les enfants... On est allé voir les services et les services nous proposent de mettre la maman et les enfants dans une maison, mais moi je ne sais pas où j'irai et on ne veut pas ça. On ne veut pas se séparer ». C'était à Charleroi, je crois. Michel et Laetitia.

IRENE : Oui, c'était à Charleroi.

JOSEPH : On trouve un logement AIS, dans la rue N... ici à Andenne. Ils se trouvent très heureux mais bon, on a dû se battre pour avoir ça, parce qu'on participe à l'AIS... Enfin, on a dû faire un gros combat. Et surtout que le CPAS leur foute la paix. Et l'Aide à la Jeunesse, en attendant qu'ils soient accueillis par le père, tranquillement, dans une situation limite légale, limite salubre, limite n'importe quoi mais qu'on leur foute la paix. En discutant, en allant chez le bourgmestre, en allant à la ville, en allant au CPAS, à l'Aide à la Jeunesse... qu'on leur foute la paix. Et on dit qu'on est engagé avec eux pour trouver un logement. Et on cherche, et donc on trouve un logement AIS. Ils y vont. Six ans après, tout se passe bien. Le père travaille à temps plein à ce moment-là. La première fois de sa vie, hein ! Il n'a jamais travaillé. Il cherche d'abord du boulot à mi-temps. Il trouve un boulot à mi-temps pendant deux-trois ans et puis pour finir, il travaille à temps plein. Très en paix, toute la famille allait bien, etc. Le logement se trouve à vendre. C'est un petit logement de 4 chambres. Ca leur convenait bien, près du centre-ville, l'école, les magasins. Nickel. Mais la propriétaire vend. Comme l'AIS ne gère que des logements qui sont disponibles via des propriétaires, ils disent à la famille : « Vous devrez partir pour telle date ». Trouver un logement... Non, à ce moment-là, il ne travaillait pas encore à temps plein.

IRENE : Il ne travaillait pas encore à temps plein. Il était encore à mi-temps.

JOSEPH : Il était à mi-temps. C'est l'étape après qui a permis qu'il aille travailler à temps plein. Alors on cherchait dans les logements sociaux, mais comme ils avaient trop d'enfants, aucun logement disponible...

IRENE : Et que la compagne avait moins d'un certain âge...

JOSEPH : Moins de 35 ans. C'était impossible.

IRENE : Ils avaient sept chambres.

JOSEPH : Il fallait sept chambres dans le logement social et donc : « On n'a pas de logement pour vous ». Et pour le Fonds du logement non plus. Et on cherche ensemble : « Mais qu'est-ce que vous voudriez ? ». « Et bien, c'est rester là ».

IRENE : En tout cas, ce qu'ils ne voulaient pas, c'était de revivre la peur d'être séparés...

JOSEPH : ... séparés des enfants et puis la rue qu'ils avaient connue.

IRENE : C'est plus ça qu'ils disaient.

JOSEPH : Plus ça. Après : « On voudrait rester là, parce qu'on est bien là ». « Est-ce que vous voudriez acheter ? ». « Non. On n'est pas capable d'acheter ». Parce que les gens savent que si ils achètent... c'était à vendre à 70.000 euros, c'était pas très cher... En fait, on aurait peut-être pu acheter, ils auraient peut-être pu acheter... en trouvant, je ne sais pas comment, mais on aurait peut-être pu. Non. Qu'est-ce qu'on fait ? Et bien, on a mobilisé le Fonds du logement pour inventer une nouvelle réponse : un bail emphytéotique de trente ans. Donc le Fonds du

logement achetait le logement, il mettait en même temps un prêt pour le retaper convenablement... c'était 60.000, autour de ça... et le prêt était à payer par la famille, à charge pour la famille sous la forme d'un prêt hypothécaire mais sur rien, parce qu'il n'y a pas de propriété. Et en même temps, ils payaient sur le capital de la maison l'équivalent des intérêts s'ils l'avaient achetée, sur la somme... mais comme au Fonds du logement c'était pas grand-chose et comme il y avait beaucoup d'enfants, c'était pas grand-chose. Et donc leur loyer restait pratiquement le même.

IRENE : Même un petit peu moins, je crois.

JOSEPH : Même un petit peu moins. Et ils étaient dans leur logement. Donc on n'avait pas de réponse mais on a inventé ensemble, en se questionnant une réponse nouvelle. Mais eux savaient ce qu'ils voulaient, mais ce n'était pas possible. Ils savaient ce qu'ils ne voulaient pas, ils savaient ce qui était l'urgence mais ils savaient aussi ce que c'était l'efficacité. Et on s'est engagé là-dedans. Et on a un bail emphytéotique, et les travaux se terminent...

JFG : Quelle est la condition minimale alors, pour inventer ? Qu'il y ait au moins une conscience de ce qu'on ne veut pas ?

JOSEPH : Ca, c'est une réponse individuelle.

IRENE : Ca n'aurait pas su se faire non plus si on ne connaissait pas la famille. Et on avait déjà mené des combats avec eux.

JFG : Ce qu'il faut, c'est qu'il y ait quelque chose avant ? De l'ordre...

IRENE : Non. Pas nécessairement.

JOSEPH : Non. Allez, il y a un jour, Anne vient... Je prends un exemple, c'est plus simple. J'aime bien m'enraciner dans notre combat. Anne vient, elle avait deux enfants : une toute petite fille et un gamin qui avait 14 ans à l'époque. Elle avait été abandonnée par son mari et depuis 17 mois elle était dans une maison d'urgence au CPAS. Donc elle était mise à la porte. Elle vient ici, à une cave (note : le nom des réunions organisées par LST), parce que des amis lui avaient parlé de LST, elle avait usé les services, elle ne nous connaissait pas, elle vient à une rencontre, à une permanence à une cave et puis elle raconte. « Voilà, je vais être à la rue la semaine prochaine. Comment est-ce qu'on va faire ? Mon gamin et ma fille, ils vont sans doute les placer. Je ne sais pas ce que je vais faire. J'ai pas du tout de... Mais je sais ce que je ne veux pas. Ce que je ne veux pas, c'est le placement et ce que je ne veux pas, c'est aller dans une institution parce que je suis déjà dans une institution. Changer, ça ne sert à rien. Ce que je veux, c'est soit rester là encore un peu, en attendant que les choses passent mais... en plus, on ne m'a pas du tout aidée. On m'a contrôlée, on m'a empêché d'avancer... » Parce que souvent les réponses qu'on donne en fait sont pour nous une criminalisation, une condamnation en plus : ça veut dire que tu sors plus pauvre d'habitude que tu es entré, de toutes les solutions sociales qu'on propose, et plus fragile. Ça veut dire que quand un propriétaire te rencontre, tu n'es pas plus solide. Et donc l'idée ici, c'est qu'on s'est dit : « Mais attends... C'est pas possible qu'on accepte ça ». Donc on contacte le président du CPAS qui dit : « Non, ça suffit, maintenant c'est terminé ». Et le groupe se mobilise, réfléchit : « Tiens, qu'est-ce que tu as fait ? Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? Parce que ça t'est arrivé... ». Il y a aussi ce partage d'expérience. C'est toujours une réflexion avec d'autres qui ont vécu la même chose. Et qui respectent. Et qui n'ont pas une solution du type : « Tu n'avais pas à quitter ton mari ». Aucun jugement, aucune condamnation. Mais du respect. Il y a une écoute de tout le monde. Y compris de la part de gens qu'on pense qu'ils ne pourraient pas écouter... Et donc les gens disent

ensemble : « On ne peut pas laisser cette famille-là comme ça, on se mobilise ». Puisque le CPAS, après les contacts qu'on avait pris, n'était pas prêt à revoir sa position, on écrit au bourgmestre et au collègue échevinal, un courrier qui disait : « Dans notre rencontre du... etc... on ne peut pas accepter ça... etc... ». Et en fait, le collègue échevinal prend position contre le CPAS, en disant : « On ne peut pas exclure une famille qui n'a pas de logement ». Je me suis dit : « Attends ! Purée... ça n'est jamais arrivé, ça. C'est extraordinaire ! ». Ca veut dire qu'on peut arriver à bouger des choses qu'on n'imaginerait pas. Mais un travailleur social seul dans un CPAS ne pourrait pas. Une association, un groupe de gens qui a pu s'inscrire dans la durée, qui a fait des choses, qui a fait la preuve qu'ils n'étaient pas rien que des emmerdeurs... et en fait on arrive à ce que cette dame soit restée, qu'on se soit mobilisé ensemble avec elle pour qu'elle ait à nouveau un logement AIS et... son fils a grandi...

IRENE : Son fils avait arrêté ses études... et il a repris, et terminé la semaine dernière. Il a dit que s'ils n'avaient pas eu ce logement là...

JOSEPH : Il a vingt ans, maintenant. Et il évalue...

IRENE : Oui, il est en groupe des jeunes maintenant, et il le dit comme ça : « Si maman n'était pas venue à LST, qu'on ne se serait pas mobilisé ensemble, je n'en serais pas là, j'aurais tourné à rien. Le logement a vraiment permis à notre famille de s'en sortir ».

JOSEPH : Or nous on n'a rien fait.

JFG : Rien ?

JOSEPH : Mais si. On était à l'écoute. On était un déclencheur, on a pu faire écho...

JFG : Mais vous êtes venus avec une façon de faire qui n'est pas improvisée non plus. Ici il y a une part d'improvisation parce que chaque situation est inédite.

IRENE : C'est vraiment une attention particulière.

6.- Le choix des activités

Les activités proposées aux jeunes, y compris ceux qui vivent dans des milieux défavorisés, doivent-elles être choisies, ou laissées à l'initiative des jeunes eux-mêmes ?

Dans le cadre du Centre culturel, l'offre d'activités est centrée sur des ateliers et des stages.

WERNER : Les différents axes de travail du Centre culturel, ce sont les ateliers et les stages, où nous visons les 3-12 ans, en sachant que plus on monte dans les âges, plus on en perd. Parce que quand les enfants sont petits, ce sont les parents qui décident. C'est un peu la garderie malgré tout, bien que nous sommes attachés au contenu, et pas au gardiennage. Mais plus on monte en âge, plus les enfants sont autonomes et peuvent rester chez eux tout seuls. Ils ont aussi plus de répondeurs à l'égard des parents et peuvent décider tout seuls. Au-dessus de 12 ans, nous avons organisé des ateliers avec énormément de difficultés, pourtant avec des activités très riches, très denses, bien encadrées, avec des contenus très originaux. Par exemple, on va travailler avec des GPS, des appareils photo numériques, de la géolocalisation en faisant des balades en VTT dans la forêt d'Anlier pour baliser des chemins, les retoucher sur ordinateur. Donc, des choses assez élaborées. Ou alors, créer une émission de radio en apprenant les

techniques de reportage, avec du matériel de reportage, en se connectant directement à l'ordinateur de la RTBF pour avoir tous les fils de l'actualité via Reuter, AFP,... des trucs balaïzes. Mais les 12-18, ils sont très autonomes et en ce qui concerne, nous Centre Culturel, d'eux-mêmes ils n'ont pas l'envie ni le réflexe d'aller vers quelque chose que nous organisons. Peut-être que nous les touchons pas par nos moyens de communication. Peut-être qu'ils sont vraiment très autonomes, qu'ils n'ont pas besoin de ..., qu'ils veulent faire autre chose, qu'ils sont un peu en conflit avec tout ce qui est organisé... Le Centre Culturel, ça fait peut-être peur, trop sérieux...

A côté des stages et ateliers de vacances qui s'adressent surtout aux 3-12 ans, il y a des ateliers ouverts à l'année, où il n'y a pas de limitation d'âge. Ça va de l'adolescent à 3x20, 4x20. Avec des activités peinture, théâtre, langues. Nous avons quelques inscrits en-dessous de 20 ans, assez peu. Certains viennent avec leurs parents pour suivre un cours de langue ; d'autres viennent seuls pour un atelier de peinture. Et puis, il y a tout ce qui est indirect, via l'Académie d'Arlon qui fait des cours ici. Mais ça s'arrête au-dessus de 14 ans. Dans tout ce qui touche à la citoyenneté, aux mouvements citoyens, généralement on a peu de jeunes. Ou quand ils viennent, c'est ponctuel, en accompagnant un adulte. Dans tout ce qui relève du théâtre-diffusion ou de la musique, nous visons tous les publics mais nous nous rendons compte qu'en fréquentation, à part des choses spécifiques comme l'impro ou certains types de concerts, il y a peu de jeunes. Et quand il s'agit de prêt de matériel, ne se tournent vers nous que les organismes un peu structurés, comme les scouts et les patros. Et nous les aidons, pour la logistique et la planification, les assurances, les courriers à envoyer,...

Oui mais... avec les stages, ne restons-nous pas rivés à une référence scolaire ? Le format convient-il à des initiatives visant la participation citoyenne ? Ne faut-il pas nécessairement quitter les murs, voir autre chose ? Un coup d'œil sur d'autres initiatives peut nous permettre de dégager certaines des conditions requises pour que « ça marche »...

Pour l'un de nos interlocuteurs, qui connaît bien l'école puisqu'il est détaché pédagogique, il n'y a pas de doute : il faut « casser la structure », et plus spécifiquement, mettre à distance la référence scolaire.

CÉLESTIN : Ne pas hésiter non plus à casser « la structure ». A l'école, quand on déplace les bancs, les gosses sont déjà partants à ce moment-là. Ils savent qu'on va faire autre chose et sont donc prêts à y aller. Mais je pense que l'école n'est pas encore prête à casser son modèle qu'elle tire depuis deux siècles, et c'est en s'ouvrant à des associations comme la nôtre qu'on peut créer des fêlures dans ce système scolaire en Belgique et d'autres pays. On est dans un modèle où on produit des bons élèves pour la rentabilité : est-ce qu'on ne va pas dans le mur pour ça ? Ça ne veut pas dire que les bons élèves, il faut les mettre de côté. Je parle de ceux qui ne se retrouvent pas dans le modèle scolaire et qui ont aussi plein de choses à dire. Une école ne leur permet pas de s'exprimer.

Synthèse

Nous reprenons quelques-unes des réflexions échangées lors de la formation du 1^{er} juin 2015.

Le constat retenu :

Des jeunes issus de milieux défavorisés souffrent d'un manque de confiance en soi, d'estime de soi et de reconnaissance.

Leur vision du monde et des autres serait empreinte d'une « peur », sentiment dont l'expression paraît interdite au sein de leur groupe d'appartenance, sous peine de passer pour un « naze », pour un « faible », et qui laisse la place à la colère.

Cette peur serait elle-même liée au fonctionnement du groupe des pairs et renforcée par une socialisation familiale : il faut toujours s'affirmer pour exister. Sinon, on peut passer « pour un con ». Et dès lors être rejeté par le groupe. Or il paraît bien difficile pour ces jeunes d'être seuls, de faire quelque chose seuls.

Un autre sentiment est apparu à la lecture des entretiens réalisés : le mépris.

La peur et le mépris sont intimement liés au regard des autres.

L'hypothèse soulevée :

Les parents, en tant qu'adultes, seraient les premiers « autres significatifs » (notion sociologique qui désigne ceux qui médiatisent le monde aux yeux de l'enfant lors de la socialisation initiale, ceux qui lui transmettent une vision du monde et une vision de qui il est dans le monde, c'est-à-dire son identité).

Mais les parents peuvent être défailants : nous avons notamment souligné qu'ils ne parvenaient pas toujours à mettre un « halte-là », à reconnaître ou à valoriser les réalisations de leur enfant (par exemple, les truites abandonnées dans un évier...).

Les enfants et les jeunes évolueraient donc dans un contexte générant une fragilité.

La référence à un parent supposerait **la présence d'un adulte bienveillant et accompagnant.**

La bienveillance suppose une capacité ou une fonction de protection, de réflexion, d'écoute, de transmission, de partage et de cadre.

Le cadre fait ici référence aux normes de conduite et ces normes sont hiérarchisées, ce qui suppose qu'il faut apprendre à distinguer entre les petites bêtises et les grosses conneries.

L'accompagnement suppose un engagement effectif dans l'action, mais aussi une capacité de soutenir le passage de l'intention à l'action.

La relation à l'adulte bienveillant et accompagnant se double de dimensions affectives et émotionnelles ; elle est aussi singulière, c'est-à-dire indexée sur les singularités et les individualités.

Les questions posées :

Un projet de création artistique et culturelle, à dimension collective, peut-il contribuer à installer en chacun des participants un sentiment de confiance en soi, d'estime de soi et de reconnaissance ?

Dans quelle mesure le « groupe » (nous avons distingué entre groupe, clan, bande et équipe) peut-il constituer une ressource pour chacune des individualités ?

Un projet qui vise à poser les bases non seulement d'un développement personnel mais aussi d'un engagement collectif et « citoyen », doit-il aboutir à « tranquilliser » les individus ou à mobiliser le groupe ?

Dès lors qu'il s'agit d'un projet collectif, axé sur la création, un « défi » se pose aux participants. Et ce défi a une double dimension : il s'inscrit dans la durée et à ce titre a un caractère processuel ; il suppose une expérimentation constituée d'essais, d'échecs (il nous faudra en discuter...), d'apprentissage, de persévérance et débouchant, in fine, sur la possibilité d'un transfert des aptitudes acquises au cours du projet à d'autres sphères de l'existence.

Quel peut être le moteur de ce processus d'engagement collectif ?

Nous avons envisagé qu'un projet commun, c'est-à-dire partagé par tous, devait orienter l'action. Mais nous avons questionné les conditions requises pour que ce projet fonctionne, et notamment l'identification préalable des attentes, des besoins, des demandes et des potentialités des jeunes auxquels il s'adresse ou avec lesquels il est conçu et mené.

Mais compte tenu de la nature même du projet (création artistique et culturelle) et de la portée éducative de ce projet, il est apparu que la présence d'un animateur compétent est requise : il pourrait incarner au cœur même de ce projet la figure de l'adulte bienveillant et accompagnant.

Un apport théorique : distinguer attentes, besoins et demandes

Nos interlocuteurs ont évoqué trois notions distinctes pour désigner le type d'attention qui doit être accordée aux jeunes : leurs attentes ; leurs besoins ; leurs demandes.

Mettons au centre de notre réflexion les trois propositions suivantes.

1. L'attente est plus ou moins explicite, formulée avec plus ou moins de précision. Elle serait portée par un certain « désir ».
2. Le besoin s'identifie au départ d'une situation visée : par exemple, reprendre la ferme de mon père et stabiliser son exploitation.
3. La demande se formule à un interlocuteur, au départ d'un besoin plus ou moins identifié.

Considérons en outre, à la lumière de l'expérience de LST Andenne, que la demande minimale est de ne pas faire pire, de ne pas être plongé dans plus de fragilité.

IRÈNE : Or d'habitude, c'est ça qui se passe.

Enfin, se pourrait-il que des jeunes viennent sans aucune attente dans une Maison de Jeunes, dans un stage d'un Centre culturel ?

OCTAVE : Je n'y crois pas. Moi je pense qu'il y a le moment et la durée. Tu vas travailler avec des personnes handicapées. Le jour où elles auront compris... les animateurs qui travaillent avec les personnes handicapées le disent bien... c'est le moment du saut qualitatif. A force de répétitions, hop, la personne handicapée a compris et elle devient capable de... Et eux, ils mettent le doigt dessus. Mais nous, on ne le fait pas, parce qu'on a des gens dits normaux, on ne travaille pas comme ça, ils sont tous censés au même âge faire à peu près les mêmes choses. Donc, on généralise. Justement, le travail à faire avec ces gens-là, c'est de se dire : « Il ne dit rien mais il regarde ».

JFG : Cela suppose qu'il soit là et qu'il se dise qu'il y a un intérêt à être là.

OCTAVE : Alors on en revient sur le problème de la bande et de la solidarité. Il faut que ces jeunes se sentent dans un climat où ils puissent créer une solidarité. Et je crois qu'elle existe, mais il faut pouvoir la trouver. Moi, j'aurais du mal, parce que vu mon âge... je n'arrive pas toujours à comprendre ce qui aujourd'hui va créer leur solidarité, surtout qu'aujourd'hui elle passe très fort par les médias sociaux et que moi, j'ai refusé d'entrer dedans, par choix personnel. Et je me suis mis en marge.

Lors de la formation du 1^{er} juin 2015, deux des participants ont évoqué un projet mené avec des jeunes résidant dans la « Cité » de Habay-la-Neuve, et réussi. Ce récit ne figurait pas dans le document remis aux participants, mais il a permis de compléter et de préciser l'importante distinction entre attentes, besoins et demandes, et la nécessité de reconnaître les potentialités des jeunes.

Le projet d'organiser une après-midi à la pêcherie de Fratin avec deux jeunes adolescents de la Cité sociale de Habay et avec un travailleur social de l'AMO Point Jeune a été présenté dès l'entame de notre réflexion. Et il est revenu en fin de journée, pour synthétiser de façon exemplaire (au double sens du terme...), nos réflexions autour des modalités de conception d'un projet.

- 1) Les jeunes adolescents avaient exprimé une **demande** : organiser une sortie « pêche ».
- 2) Cette demande renvoyait à un **besoin** éprouvé par ces jeunes : pouvoir pêcher « sans se faire gauler », c'est-à-dire ne pas être embêté même si on n'a pas de permis, auquel s'ajoute un autre besoin : le plaisir de faire quelque chose tranquillement.
- 3) Ce besoin supposait une **attente** initiale : si ces jeunes pêchent, même sans permis, c'est parce qu'ils comptent se faire de l'argent de poche en revendant ces poissons (ce que nous pourrions traduire par une volonté d'autonomie financière, ce qui en soi est compréhensible et louable).
- 4) Les **potentialités** de ces jeunes adolescents : ils maîtrisent la technique de pêche, disposent du matériel adéquat, connaissent le type d'appât qu'il faut utiliser et le lieu où on peut s'en procurer, connaissent les règles du jeu et savent pertinemment qu'ils les enfreignent.

- 5) **La présence d'un adulte bienveillant et accompagnant** : le travailleur social de l'AMO a entendu la demande des adolescents, y a répondu favorablement, à la condition qu'une source de financement soit trouvée (un défi a donc été posé). Le problème a été formulé de façon précise : il fallait trouver 14 euros par participant, soit 28 euros au total (deux participants, ce qui favorisait l'approche des singularités). Et en tant qu'adulte accompagnant, le travailleur social a « sorti de son sac », qui plus est au « bon » moment, l'élément manquant : la recette des cookies qui allaient être confectionnés et mis en vente. Et les cookies ont été faits et vendus...

A contrario, si la démarche était partie d'une suggestion des adultes : faire des cookies, les vendre et partir une journée à l'extérieur,... il n'est pas établi que le projet aurait abouti.

Pour reprendre une expression discutée lors de cette formation, il ne faut pas « vouloir les emmener ailleurs », c'est-à-dire nier leurs demandes, leurs besoins, leurs attentes et leurs potentialités. Ce qui ne veut pas dire pour autant que ces demandes, besoins, attentes et potentialités ne sont pas travaillés, réfléchis, planifiés, etc.

Chapitre 4

Analyse de cinq expériences menées avec des jeunes

1.- Présentation des cinq expériences

1.1.- Théâtre à Woippy

La première expérience est celle d'une action théâtrale menée en zone d'éducation prioritaire, dans la banlieue de Metz, avec des jeunes issus de milieux populaires.

CHARLES : J'ai accompagné un groupe de jeunes en action théâtrale en zone ZEP, les banlieues à Woippy. Et j'ai été très maladroit. Très très maladroit, mais ça a marché ! J'étais inconscient. J'ai dit : « Je reviens la semaine prochaine, vous devez connaître votre texte. Je viens et s'il n'est pas connu, je fais demi-tour. Je ne travaille pas s'il n'y a pas de texte. C'est clair ? ». Eux : « Ouais ouais... ». 13 ans. L'enseignant m'attrape : « Jean-Marie, je crois que tu as fait une connerie ». Je dis : « Qu'est-ce qu'il y a ? ». Il me dit : « Mais attends, ils habitent dans deux pièces, ils sont à dix et ce que tu leur demandes, c'est impossible. S'ils descendent, ils font les cons. Ce sont des gamins livrés à eux-mêmes, tu as mis la barre haut et... ». « Ah ! Merde... Ecoute, désolé... Je reviens, je ferai 180 degrés en leur présentant mes excuses avec ces données. Voilà ». J'arrive le jour suivant... tu as compris : tous sauf une, une gamine, connaissaient leur texte. La gamine ne le savait pas, elle n'était pas bien. Alors je l'ai attrapée... « Tu sais quoi ? »... il faut être créatif, hein... « Tu vas nous aider. Tu vas être la souffleuse. Tu sais qu'au théâtre, on a besoin de souffleurs. Alors non seulement tu vas nous aider en lisant mais en plus, tu apprendras ton texte, comme ça ». Réparer, déculpabiliser, on n'a pas eu de pression.

Alors à Woippy, le projet, c'était de quitter cette zone, les prendre en bus et aller au Centre culturel de Florange. Donc, c'est un beau bahut. Et je leur dis : « Vous savez qui a été, là ? Non ? Il y a eu un tel, un tel, un tel... Vous serez dans leur loge ». « Non, ça va pas, c'est un truc de ouf... ». Mais ils l'ont fait. Et la fierté... C'était une journée culturelle, où la culture aidait les jeunes... On les a vus... Ça s'est greffé dans leur tête... Sauf que la suite, et c'est là qu'on doit travailler... après cet épisode, la suite, c'est que les gamins sont retournés avec leurs souvenirs. Et ça s'est arrêté... Sauf l'enseignant, il a continué dans l'école. Et c'est là qu'on pourrait peut-être leur dire : « Mais va vers le monde ! Va vers le monde, va voir le monde... », comme on fait pour un petit bébé quand on lui donne ses petites tapes aux fesses : « Pof, allez, va jouer, quoi ! ». Et on doit faire la même chose avec ces gamins : « Va vers le monde ». Et ça, c'est la force de la culture.

Et comparativement aux jeunes de l'Académie de Neufchâteau, qui ont l'énergie interne pour se dire : « Ca m'a plu, je vais continuer chez moi » parce qu'ils ne sont pas d'un milieu favori-

sé, ces jeunes de la banlieue de Woippy, il faut mettre des animateurs qui restent tout le temps là.

1.2.- Académie d'Été à Neufchâteau

Le même intervenant a également animé des stages de l'Académie d'Été de Neufchâteau. Le contexte d'animation est dès lors très différent du précédent.

CHARLES : En participant aux stages de l'Académie d'Été de Neufchâteau et en côtoyant des adolescents, 12-13-14 ans, je n'en ai jamais vu un malheureux. C'est vrai que c'est une démarche qu'ils ont faite : ils ont été s'inscrire. Mais tu vois, ce sont des gamins et des gaminés – parce que j'ai enseigné dans ce truc-là –, un sur deux était là sans être vraiment motivé. Ils y étaient contraints : mes parents sont divorcés et je me retrouve là, quoi. Je vais là parce que ma copine est là et que je m'ennuie pendant les vacances... Mais à la fin... Une réalisation de théâtre, un mini-film, une fresque, une danse... et tu sens que... Alors, là, on touche à la fierté.

JFG : Fierté ou estime de soi ? Etre fier de ce qu'on est, être satisfait de ce qu'on a fait ? Quel est le sentiment qui domine ?

CHARLES : Les deux sont liés. La fierté, elle touche à l'estime de soi. Qu'est-ce que c'est que l'estime de soi ? Globalement, parce qu'on a écrit des bouquins là-dessus, c'est une valeur qu'on s'attribue. Tout le monde est d'accord là-dessus. Et peut-être que je suis nul partout, sauf pour faire la cuisine. Là je suis bon. Mais ça ne compte pas, parce qu'il y a le reste. Et c'est rajouter une valeur supplémentaire, une plus-value. Et la fierté, c'est de pouvoir dire : « Regardez, « ma » valeur ». Et c'est très narcissique. Surtout chez les jeunes.

1.3.- Décor pour les chansons d'André Borbé

Une autre de nos interlocutrices a évoqué un projet mené sur base d'une demande du Centre culturel de Bertrix : la création de décors pour un spectacle musical.

MILO : Sur base de subsides obtenus dans le cadre d'actions culturelles à l'école et d'un spectacle du chanteur André Borbé, j'ai été engagée pour animer deux groupes classes, des plus jeunes et des plus grands, de l'école spéciale et créer les décors du spectacle. La question est ici d'amener les enfants à trouver la solution à une idée « starter », parce que ce n'est pas moi qui dois amener la solution. C'est amener des éléments de travail au départ qui font qu'on va pouvoir ressortir et retrouver avec eux ce qu'on va faire de ce décor-là. Comment ils vont aménager le décor.

JFG : Amener des éléments de travail ? Tu peux m'expliquer ? Est-ce aller voir des expositions comme tu l'organises avec les enfants de l'IMP ?

MILO : Non. On n'a pas le temps de faire ça.

JFG : Mais c'est quelque chose qu'on pourrait faire ? Sortir ? Aller voir ailleurs ?

MILO : Oui. Là, tu amènes et tu parles de choses... Ca, c'est un savoir-faire qui m'est propre, que j'ai acquis dans mes activités d'artiste... parce qu'il faut pouvoir rebondir et pouvoir faire avec ce côté imprévu. Il faut pouvoir saisir quand on te demande une fresque pour un centre culturel... tu bloques une semaine et tu vas travailler sur ce projet-là... comment choisir le projet. Ici, pour les décors du spectacle, il faut concilier le collectif et l'individuel : comment chaque enfant va pouvoir se retrouver dans un groupe. Sans que ce soit l'idée d'un qui écrase l'avis du groupe. Et que chacun porte le projet.

(...) Avant de me lancer dans le projet, il faut que je réfléchisse à comment faire, il faut que je repense le projet. L'activité est toujours liée à une thématique : ici il y a un spectacle, il y a des chansons, il y a un univers.

JFG : C'est plus qu'une thématique, alors ?

MILO : Il y a les chansons d'André Borbé. Eux, ils vont chanter. Ce qui est important, c'est le texte qui est un support pour nous imaginer... Ce n'est pas non plus un copier-coller, ce n'est pas illustrer la chanson d'André Borbé, c'est comment eux à travers les chansons ils se reprennent... Ce qu'il y a, c'est que la responsable du Centre culturel sait qu'en faisant appel à moi, on va faire quelque chose. Elle le sait, parce qu'on a déjà beaucoup travaillé ensemble. Et il y a aussi cette volonté de faire quelque chose de beau, de valorisant, de ne pas tomber dans des trucs kitch et tout ça. J'ai quand même une formation artistique et je veux quand même arriver à quelque chose de valorisant, autant pour eux et pour moi aussi. Je trouve que l'exigence de vouloir arriver à quelque chose de beau est aussi un critère important dans la production et la création.

JFG : Et cette idée du beau, est-ce toi qui l'amènes ? Ou est-ce que les jeunes l'avaient déjà avant ? Tout comme pour l'idée de perfection dont tu as déjà parlé ?

MILO : Non, non. Le beau, l'esthétique, c'est les couleurs, c'est penser... mais le beau, ce n'est pas non plus... attention, on ne va pas faire un décor entre guillemets d'œuvre, comme moi je pourrais créer. Non, ce sera avec leurs moyens à eux. C'est laisser le travail de l'enfant à 100% dans ce décor. L'adulte aura juste été là pour permettre cette créativité-là. Il ne faudrait pas imaginer que je pense quelque chose, que je dessine et que eux ils réalisent. Ce n'est pas ça. Eux, ils dessinent, ils vont réaliser, mais comment arriver à quelque chose de...

JFG : Sur l'idée de beau. Ils l'ont ? Ils l'affinent ? Est-ce qu'ils ont déjà une idée de ce qui est beau ? Ou est-ce qu'on parle de ça quand on est en train de travailler ? Ou bien est-ce délicat d'aborder la question ?

MILO : C'est surtout dans la manière de... Ici, c'était un peu comme un puzzle, des pièces mises ensemble qui à la fin font un décor. Et ce puzzle-là, il se construit. C'est comme ça que je l'avais imaginé, parce qu'on n'a pas toujours la solution, donc. Par exemple, à l'arrière de la scène, il y avait un monde qui était représenté mais sur lequel on est venu mettre des papiers découpés qu'on avait travaillés avec des pastels gras et de l'écoline. Donc ça réagissait. Et tous des bleus. Donc c'est sûr que dans la méthode de travail, le beau peut aussi intervenir : « Tu as vu cette partie-là, elle est belle ! ».

JFG : Mais c'est toi qui amenais cet élément technique ? Eux, ils ne le connaissaient pas ?

MILO : Eux, ils avaient déjà joué avec des choses comme ça, mais pouvoir dire : « Tiens, on va faire des bleus-verts comme ça ou comme ça », ce sont des nuances que tu introduis. C'est un peu comme quand tu fais un sport. Au début, tu aiguises leur regard... Et là, les institu-

trices, à l'époque, elles m'ont dit qu'elle ne voyait pas où je voulais arriver : « Tu nous faisais faire des choses comme ça. On ne comprenait pas ». Et à la fin, elles étaient super contentes du résultat final, parce que les lumières sur scène mettent encore plus les couleurs en valeur, ce qu'on oublie quand on ne sait pas. Et c'est vrai que ça donnait bien.

(...) Les institutrices avaient compris sans comprendre ; elles ne voyaient pas le tout. Et c'est cela qu'il faut avoir : une vision plus globale pour permettre ces petites choses-là.

JFG : Et toi, tu as une vision globale assez vite ?

MILO : Pas toujours. Il y a bien une idée générale, parce que quand tu encadres, il faut bien baliser. Sinon tu pars dans tous les sens. Mais il faut quand même que le groupe d'enfants et d'adolescents adhère au projet : il ne faut pas que ce soit trop balisé. Donc il faut faire émerger leurs idées, retravailler avec leurs idées pour le projet...

1.4.- C'est pas toujours comme tu veux

L'un de nos interlocuteurs, responsable d'une AMO, retrace le choix d'une approche théâtrale pour répondre à une action avec et à destination des jeunes confrontés à l'obligation de l'autonomie.

YOANN : Nous avons déjà expérimenté au niveau de l'AMO le théâtre, les courts-métrages, des outils du secteur de la culture qui nourrissent l'âme, qui nourrissent l'esprit, qui développent les habilités sociales des uns et des autres mais aussi... qui boostent l'estime de soi. Parce qu'il ne faut pas oublier que le jeune que l'on a est toujours blessé, qu'il y a des cicatrices et que c'est important qu'il puisse avancer.

(...) Le court-métrage, c'est magnifique ! Je viens de sortir d'une aventure avec les 1^{ères} différenciées et des enseignants de l'ICET, avec l'ASBL Mefamo, des militants eux aussi... C'est formidable, la magie du cinéma au service du social !

Et on s'est tourné vers les jeunes pour leur proposer un court-métrage... Ces jeunes font partie du collectif. Nous étions partis avec l'idée que chacun devait avoir sa place : les professionnels comme les jeunes. Les professionnels ont besoin à certains moments de se retrouver, de se poser, d'organiser des formations sur mesure pour nous... dans la province de Luxembourg. Ne plus courir à Liège, à Bruxelles, à Charleroi, faire venir les formateurs. Ca c'est aussi une invention pour nous... On a besoin de ça, on essaye de trouver un formateur... Et du côté des jeunes, sinon cela n'a pas de sens... il faut qu'ils puissent prendre leur place dans ce collectif. Et avec la pièce de théâtre, les deux se rejoignent.

JFG : Ces jeunes, comment sont-ils arrivés dans le collectif ? Les professionnels, eux, ils sont stabilisés, mais les jeunes, eux, sont plus...

YOANN : Par les professionnels. Puisqu'ils travaillent la mise en autonomie des jeunes.

JFG : Donc il s'agit de jeunes issus des SAAE ?

YOANN : Essentiellement.

JFG : Essentiellement ?

YOANN : Oui. Mais après on a ouvert à des jeunes de Bastogne, parce qu'on ne voulait pas être un groupe ghetto. Et ici on est encore en cours de réorganisation puisqu'il y a Habay, des professionnels de l'AWIPH, il y a Rhizome, un service de logements supervisés... (...)

JFG : Et la pièce de théâtre, elle a commencé comment ? Sur une idée des professionnels ? Au départ d'une discussion entre professionnels et jeunes ?

YOANN : Quand on a fait l'évaluation d'*Aurore une réalité*, un court-métrage qui a boosté vraiment beaucoup de jeunes, une jeune du collectif a rencontré une animatrice de la compagnie *Le Grand Asile* et l'idée d'une pièce de théâtre a germé. Parce que bon, il y a le court-métrage, c'est évidemment quelque chose, les jeunes se sont pris au jeu mais tourner un court-métrage, qu'est-ce que c'est chiant ! Mais chiant... Et ça il faut le savoir. Les jeunes ont bossé comme des malades. Et à travers ces projets citoyens, on renvoie comme message aux jeunes que rien ne se fait sans travail. C'est aussi des vraies valeurs, c'est aussi lutter contre la société de consommation ! Si on veut avoir un bon résultat, se retrousser les manches, donner du cœur, faire ce que l'on peut...

1.5.- Une fontaine à Peu d'Eau

Une dernière expérience est celle qu'un de nos interlocuteurs, actif dans un mouvement d'éducation permanente, a vécue à Andenne, dans une cité sociale où une fontaine y a été créée.

JOSEPH : J'ai vécu sept ans là, quand je suis arrivé à Andenne. Et on a créé une fontaine avec les enfants, dans le quartier de Peu d'Eau, une cité sociale. Parce que la ville ici était très fournoiseuse en terre cuite, il y a eu quelques fontaines extraordinaires qui ont été faites par un artiste. Et on s'est inspiré de Craco, cet artiste, pour se dire qu'on allait faire la même chose. Il y avait encore une usine métallique, donc on a utilisé un support métallique en faisant travailler une usine du coin et on a travaillé avec une usine... ce qu'on appelait « la piperie » parce qu'ils faisaient des pipes en terre, maintenant c'est un fabricant de panneaux solaires... ils travaillaient la terre cuite et ils faisaient autre chose, ils vendaient autre chose que des pipes parce qu'effectivement... on disait même à Andenne que Clinton serait venu se faire enterrer à puisqu'on faisait même des pipes en terre... mais ça n'a rien à voir ! Mais on a travaillé avec les enfants, ça a pris plusieurs années... et on est constitué en CEC depuis près de 20 ans, au départ d'une bibliothèque de rue... l'idée, c'est qu'on a construit ça et avec la commune, on a pu faire plein de choses. Et notamment par exemple, moi j'habitais le building là... c'est une grande cité...

IRENE : Et ça grandit, ça s'agrandit encore...

JOSEPH : Je ne sais pas combien d'habitants... et ça reconstruit encore. Et là, il y a une dalle en béton, en macadam. Quand on est arrivé là, les enfants n'avaient pas du tout de place. On avait fait avec eux un livre, un bête livre qui... donc ça c'est il y a 25 ans... simplement, ou l'ouvrait et il y avait quelques pages et les enfants avaient dessiné la cité telle qu'on la voit, la cité telle qu'on la voudrait et la cité telle qu'on la rêve. Et là dedans, il y avait de la place pour les enfants. Tu vois, d'abord ce qu'on avait, c'est des bagnoles qui roulent dans tous les sens, des motos qui vont dans tous les sens et puis nous les enfants qui courent, qui se sauvent, qui ne peuvent pas sortir. Et puis tout doucement quand on ouvrait les pages, on avait autre chose,

tu vois. Et en fait, avec la commune, on a fait des expos, etc. et on a pu avoir un support de la Fondation Roi Baudouin pour faire une dalle multisports et en même temps une plaine de jeux à côté. Et la commune a été d'accord d'investir aussi. Et la cité aussi, puisqu'à cette époque-là, les cités et les communes étaient un peu plus jumelées qu'aujourd'hui. Et donc c'était l'échevin des affaires sociales qui s'occupait de la cité. Et à partir de là, dans la ville d'Andenne, le bourgmestre avait trouvé l'idée intéressante, et à partir de là, il a fait plein d'espaces multisports un peu partout, en disant que c'était fichtrement important qu'il y ait des espaces pour les jeunes, pour les enfants. Et en fait, c'est parti d'un constat de gamins de 6-7 ans ou de 10 ans de la cité qui ont construit ensemble quelque chose pour dire : « On veut ça ».

JFG : Il y a un point de départ. Le point de départ, c'est le fait que vous soyez présents.

JOSEPH : Bien évidemment. Evidemment, sinon ça ne se serait pas fait.

JFG : Et quand je dis « présent », ce n'était pas simplement là, il y avait autre chose.

JOSEPH : Il y avait une organisation : les enfants se rassemblaient. Donc l'idée, c'est le rassemblement. Pour nous, ce qui est fondamental... donc demander à quelqu'un... d'ailleurs, nous, on est en colère en permanence contre... mais tu le sais mieux que moi, c'est ton boulot, j'imagine...

JFG : D'être en colère (rires) ?

JOSEPH : Non, non, la collecte d'informations. C'est clair que quand on fait un micro-trottoir, notamment avec quelqu'un qui est sans-abri, on a une parole qui est : « Foutez-moi la paix, je suis bien ici ». Quand on se trouve avec cinq sans-abri ou d'autres qui ont connu la rue, on dit : « Merde, c'est la merde ! Il faut qu'on arrête ce merdier. On ne peut plus vivre ça ». Ce n'est pas du tout la même parole, et ce n'est pas la même mobilisation. Parce que le gars qui est tout seul, il sait qu'il a en face de lui des gens qui vont le condamner et qui vont le mettre dans une situation pire, et il n'a pas confiance. Et tant qu'il est là, il est encore quelque part. S'il est fragilisé par la rencontre avec l'autre ou s'il a peur de l'autre, il va essayer de sauver sa peau. Et c'est normal. Son discours ne sera pas du tout le même. Et tandis que s'il a le temps, et c'est ça pour nous qui est fondamental... qui était déjà ce que je faisais avec ATD à Etalle et que je continue à faire ici, et qui se fait à plusieurs endroits... c'est de permettre à des gens de construire une parole ensemble, librement, en faisant des constats. Et en prenant le temps de constats. En faisant des analyses de leurs constats, en se demandant comment on pourrait faire. En invitant parfois un expert aussi.

JFG : Et les constats ici, vous étiez avec des enfants.

JOSEPH : Là on était avec des enfants.

JFG : Donc tu n'es pas avec des adultes, tu es avec une parole d'enfants.

JOSEPH : Tu as quelques animateurs et des enfants mais c'est pareil, c'est la même chose. Tu as un groupe de jeunes qui se réunit, il y a un groupe de gamins qui se réunit, de 12-18 ans, à Namur, ici c'est plutôt des 18-25 ans. L'intérêt, c'est de se dire : « Tiens. Qu'est-ce qu'on constate ? ».

IRENE : Au départ de ce qu'on vit, quoi.

JOSEPH : De ce qu'on vit. Et qu'est-ce qu'on en pense ? Comment est-ce qu'on va analyser ça ? Avec qui on va pouvoir un peu avancer ? Comment est-ce qu'on va questionner ça ? Et alors, aller voir d'autres groupes. Mais d'abord on va devoir construire, se mettre ensemble, se rassembler.

IRENE : Se rassembler. Et là c'est un début.

JOSEPH : Parce que trop de choses divisent... Et pas se rassembler pour trier des couvertures ou pour aller chercher des sachets. Se rassembler avec comme seul intérêt d'être ensemble pour construire une parole.

(...) Ce qui est intéressant, c'est que la fontaine, elle est venue après dix ans.

JFG : Donc, on s'inscrit dans la durée.

JOSEPH : Toujours, toujours.

JFG : Et dans la permanence.

JOSEPH : Oui. Et alors dans une fidélité. Ça veut dire que même s'il n'y a plus personne, on est là avec des livres. Parce qu'à un moment donné, il peut arriver qu'il y ait une tension, qu'il y ait eu des bagarres. Mais nous, on reste là.

IRENE : On reste là.

(...)

JOSEPH : Le premier jour que je suis arrivé dans le quartier, à Peu d'Eau, je me suis dit : « Mais merde, les pauvres, on les a mis où il n'y a pas d'eau. Il leur faut une fontaine ».

JFG : Tu t'es dit cela le premier jour ?

JOSEPH : Oui, le premier jour. Dix ans après, il y a une fontaine... C'est moi qui y ai pensé, les enfants ils n'auraient jamais imaginé faire une fontaine. C'est clair...

JFG : C'est aussi toute une symbolique...

JOSEPH : Oui, mais une fontaine à Peu d'Eau, c'est dire merde au pouvoir ! (...) Mais ce n'est pas né du groupe. Ce qui est né... parce que les enfants n'ont jamais dessiné une fontaine. Ce que les enfants voulaient, c'était des jeux, des terrains de sport, une maison chez eux où on ne les emmerde pas. Mais nous, on peut induire, si tu veux (...) En fait, tu touches la vie, tu touches l'eau, tu es tout le temps là-dedans. Et en plus l'eau jaillit du livre... Et c'est dans l'herbe... Non, moi je pense que j'ai vu « Peu d'Eau » et je me suis dit : « Il faut une fontaine ». Et en plus dans la ville, il y a plein de fontaines : une de Charles Martel, et plein d'autres de Craco dans la ville.

2.- Analyse transversale

2.1.- Faire quelque chose ensemble

Partons de la dernière expérience, celle de la création d'une fontaine à Andenne. Tout est parti avec l'idée de se rassembler. Pour se rassembler, ne faut-il pas qu'il y ait un minimum de confiance envers l'autre ?

JOSEPH : Oui. Cette confiance minimale, elle est là. Elle est toujours là. Quand on arrive... le problème, c'est qu'il faut la construire mais elle n'est pas facile. Elle est là quand on arrive à la construire. Enfin, sur le quartier, elle est là quand on est arrivé avec rien, avec quelques livres. On se mettait à lire quelques livres, par terre, avec des gamins. Le livre, c'était pas leur univers. Mais c'était l'univers de l'avenir. Et donc, tout doucement, après les livres, on s'est dit : « On peut peut-être écrire un livre. On peut peut-être apprendre à dessiner. On peut peut-être jouer un peu ensemble. Etre un CEC. On peut faire des choses ». Mais l'idée, c'est de se rassembler d'abord.

En marge des cinq expériences relatées, l'une de nos interlocutrices évoque une animation artistique menée avec un public mixte, des demandeurs d'asile et des jeunes placés en IPPJ. L'artistique permettrait le dialogue et l'échange.

CLARISSE : Il y a un atelier où on a réalisé des ombres avec des lampes. On place d'immenses feuilles sur lesquels on va dessiner l'ombre de l'autre. L'idée ici, c'est pour donner un message ensemble parce qu'on sait que ces ombres vont se trouver sur des œuvres monumentales qui seraient une espèce de porte d'entrée pour le Centre d'Accueil. Donc, du coup, on essaye de leur demander d'avoir un message à donner qui vient de leur ombre. Du coup, il y a des adultes qui prennent les enfants dans leurs bras. Il y en a qui lèvent les mains, d'autres qui sortent des pistolets. Y'en a qui se serrent la main, il y a toutes sortes de messages. L'intérêt de cet atelier, c'est l'interaction entre les personnes qui se positionnent et qui regardent leur ombre et les personnes qui dessinent l'ombre, c'est ça l'intérêt de l'atelier...

2.2.- Faire autre chose avec plus de liberté

S'engager dans une activité de création artistique, c'est ouvrir un espace de plus grande liberté, où l'expression individuelle sera possible.

MILO : C'était des enfants qui venaient au Centre culturel à Rossignol. C'était des ateliers et l'aboutissement de cela, c'était une petite exposition dans la salle à Rossignol. Alors, les enfants, ils sont dans les mêmes institutions, ils se connaissent via l'école et parfois ils se retrou-

vent là et ils sont totalement libres. Ils font un projet auquel ils ont adhéré, parce qu'ils se sont investis et que ce n'était pas obligatoire.

Dans un projet de création artistique, est-on pour autant amené à partir d'une feuille blanche ? La liberté est-elle totale ? Les contraintes logistiques et administratives limitent nécessairement l'action.

MILO : On ne peut jamais partir de rien. Parce que derrière tout ça, il y a quand même tout ce qui est l'aspect financier : ce qu'on a comme budget. Il faut parfois tenir compte de cette réalité : le nombre d'interventions de ma part, les tâches qui peuvent être reprises par les institutrices avec qui je travaillais, ... Il y a tout l'aspect matériel et l'encadrement : qui va animer l'atelier ?

Pour les intervenants de LST, le point de départ, c'est notamment l'histoire de ceux qui prennent part à l'activité de création.

IRÈNE : Les tableaux qui sont là sur le mur, on a écrit des poésies et à partir des poésies qui sont enracinées dans notre histoire ou bien qui sont construites ensemble, parce que quelqu'un propose une idée et puis un animateur qui écrit un peu des poésies propose de le mettre en forme et d'y mettre un peu de couleur. Et on se dit qu'on va exprimer notre vie à travers ça. Parfois, c'est différent. Par exemple, le montage qu'on a fait avec les marionnettes, que tu as vu, c'est vraiment enraciné dans notre histoire mais on s'est dit : « On va construire des marionnettes et puis on va jouer cette histoire pour que des gens le voient. Et pour qu'ils voient dans quoi on est ».

2.3.- La fierté : condition initiale ou bénéfice escompté ?

Il se pourrait bien que nous touchions là à une première condition requise pour que l'activité « marche ». D'autres intervenants nous en ont fait part.

REBECCA : On pousse aussi à ce qu'ils soient autonomes, c'est-à-dire qu'ils peuvent prendre en charge d'autres jeunes. Ce qu'on fait pour le moment, c'est que le groupe des ados vient aider le groupe des plus petits. Dans ce rapport, ils sont fiers de mettre leur apprentissage au service des plus jeunes. Et de leur côté, les plus jeunes sont aussi sous un autre regard que celui de l'animateur, et il y a un échange qui est assez intéressant. Un autre exemple, nous, à la Compagnie, nous aimons bien faire des rencontres d'ateliers-théâtres... on a fait cela l'année dernière, on ne l'a pas fait cette année-ci par manque de temps, mais on a fait une demande pour pouvoir la poursuivre l'année prochaine... il y a des ateliers à Athus, à Arlon, à Virton ; ces gamins-là travaillent chacun dans leur groupe et c'est pouvoir leur permettre, en fin de parcours, de se rencontrer. Et entre comédiens-animateurs, on propose deux jours où certains travaillent plus sur *commedia dell'arte*, d'autres sur la voix, et on mélange les groupes. Et donc c'est des rencontres humaines et ça, c'est hyper important. Et là, ils sont très contents de partager ce qu'ils ont fait pendant un an.

Mais la fierté, est-ce une condition préalable ou un effet induit par l'activité ? Un espoir initial ou le bénéfice final ?

JOSEPH : Quand ils sont en travailler sur leur dessin, parfois ils s'énervent : « Ca ne va pas. Viens un peu... ». Mais je dis : « Regarde, là tu es trois carrés à côté ». Et je prends le crayon pour montrer... « Tu gommés et puis ça ira ».

IRENE : De la concentration et de l'énervement pendant l'activité. Mais alors après une fierté... Quand Rita vient au groupe des jeunes et dit : « Regardez, c'est mon dessin qui est là ! » et que les jeunes lui disent : « Ben, franchement, waouh ! ». Elle dit : « Ben oui, maintenant, je vais devenir prof ! ». Et elle dit : « Mais on est tous capables ». Et une des participantes disait : « Moi je ne croyais pas être capable avant. Mais j'ai râlé. Ce n'était pas simple, hein ! ».

JFG : Il y a donc un caractère de défi, quelque chose de pas simple ?

JOSEPH : Ce qu'il y a, c'est que l'échec ne doit pas être trop lourd. Il y a une dame qui nous rejoint et qui a vraiment très dur. Et j'ai dû faire son profil, parce que je sentais... J'ai profité qu'elle n'était pas venue un jour à l'atelier pour vite faire son profil. Et puis quand elle est revenue : « Maintenant, il faut que tu achèves, hein ! ». Et elle a passé toute la matinée à griffouiller dedans. Mais elle est fort handicapée et c'est fort difficile. Elle a suivi, elle a essayé de donner du mouvement à son truc. Ce n'est pas si mal que ça...

2.4.- Le plaisir et les vertus de la rigueur...

Sans une part de plaisir, l'engagement dans l'activité ne va pas de soi. L'un de nos interlocuteurs précise ce qui fait naître le plaisir dans le travail de conception : souligner l'ampleur du défi dès le départ, inviter les jeunes à faire preuve de sérieux,... équivaut à passer la douche froide et à enlever tout plaisir à la création.

JFG : Est-ce que cela va de soi ? Est-ce qu'ils imaginent au point de départ le boulot que ça représente ?

YOANN : Non. Mais si on dit ça au début, on n'a plus personne. Par contre, plus ils ont du plaisir, plus ils travaillent. Plus ils ont du plaisir, plus ils travaillent.

JFG : Le plaisir, il vient de quoi ?

YOANN : Le plaisir, c'est de la confiance, du soutien, et ensuite d'apprendre des choses. D'avoir des gens qui ne les jugent pas. Le non-jugement est très important. Et tant qu'il y a ces côtés-là... (...) Notre méthodologie, c'est un peu toujours la même. Je pars d'un exemple récent, avec des premières différenciées. On part en grand groupe et on pose la question : « Qu'est-ce que vous voulez faire ? ». En général, c'est : « Rien ». Ensuite, on sépare trois groupes ; souvent, il y a des adultes qui voyagent d'un groupe à l'autre, surtout le réalisateur en charge du court-métrage ou du théâtre. Et là les jeunes commencent à avoir des idées : « On veut réaliser quelque chose sur des fantômes ». Un autre groupe : « Disparition d'enfants ». Mais voilà, il y a le fil rouge ! Et un autre groupe, c'est aussi la disparition d'enfants et puis on vient sur un jeune qui se suicide. On est parti sur une bande annonce : il y a un jeune qui se suicide et il revient régler ses comptes avec le groupe de jeunes qui l'ont exclu. Donc on est

quand même dans un thème (rires) Mais ça part des jeunes ! Mais tu verrais les courts-métrages des jeunes luxembourgeois, il ya des zombies... Mais voilà il faut respecter aussi leur...

JFG : Et le rôle du professionnel, c'est de faire quoi ?

YOANN : C'est de les aider, au moment de la conception, à formuler des idées. Il n'y a pas de mauvaises idées, allez-y ! Par contre si quelqu'un vient dire : « Allez, soyez un petit peu sérieux, hein ! ». C'est quelqu'un qui est victime du système...

YOANN : Ce qui fait que ça tient ? Je pense que c'est avant tout le plaisir de se retrouver. Des fois, les jeunes sont entre eux, et on tient les murs. Et ici, ils ont l'impression de faire quelque chose de bien. C'est la question universelle : à quoi je sers ? Avoir du plaisir et faire quelque chose de bien.

Un autre de nos interlocuteurs l'affirme avec force. La prise en charge d'une animation artistique ou culturelle ne s'improvise pas. Le plaisir et la rigueur doivent être présents pour que « ça » marche.

CHARLES : Ce qui fait que ça prend ? Le plaisir. La rigueur et le plaisir. La rigueur, c'est... On travaille en présentiel, il faut être là. La rigueur, c'est : « Allez les gars, on bosse ». La rigueur, c'est les mettre en confiance aussi, c'est la rigueur de l'animateur. Bon, je donnais un texte, il était là. Bon, je n'en donne pas souvent. La rigueur, c'est aussi dire : « La semaine prochaine, j'attends de toi que tu arrives avec un pull de telle couleur parce qu'on va en avoir besoin pour... ». C'est les mettre dans le coup. Mais la rigueur, pas... la rigueur fonctionne très bien en coopération : ils sont preneurs. Jamais de clash... de pré-ados et d'ados, jamais de clash dans ces affaires-là. Jamais. Bon, un qui était pas bien, oui, mais pas... parce que je demandais... « J'ai oublié mon texte et je devais le prendre ... », « Bon, fais gaffe... ». C'était comme ça, mais il savait qu'il devait l'amener. C'était pas : « Je m'en fous ». La rigueur, c'est : « On commence à l'heure. Et on termine à l'heure ». Chez moi, le temps et l'espace, ce sont deux mamelles. On commence à l'heure et on termine à l'heure. C'est pas... oui, j'aime ça ! Et les gamins apprennent très vite. Il est 15 heures, ils sont là : « Allez, on commence ». C'est pas y aller cool, va prendre un verre,... Non.

Je suis sur un autre projet et là j'essaye de démarrer avec un animateur. Il n'y a pas assez de rigueur. Donc par rapport à l'année passée, il y a moins de rigueur et donc on voit que ça flotte un peu. Donc on va recadrer...

JFG : A quoi voit-on qu'il y a moins de rigueur ?

CHARLES : Quand les gamins ne demandent plus : « Est-ce que c'est moi qui tiens la caméra ? Est-ce que je pourrais... », ils ne se mettent pas en projet... On le voit vite. Il faut les mettre en action, hein. L'animateur, il a une belle caméra... Je lui dis : « Pourquoi tu filmes ? Pourquoi tu ne laisses pas la caméra aux gamins ? ». « Oui, mais... ». « Donne... donne ça, c'est un jouet ».

JFG : Donc la rigueur, ça se conçoit dans une mise en activité, ce n'est pas dire : « Allez, vous vous asseyez... ».

CHARLES : Non, non, non. Il ne faut pas confondre psychorigidité et rigueur. La rigueur, c'est le minimum nécessaire pour que ça fonctionne ; c'est le temps... De toute façon, tu vas trouver toute la littérature éducative, elle est basée sur le temps et l'espace.

(...)

CHARLES : L'agenda. La régularité. Le temps. Et alors, on va se dire, à telle période... la finalité est là... à telle période, on doit en être là, et on va vérifier. Donc l'animateur ne doit pas se dire : « Oh, ce n'est pas grave, on se rattrapera sur la fin ». Pas question pour l'animateur de faire des heures sup le soir et d'aller faire ce que les jeunes n'ont pas su faire. Ce n'est pas le projet de l'animateur et ce n'est pas non plus se retrancher derrière : « Ils n'ont pas voulu, voilà... c'est le clash, c'est de leur faute, ce n'est pas de la mienne ».

JFG : Qui est le garant de la rigueur ? L'animateur ? Le groupe lui-même ?

CHARLES : L'animateur, en cohésion avec le groupe mais... c'est l'adulte, hein, c'est lui qui...

2.5.- Planifier l'animation et évaluer les résultats

La rigueur suppose aussi une planification des activités, le respect d'un agenda, la gestion du temps, la vérification des échéances. Mais faut-il être préoccupé par le résultat final ? L'essentiel ne réside-t-il pas dans la démarche ? Plusieurs perspectives ont été identifiées chez nos interlocuteurs.

Rappelons tout d'abord que pour les intervenants d'Andenne, il n'était pas question de partir avec l'idée d'une réussite nécessaire : aller vers les plus pauvres obligerait à se couper des logiques dominantes dans notre société.

JOSEPH : Si nous, on voulait réussir quelque chose, on changerait de métier.

Dans les témoignages des autres intervenants, plusieurs options apparaissent lorsqu'il s'agit de questionner le lien entre démarche et résultat.

Option 1 : Plus que le résultat, c'est la démarche qui compte, pour autant qu'un chemin ait été parcouru

YOANN : On a le plaisir d'être ensemble et on va essayer. C'est important. « Quand je présente le court-métrage à autres classes, on n'était pas sûr d'arriver à ce résultat-là. Donc qu'est-ce que vous en pensez ? Mais bon, ils y sont arrivés ».

Je pense qu'on peut entamer une démarche de création sans se fixer d'obligation de résultats, en se disant qu'on veut avoir un produit fini mais que si on n'y arrive pas, on aura essayé. Parce que ce qui est important, ce n'est pas le produit, c'est la démarche, le chemin parcouru.

JFG : Mais est-ce qu'on ne risque pas de se perdre si on ne se fixe pas un but ? On peut y aller en fonction des humeurs des uns et des autres, et puis ça tourne en rond ?

YOANN : Non. Parce qu'il faut aussi un petit peu de rigueur. On a besoin de tout le monde. J'aime bien les mosaïques : les pièces isolées ne ressemblent à rien mais mises ensemble, on peut voir l'ensemble de l'œuvre.

JFG : Si on reprend une autre analogie, celle du puzzle, pour le réaliser on a intérêt à avoir un modèle qui nous permettra de mettre les pièces ensemble.

YOANN : Oui. Mais au départ du court-métrage, du premier court-métrage, il n'y avait pas de modèle. On peut aussi ne pas montrer la réalisation et proposer de faire un court-métrage... Mais c'est plus simple quand on part d'une réalisation qui a été faite par d'autres jeunes et auxquels les jeunes peuvent s'identifier. Non ?

JFG : Oui. Créer à partir de rien, ce n'est pas simple du tout. Il faut déjà s'être exercé.

YOANN : Mais quand on décide de partir quelque part, après on ne sait pas où on arriver. Ça fait aussi partie de l'aventure. Il faudra rassurer tout au long du chemin...

Option 1bis : Oublier de vouloir faire du productif. La démarche n'a de valeur que parce qu'elle autorise la relation et l'apprentissage.

CLARISSE : Il faut oublier de vouloir faire du productif. On est dans une société capitaliste qui nous oblige à produire. Ici, dans les ateliers d'art et d'esprit critique, si la première chose qu'on dit c'est qu'il faut qu'on soit productif, alors ça va rater. Voilà, première chose, arrêter de vouloir être productif et tout miser sur le relationnel et sur les méthodes d'apprentissage. Trouver des méthodes pédagogiques qui vont faire en sorte qu'on est en échange, en discussion, en échange des savoirs, des expériences.

CÉLESTIN : L'art, c'est ce qui permet de se remettre en question. Et donc, se poser des questions, et avancer dans son cheminement personnel et l'autre, enfant, collègue ... se fermer à l'art, c'est se fermer aux portes ouvertes. C'est faire l'autruche et s'enterrer, devenir égo centrique. Mourir humainement. La culture, c'est les chemins qui peuvent mener à l'art. Je disso- cie, mais l'un instrumente l'autre. La culture, c'est différents moyens d'arriver à l'art.

Option 2 : Une démarche mise en évidence par un résultat

JFG : La démarche est-elle plus importante que le résultat ?

ANNE : Aussi importante. Il faut que les jeunes qui ont participé soient fiers de leur résultat. Il faut qu'il y ait un résultat. C'est un peu une carotte, le résultat. Clairement. Il faut se dire qu'à la fin, il y aura une expo, un concert,... mais c'est aussi toute la démarche qui est derrière. Les deux vont ensemble. Ce qui est important aussi, c'est de mettre en valeur tout le travail des jeunes. Souvent, ils commencent le travail en se disant qu'ils ne sauront jamais le faire, qu'ils sont trop nuls. Cela, il faut savoir le retourner : « Mais non, on va le faire ensemble », puis montrer le résultat : « Tu vois... ».

WERNER : Mais dans les activités culturelles, il n'y a pas toujours un résultat. Par exemple, dans l'atelier 3-6 ans organisé à Pâques, l'objectif ce n'est pas de faire un œuf, l'objectif, c'est de s'ouvrir à une certaine démarche artistique, à de la psychomotricité,... il y a aussi une part d'occupationnel, de compétences en bricolage... Le but n'est pas d'atteindre le Graal, mais de s'améliorer dans l'activité.

MILO : Mais le but, c'est quoi dans les ateliers en extrascolaire ? C'est que toutes les semaines, ils reviennent parce qu'ils trouvent que ce moment-là où on dessine, on est seul avec soi-même, on est dans un univers et on aime bien ça... Et le jeune, c'est ça qu'il recherche.

Option 3 : Un résultat négocié, à la croisée des objectifs de l'animateur, des objectifs des participants et la « réalité » de la production...

JFG : Quand tu as un groupe devant toi, est-ce que tu as déjà une idée de où tu veux aller avec eux ? Jusqu'où ?

REBECCA : Ca, c'est le point de départ qui se fait en fonction du groupe, de leurs demandes.

JFG : Mais la demande peut être minimaliste et floue. Et ton boulot à toi quand tu rencontres ce groupe de jeunes, dont un qui est un jeune qui est peu plus speed que les autres, quel est-il ? Tu pars de leurs demandes, de leurs besoins. Tu annonces qu'il y aura de l'engagement collectif... Est-ce que tu te fixes un objectif à atteindre ou bien est-ce que tu laisses les choses venir ?

REBECCA : Alors, ça dépend, pour ma part, des conditions de travail. Si je travaille sur une semaine de l'intensif avec un groupe, je propose pour moi-même un objectif... au départ de plein de propositions d'exercices et de choses comme ça, mais en même temps je démarre avec leurs demandes. C'est-à-dire que je ne peux pas prévoir et donc j'adapte aussi leur rythme, leurs envies au jour le jour. Donc ça s'improvise aussi au jour le jour entre mon objectif qui est de les accompagner, de les amener à se dépasser, à avoir confiance et les leurs et la réalité.

JFG : Mais te fixes-tu un objectif en termes de production ? On devrait arriver à faire ça. As-tu mis la barre à un certain niveau avant de commencer ?

REBECCA : C'est possible, mais ce n'est pas systématique. Parce que le processus, il est important aussi. Mais la présentation publique, c'est un objectif en soi.

JFG : Et que tu annonces comme tel ?

REBECCA : Oui, mais ce n'est pas le premier. Justement, c'est une question sur le fait d'être productif et le fait du processus. Ce qui est très différent. Donc s'il y a un groupe qui n'est pas prêt, il est possible qu'on ne présente pas.

JFG : Mais donnes-tu pour objectif au groupe de parvenir à faire quelque chose ensemble ? Nous sommes là pour faire quelque chose ensemble ?

REBECCA : Oui, oui, oui. Et en plus c'est concrétisé, que ce soit par une lecture,... ce qui est bénéfique pour le groupe, parce qu'il y a ce retour du public. Dans le cas d'Athus, j'avais annoncé dès le départ qu'on allait se produire devant un public. Mais si tu veux, trouver ensemble la thématique, apprendre, découvrir,... c'est tout le parcours. Et la visibilité après, ça les amène à aller de l'avant : « On va y aller, on va aller jusque là ! ». Mais tout ce qu'ils ont appris pendant est encore beaucoup plus important que juste le côté performatif. Par contre, tu vois, sur une semaine, un stage que j'ai animé à Virton avec des jeunes, il était nécessaire pour moi qu'il y ait une présentation devant les parents. Pourtant, rien ne disait dans le stage qu'on n'allait pas le faire. Mais vu qu'ils ont été emmenés et qu'ils étaient prêts, qu'ils avaient envie... c'était leur demande... ils avaient envie d'apprendre entre eux, et là ils avaient envie. Et les parents sont venus voir pendant une heure et quart un exercice improvisé par eux et accompagné par moi. Voilà, ça reste des outils et des expériences. Ce qui est très important, c'est que ça puisse être un... c'est un peu prétentieux, mais ça ne l'est pas, parce que moi-même je l'ai vécu... c'est que ces outils-là à un moment donné, ça puisse leur servir dans la vie. Parce que la rencontre avec le public, c'est quelque chose de très fort. Et du coup, c'est aussi leur dire que le groupe qui est constitué là... que cette expérience-là va les faire rebondir aussi plus tard dans la vie. Par exemple, on a des petits conflits... comment dans cet espace-là, on peut

parler de nos sentiments, de nos émotions, de nos conflits, de ce qui nous oppose mais en même temps continuer à faire des choses ensemble, plutôt que de s'écarter, de se tirer la tête et puis plus rien faire. C'est une belle démarche, quoi !

Option 4 : Un résultat toujours présent, mais pas nécessairement soumis au regard des autres.

OCTAVE : Non. Il y a un résultat. Il y a toujours un résultat. Il ya toujours quelque chose à montrer. Et ça, c'est aussi une logique qu'on a dans le travail. C'est-à-dire que la production, à ne pas entendre comme dans l'industrie... parce que beaucoup se retranchent derrière cet argument... non, la production, c'est une manière de s'affirmer dans la société. Je fais donc j'existe.

JFG : Cela veut-il dire que l'on doit arriver à quelque chose que l'on soumet au regard des autres ?

OCTAVE : Ah... oui. Dans la mesure où c'est... à condition que ça respecte l'autre. Je prends un exemple. Je vais faire des dessins, c'est des croûtes, c'est pas beau, etc. Je ne vais pas monter une exposition parce que les gens qui viennent ne s'y retrouveront pas et les jeunes vont se faire critiquer et démolir. Je vais trouver une autre manière de le valoriser. Je vais créer avec eux un décor dans lequel on va essayer de le mettre en évidence. J'ai connu une artiste qui faisait ça très bien : elle partait de dessins enfantins faits par des gens et puis, elle proposait : « Tiens, ça manque de couleurs ! On va prendre des bouts de tissu, on va mettre de la couleur avec des bouts de tissu... ». C'est une autre manière... parce qu'ils ont toujours fait ça, je ne sais pas où ils ont appris ça, mais ils crayonnent avec des crayons qui ne vont pas, et c'est tout ce qu'ils savent faire... Mais à partir du moment où on fait coller des bouts de tissu, ça pète de couleurs et eux découvrent en même temps autre chose.

Donc on ne va pas montrer des choses qui ne sont pas montrables, sinon on déforce tout le monde. Ce n'est pas pour ça qu'on ne peut pas trouver à un moment donné une autre solution : réaliser une mini-édition, un petit livre dans lequel on réduit les dessins et qu'on peut donner aux copains et aux copines. Il y a toujours moyen de trouver à une phase, qu'elle soit aboutie ou qu'elle soit en chemin, une façon de valoriser ce qui a été fait. Et il faut que les gens eux-mêmes valorisent ce qu'ils ont fait. Ce n'est pas à l'animateur de valoriser... J'avais une animatrice qui retouchait les dessins de tous les enfants avant de les exposer. Non. Ce sont les enfants eux-mêmes qui doivent réfléchir comment ils mettent en évidence leur dessin. Est-ce qu'on les met tous ? Est-ce qu'on en choisit ? Comment est-ce qu'on choisit des dessins ? Quels sont les critères qu'on va se donner pour choisir les dessins ? Réfléchir avec des gens, même en difficultés, sur quels sont les critères de ce qu'on montre aux autres, c'est une réintégration des gens par rapport aux autres.

JFG : C'est un moment difficile ?

OCTAVE : C'est difficile. Il faut du temps.

MILO : L'objectif, c'est un peu ça aussi. Soumettre ce qu'on a fait au regard de l'autre. Mais l'objectif, c'est quelque chose sur lequel tu vas buter et à un moment donné, c'est ce qui va faire avancer le projet.

Option 5 : Un résultat toujours présent. Soit parce que le cadre de l'intervention l'oblige, soit parce qu'il s'agit d'un postulat essentiel au travail éducatif.

CHARLES : C'est clair. On ne fait pas un projet pareil sans... On ne se repose pas sur ses lauriers. Tu sais, ça c'est un piège. Il y en a qui préparent bien et d'autres qui improvisent... Non, ne pas confondre improvisation parce que je n'ai pas préparé et au nom de la créativité. Non, on prépare : « Tiens, je vais faire ça » et là on va venir greffer le mesurable-observable. Dans trois séances, mon objectif, c'est ça.

JFG : Les objectifs, on les fixe en fonction de quoi ? Si on se réfère à l'Académie d'Eté et au projet théâtre à Woippy... Au bout de trois séances, je veux arriver là, mais c'est où, là ?

CHARLES : Les objectifs, ce n'est pas moi qui les avais définis. Donc l'Académie, c'est un temps et un espace, et l'objectif non nommé, c'est une réalisation. Non nommé, mais on attend tout en disant que non... mais il y avait une attente. Pour les gamins sur Woippy-Metz, c'était un objectif en soi de les sortir. On travaillait sur du court terme. C'était les sortir et...

JFG : Avec une échéance qui était fixée a priori ?

CHARLES : Avec une échéance, dans un temps, puisque la finalité, c'était une prestation à une date précise.

JFG : Donc on savait qu'à cette date-là, il fallait être prêt.

CHARLES : Oui. Et ils étaient prêts bien avant. Je les mets dans le confort, je n'aime pas avec des gamins... Les gamins, ils sont très... très fragiles... enfin, c'est connoté, fragiles... Ils ont assez de sensibilité et de fragilité, mais dans la belle fragilité, pour sentir qu'ils peuvent être stressés mais prêts à la fois. Ils ont cette intelligence spontanée. S'ils ne sont pas prêts, ils vont stresser mais ils ne vont pas le faire. Et il y aura des clashes. S'ils sont prêts, ils vont stresser mais on a assez de temps pour les accompagner au stress. Il est déjà arrivé, c'était une belle mission, sur un plan humain et éthique... c'était à Verdun, pour les commémorations de la bataille de Verdun, avec des jeunes de la Cité... pas mal non plus...

La nécessité d'un passage par l'espace public est également affirmée par une autre de nos interlocutrices, animatrice au sein d'un collectif pour l'animation de l'enfance et de la jeunesse.

CLARISSE : Ça marche parce qu'il y a une production qui est réalisée. On arrive à avoir une production artistiquement intéressante qui est dans l'espace public et qui est toujours finalisée dans les temps. Donc, c'est comme ça qu'on peut dire que la participation a réussi. C'est parce que les gens sont venus, ils ont travaillé, ils ne sont pas sortis de l'atelier en se disant : « Nous on en a rien à foutre ».

Moi ce que je pense qui est important, c'est leur impact sur l'aboutissement d'un projet. Bon, je n'aime pas trop le mot projet, mais quand il y a un aboutissement... Pour moi qui viens du théâtre de rue, il faut que le projet soit inscrit dans l'espace public, et donc que ma production soit au service de la société. C'est comme au théâtre, j'ai beau répéter des mois, si je n'ai pas une date, une obligation, je vais me trainer, je développe ma créativité dans ma chambre, j'ai le temps, je vais regarder la TV. Nous, on essaye de motiver les jeunes parce qu'on a un projet final, auquel ils prennent part, et qui les valorise.

Mais à quoi est-il possible d'identifier que le but a été atteint ? Notre interlocutrice poursuit :

CLARISSE : On a déjà eu des échos de gens qui disaient qu'ils appréciaient ce qu'on faisait parce qu'il y avait un aboutissement. Les jeunes sont fiers de leurs résultats. L'IPPJ et le Centre d'accueil pour réfugiés, c'est pas des trucs rikiki, et après, c'est important, on fait une fête. Il y a donc un moment de réunion où on dit merci à ces jeunes. Or on ne leur dit jamais merci. Alors quand le directeur du Centre d'accueil vient leur dire merci, c'est hyper merci.

Un autre de nos interlocuteurs confirme cette importance de la validation de la création par un tiers.

YOANN : C'est le public qui dit que le groupe a fait quelque chose de bien. Je me rappelle... nous sommes allés au festival à Marche, en avant-première, pour les mettre en condition et dédramatiser la première à Bastogne. Et il y avait deux jeunes qui ont eu un comportement exécrable. Donc ensemble, là ce sont les adultes, les encadrants, on a décidé : « Non. Vous ne jouerez pas. OK ? Vous ne jouerez pas ». Et on avait à chaque fois des doublures. Et ça a été tellement bien pour les... certains avaient le texte en mains... c'était la première fois aussi que concrètement ils voyaient le résultat du travail. Parce qu'on restait un peu dans l'abstrait. Il y avait un reportage d'étudiants de l'IHECS qui était en préambule de la pièce : ils ont réalisé un reportage radio sur la mise en autonomie, sur le projet. Et ensuite la pièce de théâtre... et ça a été tellement bien que les jeunes qui ont été sanctionnés bavaient... Ah, et bien, il ne fallait pas... Et après, ils ont assuré... On a pris un risque, on serrait les fesses, on s'est dit que c'était foutu...

OCTAVE : Il y a deux résultats. A un moment donné, quand on veut parler aux autres et donc que les gens prennent conscience que pour montrer, on va entrer dans un certain nombre de règles sociales.

(...) Il y a trois fins. Ou alors on se sent prêts, mais ça risque d'être jamais. Je pense qu'il faut se fixer une échéance et prendre ce que l'on a pour cette échéance. Mais tout en mettant les gens en rapport avec leur intention vis-à-vis des autres : on veut faire plaisir à, on veut montrer que, on a un ego qu'on veut exprimer... Peu importe. Et il faut le faire bien, parce qu'il ne faut pas qu'on passe pour des crétins, et pas non plus qu'on ne respecte pas les gens. Cette notion de respect est d'ailleurs à discuter avec eux. Il faut certainement la traduire. Et l'artiste peut y contribuer. Parce qu'il y a le danger que les jeunes prennent en pleine figure le retour. C'est comme quand des écoles m'appelaient pour me dire qu'elles avaient monté un spectacle avec les enfants et qu'elles allaient le jouer là et là et là. « Ne faites pas ça. Parce que votre spectacle, vous l'avez joué devant des parents ». « Oui, mais ça a été un succès terrible : 600 personnes ! ». Je dis : « Au village voisin, ce ne sont pas les parents, ça va être la cata ». C'est chaque fois la catastrophe et les gosses en pâtissent évidemment. Ici, c'est la même chose, quoi. Il ne faut pas laisser croire aux gens qu'on va faire des choses mirobolantes, il ne faut pas louer la grande salle de la Maison de la Culture pour jouer un spectacle qui ne tient pas la route. Par contre, on peut le faire en rond, avec les parents autour. Moi, j'ai fait cela avec des enfants, pour un spectacle qui n'était pas au point. C'était les parents qui étaient appelés pour tenir le mât du bateau, pour tenir la grand voile parce qu'on manquait de main-d'œuvre et pour finir, c'est devenu un grand jeu. Ça peut être ça. Moi, je l'ai fait avec 17 ateliers, on a pris la salle de spectacle mais on l'a investie comme une plaine de jeux. Donc, on jouait dans les allées, sur les sièges, dans les loges, dans la régie technique. Et tout le monde était dans la salle et jouait son morceau, et quelqu'un guidait en disant aux spectateurs qui étaient mélangés dans tout ça : « Maintenant, ça se passe là. La suite, c'est là ». Finalement, c'était un grand jeu. Les

gens voulaient un spectacle dehors, j'ai dit : « Ecoutez, en Belgique, dehors... Moi, je veux bien mais est-ce qu'on ne risque pas de ne pas plaire aux gens si on fait dehors sous la pluie quelque chose qui sera moche. Donc je préférerais... ». Là, il y a des moments où tu dois te mouiller aussi, quoi, où tu mets les gens en difficulté, où tu ne leur rends pas service.

JFG : Et la deuxième fin ? Parce qu'il y avait trois fins possibles.

OCTAVE : La deuxième : on se donne un objectif. Fin de l'année, on montre ce qu'on a fait. On ne sait pas ce que ce sera, mais on le montre. Et à un moment donné, il y aura un chef qui dira comment on coordonne tout ça.

JFG : Et qui est le chef ?

OCTAVE : Il faut le déterminer avec eux. Et ce n'est pas toujours facile, parce qu'il y a des jeunes qui s'y essaient et qui s'y cassent les dents. Il faut les soutenir. Ou alors, il faut dire clairement : « Voilà, l'artiste qui est là se propose d'être le chef ». Ce qui veut dire simplement qu'il va arriver avec des considérations artistiques : « On ne vous entend pas. Si vous ne parlez pas plus fort, les gens ne comprendront pas. Ce que vous faites là, ce n'est pas beau, on vous voit de dos ». Quand j'ai fait ça, à un moment donné j'ai vu une gamine qui arrive sur la scène avec son petit landau, elle me dit : « Monsieur, je dois me tourner dans quel sens pour qu'on me voit bien ». Elle faisait de la peinture, mais pas du théâtre. Mais tout d'un coup, parce qu'on la mise sur la scène, elle a eu un réflexe et là, la personne qui met en scène a une réponse pour cela, que tous les 120 autres entendent. On n'a jamais fait autant d'initiation au théâtre que pour ce grand jeu-là, parce que tous les gens posaient des questions que n'importe quel artiste pourrait spontanément se poser. Mais voilà, ce grand jeu, personne trois mois avant ne savait ce que ça serait.

JFG : Mais il y avait une échéance qui avait été fixée.

OCTAVE : Oui. Deux ans pour faire ça. Mais la première année, on avait aussi une échéance pour montrer où on en était, pour montrer le travail de création de l'histoire, comment les ambassadeurs fonctionnaient, où on en était dans la création des éléments de l'histoire, comment on pouvait faire en musique, en 3D, etc. Voilà pour le vécu qui est le mien, mais je pense qu'on pourrait le transposer.

JFG : Et la troisième fin ?

OCTAVE : La troisième fin, c'est celle qui fait en sorte que nous, on allait décider qu'on allait montrer ce qu'on faisait là, mais ça ne veut pas dire que le processus est terminé. Donc il continue. Et là, c'est souvent la catastrophe parce que je trouve que trop souvent les projets sont financés jusque là et puis après... les jeunes. Et quand ce n'est pas les jeunes, ce sont les vieux et quand ce ne sont pas les vieux, ce sont les enfants... On va jusqu'au projet et c'est une fin en soi. Et ça ne va pas. Et parfois, les jeunes reviennent et interrogent : « Et alors, et la suite ? ». C'est bien de prévoir qu'il y aura des suites possibles.

JFG : Et quelles seraient les suites possibles ? Par exemple, dans le mandat d'une Maison de Jeunes, ils ne sont pas des académies, des centres culturels,... il ya des choses qu'ils ne pourraient pas poursuivre...

OCTAVE : Mais si, dans la Maison de Jeunes, ils vont poursuivre aussi. Les jeunes sont arrivés à un résultat : on évalue le résultat, on écoute de nouveau les gens. On entend ce qu'ils voudraient. Il faut entendre au-delà du désir immédiat, encore une fois. Il faut interpréter le désir profond des gens, ce qui est derrière. « Je voudrais être le meilleur guitariste », c'est une chose. Qu'est-ce que ça veut dire, avec ce que les autres disent, dans ce que le groupe voudrait

faire ? Il faut traduire l'attente des gens. C'est parce que la publicité et les émissions The Voice poussent les gens à chanter ? Il faut démystifier cela avec eux sinon... ils partent sur des bazars... Encore que, pourquoi pas ?

Cette « troisième fin » est également évoquée par un autre de nos interlocuteurs, lorsqu'il souligne que « nous dépendons aussi des disponibilités que les institutions partenaires donnent à leurs travailleurs sociaux pour développer ce projet » (RIC). De telle sorte que beaucoup de ceux qui investissent dans des projets prennent du temps sur leurs congés...

La validation par le public exige que l'environnement au sein duquel l'expression artistique est affichée soit réceptif. Ce qui n'est pas toujours le cas.

CLARISSE : Nous faisons une activité sur le portrait et l'autoportrait pour parler de ses problèmes. On avait fait des grandes affiches noir et blanc, et puis ... ah ben c'était comme ça ... donc ce n'est pas quelque chose de pas trop digérable artistiquement si on ne connaît pas. Il y a l'association de quartier qui est venu les arracher. Alors qu'on avait les autorisations et tout. Pourquoi ? Parce qu'on avait pas du tout discuté avec les gens du quartier, peu importe ce qu'on y fait, il faut expliquer pourquoi on est là, qui sont les jeunes, et expliquer ce qu'on y fait. Sinon, on risque d'avoir ce genre de situation, on a même eu l'intervention de la police...

3.- Des points de divergence

Suggérons trois autres questions, sur des points qui posent problème et ne font pas l'objet d'une représentation unanime.

3.1.- La durée des projets

De tels projets, ça dure combien de temps ?

JOSEPH : Pour faire tout ce travail-là, il faut vingt ans. Dans un atelier que j'ai animé autour de la fontaine construite dans la cité, un papa est venu et il a dit qu'il fallait participer à cela pour que le gamin voie. Il était papa, il habitait la cité et ses gamins sont en danger. Donc ce n'est pas rien... Ce qui est marrant, c'est que c'est le seul objet dans le quartier qui n'est pas surveillé, qui est en terre cuite, qui n'est pas protégé et qui n'est pas abîmé. Et ça fonctionne avec un tout petit moteur, avec un panneau solaire... c'était un des tout premiers qu'il y avait dans la ville... tu penses bien, des gars qui piquent tout... On n'a jamais changé le panneau solaire.

CHARLES : Avec une population plus sensible, je pense qu'il faut compter, à tout casser, une année scolaire. Plus, tu as une érosion qui arrive. Idéalement... oui, j'en ai fait beaucoup sur

une année scolaire... mais je préconiserais quelque chose sur une durée de 3 à 6 mois. Quelque chose de plus serré, de plus soutenu. Il y a une notion de rythme, aussi. Il faut un bon tempo et qu'ils sentent qu'on a fait ça en plus... Il faut remotiver et remotiver des gamins comme ça, parfois l'animateur doit trouver... « Est-ce qu'il y en a qui sont intéressés ? Moi, je vais voir une expo, mais cette expo elle est assez exceptionnelle, parce que... Et puis on ira manger une frite ». En général, pour la frite ils viennent mais quand ils voient... et ça, la culture a un impact.

OCTAVE : Encore une fois, si je dois planifier les choses, au minimum... c'est toujours des trucs de trois ans. Trois saisons. A la manière dont on vit et dont on fonctionne, je dirais qu'il faut au moins trois saisons. La première est consacrée... mais ce n'est pas à couper au couteau... à l'écoute des demandes et des potentialités. Mais ça se fait avec l'artiste. Et au bout, il y a une présentation, une mise en valeur, mais qui n'est pas celle du cheminement complet. La deuxième année, on va mettre en œuvre les potentialités, on va faire un projet. Et le projet, moi, j'en fais depuis toutes des années, de toutes sortes, et quand je commence, je ne sais pas ce que je vais avoir à la fin de la rencontre.

JFG : Mais quand on dit qu'on veut avoir un résultat, c'est qu'à un moment donné on sent quand même le résultat ?

OCTAVE : Et bien, non. Justement. Il faut avoir confiance en sa capacité d'artiste et en la capacité des artistes avec qui on travaille, et surtout avoir confiance dans la capacité des gens avec qui on va travailler. Si on a un objectif, si on sait où on veut aller, on va forcer les gens et là, on va voir les gens qui quittent, qui partent, qui s'égarer parce que ça ne sera plus comment eux ils le portent et ont envie de le faire cheminer. Et moi, j'ai fait cela avec des groupes importants, on part sur un mot, mais ça peut être le premier mot que quelqu'un dit... ça n'a aucune importance, ce ne sont jamais que des éléments qui vont accrocher l'imaginaire, qui vont accrocher l'expression, qui vont accrocher les échanges et c'est de ça... Maintenant encore une fois, il y a des outils pour faire tout ça. On ne réunit pas pour faire un thème de travail avec 70 enfants, on va faire, première chose, sur un mot ou un thème qu'ils ont choisi ou que quelqu'un a dit, on va faire de l'expression. Mais maintenant pas seulement de l'expression orale, on va avoir de l'expression écrite, dessinée ou sculptée, ou jouée, ou mimée... selon les disciplines que les artistes ont. Et on va raconter la signification que ce mot a dans la vie de tous les jours, ce qu'on entend les parents en dire, ce qu'on entend le maître à l'école en dire, ce qu'on entend dans les journaux, dans les revues,... Et puis on va alors créer des histoires. Chaque petit groupe va créer une histoire sur le mot. Le mot, ça peut être vingt pistes. Et donc chacune des histoires, on va les mettre ensemble et donc là à nouveau, on travaille avec des ambassadeurs qui viennent de chaque groupe. Mais simplement pour dire qu'il y a des techniques qui permettent tout cela et que donc même sans savoir au début vers où on va, au bout de trois-quatre fois deux heures, on arrive à un produit qui était à l'époque... ça peut être une exposition de dessins mais ça a été une mini-édition, qui a permis d'aller raconter l'histoire à droite à gauche auprès d'un tas de gens qui finalement sont venus dans le projet. Donc des projets, que j'ai trois personnes ou une, comme celle qui venait pour l'atelier d'écriture, ou que j'en ai huit ou j'en ai cent, peu importe moi je fais confiance aux cent, aux huit, à une... et je me dis qu'elle a des potentialités et que c'est à moi de travailler avec, à moi de partir de son imaginaire.

YOANN : Il faut se donner le temps. Sauf évidemment pour le groupe. A un moment donné... il ne faut pas mettre la pression, c'est un juste milieu. Il faut à un moment mettre des échéances, refaire la dead line, sinon on serait encore là à refaire et à refaire les choses.

3.2.- Les apports individuels dans une réalisation collective

Nos intervenants ont évoqué la question de l'intégration des apports individuels dans une contribution collective, mais dans des perspectives et en des termes différents. Cette intégration prend parfois l'allure d'un défi.

REBECCA : Mais parfois, ça dévie. Ce n'est pas grave. Peu importe le résultat, c'est la démarche qui comptera. Et du coup, il y aura toujours un résultat... Le problème, c'est quand il ne s'est rien passé.

JFG : Mais est-ce qu'à un moment donné, il n'y a pas un point de tension entre l'idée d'arriver à quelque chose et les productions de chacun ?

OCTAVE : Là aussi, on fait en sorte que le travail devienne collectif. Qu'il n'y ait plus : « Ca, c'est mon idée. Je fais ça ». Non, c'est : « Nous faisons ça ». Et ça c'est un enjeu aussi.

JFG : Et le « ça » dans « nous, nous faisons ça », il y avait quand même une idée au départ ou l'animateur vient sans aucune idée ?

OCTAVE : Absolument. Je suis persuadé qu'il y a moyen, je l'ai déjà fait souvent.

JFG : Mais avec la sensibilité et l'expérience : ça, ça aide...

OCTAVE : Oui. Mais surtout avec l'imagination de tout le groupe. Et si ce jour-là, on lit dans tous les journaux qu'on a enlevé une petite fille, il ne faut pas s'étonner que l'histoire, ce soit l'enlèvement d'une petite fille. Peu importe. Ce qui est important, c'est ce que tous les gens vont amener sur le sujet et qui n'aura peut-être plus rien à voir avec l'enlèvement d'une petite fille. Mais qui va être tout ce qu'ils entendent, etc.

MILO : Les réalisations collectives, pour moi, c'est toujours thématique et c'est toujours limité dans le temps. Parce que produire ensemble un tableau, un dessin... c'est s'interroger sur la frontière avec l'autre. Bon, Daniel Seret m'a initiée, quand j'ai commencé il y a vingt ans... On faisait des ateliers dans les plaines de jeux et des choses comme ça. Et j'avais avec moi une autre animatrice qui faisait de la musique. Et on faisait des œuvres immenses : ça s'appelait des tours de table, et ça, c'est du collectif. J'en ai gardé des photos. C'est incroyable de voir ce que ça donne. Il y a une consigne : on est chacun avec un pot et une couleur, on est autour d'une table et on fait une ligne, une forme. Et on ne doit pas par exemple écrire des lettres, mais après tu peux tracer des cadres et des choses comme ça. Le but, c'est que tu ne peux pas mélanger les couleurs. Et bien, tu serais étonné de voir les tableaux qui sortent de ça. J'en ai fait des... énormément... et là, du collectif, c'est de voir comment chacun respecte la place de l'autre, le fait de la consigne est simple... On ne mélange pas les couleurs. Mais si j'ai envie de changer de couleur ou de pinceau, d'en prendre un plus gros... ou de voir sur une

toile, il y en a un qui n'aura que du bleu et qui ne mettra qu'une petite ligne parce qu'il n'ose pas, puis l'autre à côté, il prendra, si c'est du blanc, lui il a besoin... Et puis tu verras que tout d'un coup, la toile il y aura plein de blanc et peu de bleu.

JFG : Et après, qu'est-ce qu'on fait avec cela ?

MILO : Ben là, c'était des ateliers dans le cadre d'une plaine de jeux. Là, tu rencontres plein plein d'enfants. Moi, parfois des jeunes me rencontrent et me demandent : « Tiens, vous ne donniez pas un cours de... ? ». Je me rends compte que j'ai déjà côtoyé beaucoup de jeunes. Mais ce qu'on en fait, ça reste à la plaine...

JFG : Mais est-ce qu'on en rediscute avec eux ?

MILO : Après, on regarde. On se dit : « Tiens... ». Ou c'est déjà bien rempli, il faut terminer et là on a un autre procédé : « On va remplir le trou-là. Qu'est-ce qu'on mettrait bien comme couleur ? ». Et ça va de soi. Les choses s'équilibrent ou se solutionnent par elles-mêmes. Moi, j'ai un gamin... il était à fond dedans... qui ne s'est pas rendu compte qu'il avait mis de la couleur partout sur lui. Après il est allé à l'évier laver son tee-shirt et c'est quand son tee-shirt était lavé et trempé qu'il s'est demandé comment il allait faire pour le remettre. C'est marquant...

JFG : Et quand on démarre ce travail-là, on part avec l'idée que ce tableau-là doit être présentable ?

MILO : Non. Pas du tout. Et c'est ça qu'il faut s'enlever de l'esprit. Parce que si on reste figé à l'idée qu'il faut à tout prix faire une exposition, il y a plein de freins. Mais il faut pouvoir dépasser ces freins. Il faut pouvoir se libérer. Et passer par tous ces exercices qui le permettent. Parfois c'est un peu le problème dans les ateliers où on part de l'idée qu'à la fin de l'année, il faudra faire un spectacle, comme à l'école... Comme si on avait besoin de justifier ce qu'on venait faire toutes les semaines et comme si on avait besoin d'un regard...

3.3.- Un postulat initial : être convaincu que ça va marcher

Certains de nos interlocuteurs ont exprimé, sous forme d'une conviction, le postulat qui oriente et justifie la planification, qui lui donne son sens et sa raison d'être : ça va marcher.

C'est la posture résolument affichée par l'une de nos interlocutrices.

CLARISSE : J'ai un comportement méga basique : quoi qu'il arrive, tout sera bien. Mais ça c'est plus un truc qu'on apprend dans les écoles artistiques, que toute production est bien et qu'il faut y croire. Tout ce qui est produit est génial. Et ça c'est super important pour tous les publics que l'on rencontre : il y a un manque de confiance en soi, et même dans les écoles, à part en maternelle où ils ont encore un peu de confiance... après c'est fini, quoi. Après, on a les drillés : dès qu'on fait une faute, c'est rouge et moins un. Alors la perte de confiance est quasi immédiate après la première primaire. Donc j'arrive en disant : « Mais les gars, il n'y a pas de ratage, jamais. Jamais. Jamais ». On arrête avec les grosses barres rouges et les moins un.

L'adoption de cette posture oblige alors à se couper de toute référence scolaire ou de tout regard évaluatif.

CLARISSE : Nous, nous ne sommes pas dans le jugement, ce n'est pas comme le scolaire où c'est bien ou pas bien. Nous, on y arrive forcément. Même s'il y a des choses qu'on aime plus ou moins, il y a un respect qui est établi, on n'est pas dans la sanction. Il ne sera pas brimé, mais il faut qu'il joue le jeu aussi. On n'a jamais eu des jeunes qui s'excluent eux-mêmes, à part pour des raisons d'humeur. On les responsabilise : si ça foire, ils savent que c'est de leur faute. On a dû faire des choix dans les fresques, et on leur disait dès le début qu'il faudrait faire des choix. On a sorti toutes les réalisations, et on leur a dit de choisir ce qu'ils veulent mettre sur la maquette. Sinon, si c'était nous qui choisissons, nous aurions cassé la dynamique parce que nous nous serions mis à juger que quelque chose est mieux que l'autre. Tout ce que je te dis, j'y ai réfléchi : ça coule de source maintenant, mais j'y ai beaucoup réfléchi.

Et c'est aussi le public qu'il faut amener vers cette nouvelle posture, tant la référence scolaire est prégnante. Notre interlocutrice évoque ici le cas d'une formation destinée à de jeunes adultes, âgés de 20 à 25 ans, en décrochage. La formation avait une visée professionnalisante, que les jeunes n'avaient pas perçue a priori.

CLARISSE : J'arrive et je suis sensée leur donner une formation, mais eux n'étaient pas encore dans la posture de comprendre qu'ils devraient apprendre quelque chose à mettre en pratique dans leur futur métier. Ils étaient toujours dans la posture : « Elle va bien me donner, je vais bien me marrer, elle vient m'animer et pas me former ». Les premiers jours, j'étais en difficulté et vu qu'ils n'étaient pas réceptifs, j'ai changé de posture, et je les ai animés. Ça a créé autre chose, et ça s'est finalement bien terminé. Ma posture personnelle fait que j'aiguillonne le fonctionnement de l'atelier que je donne.

Pour l'un de nos interlocuteurs, cette conviction reposerait sur la capacité méthodologique : des outils sont disponibles. Le choix de la thématique ne serait pas central.

OCTAVE : Ce n'est pas la thématique. Je pense que ce sont les outils que j'ai, d'une part, et d'autre part, l'intérêt où je place les participants : ça doit marcher. Je ne sais pas pourquoi, mais ça doit marcher. Enfin, si... je sais pourquoi.

JFG : Est-ce annoncé comme tel, dès le départ ?

OCTAVE : Oui. Je pense que c'est dit. Et c'est fait, surtout. C'est un refus du rejet. C'est refuser que seuls les gens qui parlent bien puissent s'exprimer. Mais il y en a trois qui n'ont rien dit. Beaucoup d'animateurs sont contents, parce que moins il y en a qui parlent, moins il y a d'idées. Moi, je ne m'arrête pas là, je veux que les trois parlent et j'ai des savoir-faire pour que les trois puissent parler. On invente des règles du jeu au fur et à mesure du caractère du jeune pour contrebalancer ceux qui parlent de trop et avoir finalement entendu tout le monde.

JFG : Donc, dès le début, ça doit marcher.

OCTAVE : Oui, oui. C'est un choix que fait l'artiste, que fait l'intervenant. J'ai trop vu d'animateurs usés par la charge de travail des gens difficiles, qui n'ont plus envie de rien foutre que d'encadrer au minimum. Quand des gens comme ça débarquent face à un animateur qui est juste là pour gagner sa croûte, ça ne peut pas marcher. Il faut un autre dynamisme. Et, entre nous, ça fatigue moins que de garder les gens en prison, comme ça...

JFG : C'est une autre fatigue...

OCTAVE : Oui. Mais qu'est-ce que tu es content d'avoir fait des trucs que tu as toi-même découvert. Parce que l'artiste, il s'implique là-dedans.

4.- L'expérience artistique

4.1.- La perception du beau

La création artistique invite à une plongée au cœur de l'esthétisme, du goût et de l'appréciation du beau. Les jeunes y sont-ils d'emblée sensibles ? Un de nos interlocuteurs a développé cette idée.

CHARLES : Moi, j'ai pris conscience de ça, jeune. J'avais gagné un concours. Pour aller voir Bèjart. Bèjart, c'est pas ma culture. Pas du tout. Moi je suis originaire d'un bassin minier et je me retrouve, comme ça, à Bruxelles et je vais voir Bèjart. Je suis sorti de là... mon copain, nous avons tous les deux gagné un concours... il disait que c'était chouette, mais pour moi c'était beau... ça a l'air tellement con à la télé, mais en vrai, dans un langage très puéril, je trouvais ça beau... Et là, j'ai pris conscience que l'esthétisme était... c'était autre chose. C'est du live. Et aller voir une expo, c'est... La dernière exposition que j'ai vue, ça me fait sourire, c'était samedi passé... j'ai regardé des tableaux des lapins crétins à Poitiers, au Futuroscope, et ils ont tronqué les grands tableaux... il y avait des lapins fabuleux ! J'étais écroulé, parce qu'on ne s'y attend pas... et puis c'est une belle peinture...

(...)

Certains des jeunes sont touchés par le beau. Ils sont même plus... J'ai joué une pièce assez trash, *Horowitz et les rats*. C'est costaud. C'est quarante minutes et les jeunes, ils prennent ça à la gueule. Donc là, c'est... on y va. La mise en scène était carabinée. Et les gamins, à la fin de chaque représentation, on les a tous, ils étaient là. C'est peut-être pas de l'esthétisme, mais... Il y a même des centres culturels qui ont dit : « Je ne prends pas, ça va faire peur, vu la puissance ». Mais je dis : « Il faut les confronter à ça : de voir qu'un texte, de voir que deux bonhommes pendant 40 minutes vont leur crier quelque chose qu'ils ne connaissent pas. Une peur... mais ce ne sont pas eux qui sont dangereux mais ce que je ressens ». C'est autre chose, c'est plus dans l'émotion. L'esthétisme, proprement dit, ouais... ouais... Ben, écoute, ce n'est pas difficile : je vais faire encore référence à Poitiers mais ça m'a marqué... ma gamine m'a embarqué là-dedans... On va dans ce machin, tu as le tournis et tout le monde rit, et à un moment tout se calme et il y a un décor qui est pas si terrible que ça, mais tous les gamins de 15 ans, ils se lâchent : « Waouh ! »... Des gamins de 14-15 ans qui ne font que ça... Merveilleux. Merveilleux. Oui, ils sont sensibles...

JFG : Mais il faut être secoué alors, avant ?

CHARLES : C'est presque cela. C'est sensoriel... Quand tu chatouilles le petit, qui rit, que tu arrêtes et qu'il viendra plus facilement se lover... les ados, c'est ça ! C'est tonique et émotionnel. C'est une mémoire ancestrale. Et après quand ça s'apaise, ça nous rassure et ça nous fait du bien. Ils ont besoin de ça, et c'est pour ça qu'ils sont bien après le projet, tous les gamins, ils sont heureux, ils ont cette plénitude...

JFG : Apaisement ? Plénitude ?

CHARLES : Oui, oui. Fierté et puis plénitude. Ils savourent. Que ce soit par l'écriture, savoir qu'un gamin qui sait écrire et qui découvre qu'il a une plume... Pour ça, t'as un mec qui est balèze, c'est Yvon François, Alvéole Théâtre... Yvon, il a du raffinement, une belle plume. Il sait amener le gamin : « Vas-y, décris-moi ce que tu vois ». Il sait le faire, quoi.

JFG : Et ce moment où on savoure, c'est le moment qui clôture le projet ? C'est le dernier moment ?

CHARLES : Oui. C'est le moment où on construit le souvenir. Dans le projet proprement dit, et le projet proprement dit devrait idéalement ne pas être un feu de paille et s'installer dans la continuité. « Ah ! C'était génial... », « Mais tu sais quoi, il y a un club de théâtre qui est là... ». « Voilà, on a prévu ça, on va y aller à 3-4, j'irai avec toi ». C'est aller les greffer là-dedans.

4.2.- Sensorialité et expérimentation

L'activité prise en charge par l'animateur et proposée aux jeunes doit permettre l'expérimentation concrète.

CHARLES : En général, les gamins ils sont comme les petits, ils ont besoin d'expérimenter et ils ont une grande sensorialité. Expérimenter : si je travaille la scène avec les jeunes, je vais faire du jeu de scène et ils vont prendre du plaisir, parce que c'est sensoriel. Le but du jeu scénique... on a notre tableau de recettes, ça fonctionne bien... on fait un petit cours de jeu et puis on fait un truc, où on ne peut pas rire, on vous fait un clin d'œil et on ne peut pas rire. Et ils aiment ça, comme les petits, on ne peut pas rire, et tout est fait pour qu'ils rigolent. Et ils ont besoin de ça, de rire, parce qu'ils ne savent pas rire, les gamins, quand ils sont en difficultés. Savoir rire, c'est toujours inconfortable, mais prendre plaisir à rire, et avoir une sensation, être épaté... Un gamin, dans le graphisme, mais ce n'est pas mon domaine, qui arrive à produire quelque chose avec son pinceau, il va lui-même faire « Wouah ! », et on ne se rend pas compte de ce que c'est. C'est énorme. Bon, je parle aussi de la musique... t'as des gens, moi je cite un gars qui m'a toujours épaté, c'est Stéphane Blaye, le percussionniste qui habite à Grandvoir... il a inventé sa méthode... mais quand tu vois ce que le gamin arrive à faire avec une batterie en trois-quatre leçons, ils sont eux-mêmes scotchés ! Et ça, tu vois, c'est encore une personne-ressource. C'est un super gars. Il y a plein de gens qui arrivent à le faire comme ça, au feeling. Et les gamins ont besoin d'essayer. Si tu leur dis : « Ton tableau, ce sera un processus pour la finalité, mais que t'auras rien avant »... s'ils ne sont pas prêts avant, ça va être dur. Mais si tu leur dis : « Vas-y, essaie un peu ça... » ; « Waouh ! J'ai fait ça ! »... Maintenant, il y a la version processus et patati... je pense qu'il faut toujours goûter.

Une autre de nos interlocutrices pointe, parmi les modalités possibles de recueil de la parole des jeunes et de son expression, l'importance du langage corporel.

REBECCA : Mais la parole, pour moi, c'est l'expression du corps, c'est le langage corporel. Parvenir à déverrouiller, à prendre place dans un groupe. Ca passe par les exercices d'acteur. Mais on essaye de rendre le plus ludique possible, c'est-à-dire qu'ils puissent le réutiliser : arriver à se détendre, arriver à respirer calmement, le contact, les prises de contact par deux... le toucher, tout simplement. Parce qu'on joue ensemble. C'est reprendre contact avec soi et avec les autres et ça, ça prend déjà tout un temps.

JFG : Mais les jeunes se touchent dans la vie quotidienne ?

REBECCA : Pas tant que cela. Ou alors ce sont des rapports de force, de confrontation. Avoir un rapport... de type jouer ensemble, c'est pas évident. C'est tout un processus. Il faut sortir du corps qu'on a l'habitude d'avoir, et oser. Il faut travailler sur la connexion, sur le jeu. Ce n'est pas si évident que cela de se mettre sur un plateau... Surtout dans un groupe où ils ne se connaissent pas. Ils ont leurs propres limites et l'idée à leur faire passer, c'est que plus on s'ouvre plus on a le potentiel qu'on développe. « Oh... je ne sais pas chanter ». « Ben... tout le monde peut arriver à chanter si on apprend ensemble ». Donc ce sont ces petits pas-là qu'on fait au fur et à mesure des séances.

4.3.- Un subtil dosage entre inconfort et sécurité

L'expérimentation concrète s'accompagne de la rencontre d'obstacles, de difficultés qu'il faut apprendre à dépasser. La démarche d'apprentissage et de découverte passerait par un subtil dosage d'inconfort et d'insécurité.

JFG : Est-ce que, quand on est en train de créer, on va placer volontairement une série d'obstacles et en avertir les jeunes : « Attention, ça ne va pas aller de soi ! ». Ou bien est-ce qu'on laisse venir les jeunes ?

CHARLES : Je laisse venir les jeunes. De temps en temps, je dis : « Oh, les jeunes, aujourd'hui je mets la barre haut ! Très haut ! ». On crée de l'inconfort en sécurité. Les gamins ont besoin d'être en sécurité, mais moi je suis là. Et mon job, c'est qu'il ne vous arrive rien et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne t'arrive rien. Je ne prendrai pas ce risque-là.

JFG : L'insécurité, sur un plan physique, je suppose. On ne va pas construire un podium qui va tomber sur la tête de tout le monde. Mais l'insécurité, sur un plan plus...

CHARLES : Psychique ? Oui. Les gamins ont peur : « Et si je rate, on va rire de moi. La honte ! Et si j'oublie mon texte, les autres vont être fâchés... ». Et après, c'est ce qu'on appelle du leadership, du « management » comme on dit maintenant... C'est dire aux jeunes : « Eh, les gars, on est une équipe. S'il y en a un qui se plante, les autres le récupèrent. C'est un groupe. C'est clair ? ». Et là c'est l'animateur qui est le leader. Si un jeune prend le leadership, l'animateur devra travailler sur le leadership : « Voilà. Tu es leader. Tu as ce pouvoir-là, ça m'intéresse. Coopération ». Mais ce n'est pas de la condescendance. Le chef, c'est... je fais

allusion à un bon ouvrage, de Paul-François Cabané, « Eduquer gagnant »... Il y dit bien qu'il n'y a pas de groupe sans chef, et le chef, c'est l'adulte.

La prise de risques serait au cœur de l'engagement collectif. Il y aurait un caractère aventureux dans l'action mise en œuvre avec les jeunes : il n'est pas possible de savoir précisément où on va arriver mais il semble nécessaire de poser un but à atteindre. Quant à savoir si ce but est un résultat proprement dit, les opinions ne sont pas unanimes...

OCTAVE : Comme l'artiste, il y a une prise de risques. L'artiste est toujours sur un fil et il ne veut pas tomber ni d'un côté ni de l'autre. Je crois que l'intervenant qui est avec les jeunes est un peu dans la même position. Et je dis souvent aux intervenants des CEC, qui viennent pour les uns de milieux sociaux et pour les autres de milieux artistiques... certains CEC ont été créés par des travailleurs sociaux et d'autres par des artistes... qu'ils disent avec des mots différents la même chose. Ils ont en commun une même sensibilité et un désir d'amener les gens vers une vie sociale plus intéressante pour tout le monde. Et en plus, ces gens sont riches. Plus encore que les gens avec lesquels c'est facile de faire quelque chose.

MILO : Souvent, c'est comme un voyage. Tu pars dans une expérience. Une production, c'est un voyage. Tu peux très bien faire une séance d'atelier et te marrer à fond avec les enfants, parce que tu es avec eux... Il faut qu'il y ait cette... C'est un va-et-vient entre eux et toi.

YOANN : J'appelle ça des aventures humaines. « Ecoutez, à tout moment, on va essayer. On va essayer ». Donc on enlève l'obligation de résultat.

4.4.- Prise de risques et droit à l'erreur ?

Prendre des risques n'entraîne pas nécessairement de sanctions, dès lors qu'il s'agit de création artistique. Contrairement à l'école où la notion de faute supplante celle d'erreur, où la faute est dès lors sanctionnée, il n'y aurait dans la création artistique ni faute ni erreur. Il nous faut adopter une autre perspective : celle de tentative.

YOANN : Dans le travail de création, un prof participait à côté des élèves et puis il était intervenu devant les idées débridées des jeunes : « Allez, soyez un peu sérieux, quoi ! ». Ca, c'est quelqu'un qui est victime du système.

JFG : Qui est un prof, quoi.

YOANN : Non. Non. Je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas d'accord.

JFG : Je parle ici des essais et des erreurs. On a le droit d'essayer, donc on peut se tromper. On a le droit de commettre des erreurs.

YOANN : Mais quand on est en classe, on peut aussi se tromper.

JFG : Oui ? Ce n'est pas une faute à l'école ?

YOANN : Non. Pourquoi ?

JFG : Moi qui forme des profs, je trouve qu'on passe vite de l'erreur à la faute, et qu'on oublie que c'est avec les erreurs qu'on peut travailler...

YOANN : Exactement ! C'est en se cassant la figure qu'on apprend !

JFG : Mais ça, ce n'est pas une idée très répandue dans le monde scolaire.

YOANN : Mais c'est ça qu'il faut changer ! Parce que c'est un peu la même chose... une de mes collègues qui travaille au PSE (promotion de la santé à l'école) est allée dans l'école. Heureusement qu'on avait, pour une fois, un sous-directeur qui est metteur en scène dans ses temps perdus, qui croit en la culture, dans le sport. Mais quand on a été pour rencontrer des profs, les profs attendaient quoi ? Qu'on coupe des têtes, hein ! On renvoie, on renvoie... Pose problème ? On renvoie...

(...)

JFG : Donc dans l'animation qu'on fait, ce n'est pas de l'école...

YOANN : Il y a du pédagogique.

JFG : Si on essaye, on a le droit de se planter ?

CHARLES : Complètement. Alors ça fait partie du processus. J'y arrive pas, je retiens pas un texte. Ah ! On va essayer de trouver un moyen, ensemble, pour que ton texte soit su... autrement... on va faire autrement, ne te tracasse pas. Bien sûr.

JFG : Et dans les expériences dont nous avons parlé, est-ce que les jeunes comprenaient qu'ils avaient le droit de se planter ? Et que parfois même il valait mieux se planter quand on essaye... Est-ce que c'est une idée dont ils étaient proches ou bien est-ce qu'ils se freinent, parce qu'ils n'ont pas envie...

CHARLES : Ils ont peur, de se planter. Mais se planter, c'est en toute sécurité. On va travailler uniquement sur ce qu'ils produisent de positif. Si un jeune me produit 1% de bon, je vais mettre mon énergie sur 1%, parce que c'est comme la tache d'huile sur l'eau... ça fera très deux, trois, quatre, très vite... mais très vite. « Moi, j'ai raté ça, j'ai raté ça, j'ai raté ça ». « Oui. C'est vrai. Mais ça ? Si on en parlait un peu ? ». « Oui, mais je ne l'ai pas fait exprès ». « Deux fois de suite ? Alors, là, tu es doué ! ». Un peu d'humour... « Bon, ça te dirait de réessayer ce coup-là, parce que moi, ça m'intéresse ». On va travailler au départ de ce qui a marché. Et ils disent oui. Ils disent oui.

JFG : Nous avons évoqué la prise de risques, et les « conneries » que l'on peut être amené à faire. Est-ce que dans le travail de création artistique, on a le droit de faire des conneries ? Et est-ce que l'animateur va faciliter le constat : « Ah, vous voyez, c'était une connerie... » ?

OCTAVE : Là, on est de nouveau sur un fil.

JFG : Ici, ce dont il est question, c'est du statut de l'erreur. A l'école, l'erreur n'est pas vraiment admise. Il s'agit plutôt de fautes...

OCTAVE : Oui, oui... mais je vais dire qu'en création artistique, l'erreur... je ne parlerai pas d'erreur, mais de tentative de faire quelque chose et que l'artiste, il va chaque fois rebondir sur ce qu'il a en face de lui. Il rebondit. Il fait rebondir le jeune. On ne peut pas se satisfaire... mais là aussi, il y a une manière de faire... Moi, je ne suis pas peintre, mais enfin quand je dois travailler en peinture, je peux le faire. Parce que je regarde et je me fais raconter. Quand on m'a raconté, je dis : « Tiens, pour moi, je trouve que... ». Le jeune va trouver que... Si ce qu'il me dit qu'il a comme impression n'est pas ce que je vois, je lui dis : « Tu poses le défi toi-même par rapport à ce que tu fais. Est-ce que tu ne ferais pas ce que tu viens de dire ? ». S'il ne dit rien et qu'il est content comme ça, je vais voir avec lui, on va lancer des idées ou avec les autres : « Tiens. Regardez un peu ce qu'il a dessiné. Qu'est-ce que vous en pensez ? Qu'est-ce qu'on pourrait... ». Donc il y a tout le temps dans la création artistique une manière de mettre les gens en demeure d'aller au-delà. Mais ensemble aussi ?

JFG : Mais est-ce qu'on est autorisé à déchirer la feuille ? A recommencer ? A faire demi-tour ?

OCTAVE : Oui. On pourrait démarrer avec un... Enfin, moi, j'ai ça plus d'une fois dans l'atelier. C'est assez marrant : il y a un atelier peinture et un atelier 3D, sculpture. Et un jour, en même temps, ils ouvrent la porte et ils sortent une œuvre qu'ils avaient réalisée. C'était la même. C'était un grand miroir, sur lequel avec des modules genre Duplo, Lego et petits bonhommes en tout genre, ils avaient reconstitué une ville tout à fait loufoque, comme on peut en voir dans les dessins animés. Et je me souviens qu'elles sont restées dans le corridor l'une à côté de l'autre pendant des années. Parce que les enfants rêvaient devant ça... Mais, encore une fois, dans l'un comme dans l'autre, on n'a pas dit : « Ici c'est de la sculpture, ici c'est de la peinture ». Voilà, on est parti sur des choses... Je me souviens que de la ludothèque j'avais remonté des boîtes de jeu périmées, dont on ne se servait plus. Ça par exemple, c'est quelque chose, c'est le boulot de l'artiste, c'est mettre les gens en contact avec la matière, la richesse de la couleur, de la matière. Ou bien si c'est un artiste musicien, c'est les mettre en contact avec la richesse des sons. Je me souviens d'un de mes animateurs qui venait chaque fois avec un instrument de musique différent. Il le faisait entendre aux enfants, c'est tout. Il n'y a pas d'autre ambition que celle-là.

MILO : On a le droit d'essayer, de recommencer. Mais parfois aussi aboutir... parce qu'on ne peut pas se limiter à : « C'est moche. J'ai plus envie... ». Et l'imprévu, c'est parfois cela. Et il faut alors repartir : « Allez, on va jusqu'au bout ! On termine »...

JFG : Comment installer cette volonté ? Que faire avec ceux qui s'essouffent en cours d'aventure ?

MILO : Comment parfois leur redonner un nouveau rôle, comment reprendre... tout le monde ne trouve pas toujours aussi facilement le travail à faire au sein d'un groupe. C'est comment lui attribuer, ou réfléchir pour qu'il puisse... ne pas quitter. Mais à la fois faire des éloignements, ce n'est pas négatif non plus. Dans le projet, on peut faire des choses parallèles et puis revenir. L'échec n'est pas là parce que je me suis arrêté à un moment donné, que ce jour-là je n'avais pas envie de le faire. On peut faire un truc plus personnel, en se mettant à une table, et puis après réintégrer le groupe. C'est aussi cette fluidité-là qui est importante. Un groupe, c'est comme ça : ce n'est jamais tout clair. On peut faire en sorte qu'être sur le côté ne signifie pas être exclu du groupe.

Les travailleurs de LST mettent l'accent sur les conditions requises pour que l'échec puisse déboucher sur un apprentissage.

JOSEPH : Tu ne peux pas oser rater avec quelqu'un en qui tu n'as pas confiance. Chez nous, les gens peuvent oser rater. Il se trouve qu'on a le droit à l'échec. Mais en même temps... je leur montre ce qu'on va faire, avant j'en fais un ou deux... Je le fais, avant et je dis que les carreaux, on peut les enlever. J'utilise la technique, je le fais. Et je leur dis : « Celui-là, c'est moi qui l'ai fait ». Et pour la fontaine, c'était la même chose. Quand j'arrive, j'ai toujours quelque chose...

IRENE : Et qu'on a testé avant...

JOSEPH : Et un truc où je montre mes propres limites, qu'il y a tels défauts... Je montre que j'ai fait ça à partir de ça...

(...) L'idée, c'est qu'il ne faut pas que les gens aient l'impression d'être face à un échec. Et par exemple, un jour ici dans les jeunes, il y a eu une grosse bagarre. Un gars a tapé sur une fille. Un coup de poing. C'était un gars assez violent. C'était dur. Et puis D m'a sonné, parce qu'elle était toute seule avec... Je viens... Et puis on est arrivé à ce que le gars puisse s'excuser et se remettre autour de la table... C'est un gars que les flics sont venus chercher, donc c'est pas simple... C'est un gars hyper difficile, hyper violent. J'ai pu lui dire : « Mais, merde ! Sur une femme ! Tu veux taper sur moi, ça va... mais t'oserais pas, mais... »

IRENE : Et moi j'étais en train de dire : « Mais qu'est-ce qu'il lui raconte ? »

JOSEPH : Et c'était impressionnant, hein. Et de l'entendre regretter, vraiment. Et alors elle a été à l'hôpital, porter plainte. Tout a continué à fonctionner. Mais on arrive à ça... laisser la police, les flics fonctionner, mais on ne se mêle pas du tout de ça. Mais ce qui nous regarde, c'est ce qui se passe dans l'atelier chez nous et quand les gars viennent, il faut qu'on en discute, quoi. Mais ici, on est quand même allé à l'hôpital avec la gamine... enfin, elle avait 20 ans... parce qu'elle avait rameuté toute la famille, le père, le beau-frère et tout ça... parce que je me disais : « Mais qu'est-ce que les parents vont lancer comme merdier là-dedans ! ». Il faut qu'on soit aux urgences avec elle.

4.5.- Trouver des réponses ensemble

Dans l'exercice de son activité artistique, l'une de nos interlocutrices souligne l'importance d'assurer une mise à distance pour poser un bilan ou pour résoudre un problème. Ne pourrait-il pas en aller de même dans l'animation d'un groupe d'enfants ou de jeunes ?

REBECCA : Assurer la mise à distance, c'est difficile quand on est dans l'urgence des animations. Mais ça, nous l'avons mis en place au sein de la Compagnie. Et donc comme on est dans une année de transition, on pouvait passer plus de temps à ça : prendre de la distance. Et c'est vrai qu'une difficulté pour nous c'est de recevoir tout le retour de ce travail en atelier et parfois et ne pas arriver à voir, parce qu'on est trop dedans et parce qu'il n'y a pas que ces données-là, qu'il y en a d'autres... A un moment donné, elle est importante cette mise à distance : revenir sur les enjeux de départ, voir où on en est à ce moment-là du travail. Mais c'est pas simple, surtout si tu es confronté à des nouvelles situations.

JFG : Tu travailles toute seule avec les groupes ?

REBECCA : Oui, et j'ai passé beaucoup de temps à travailler toute seule, à proposer des spectacles et donc, cette année, par exemple, j'ai travaillé avec d'autres animatrices mais la mise en relais, pour moi, n'est pas toujours simple.

Et pour trouver des réponses ensemble, il ne suffit pas de voter. Il faut s'accorder. Serait-ce là une ambition citoyenne ?

OCTAVE : Mais c'est la même chose pour une exposition : qu'est-ce qu'on va montrer ? On va montrer les 140 dessins qu'on a faits ou on va en montrer dix, en essayant qu'il y en ait au moins un de chacun, mais les plus beaux, pour faire plaisir, pour donner une idée de ce qu'on est et que les gens aient du plaisir à nous regarder. On va introduire des critères de relation à l'autre, des critères de choix.

Et je l'ai fait avec des responsables de centre culturel. Comment choisir ? « Oh, et bien on vote ». Je dis non. « Réfléchissons ». On a passé une matinée à établir 4-5 critères de choix pour justement des activités qui sortaient spontanément, qui ne venaient pas de gens à problèmes : là, c'était des animateurs de centres et ils devaient choisir un travail à faire ensemble, mais ils n'arrivaient pas à établir des critères de choix... je dirais de gens mûrs, qui sont capables d'aller au-delà du simple vote. Et donc on a réfléchi une matinée là-dessus ; en sont sortis des critères tout différents. Et je me souviens bien que le thème choisi était la déconsommation, et ça avait été proposé par la seule personne du groupe qui était artiste. Les autres avaient proposé de faire de la vidéo, ou ceci ou cela... alors qu'ils mouraient d'envie de parler de choses... et la seule qui est venue avec un thème de société, c'est l'artiste. Donc moi j'ai toute confiance envers ces personnes qui vont entendre les jeunes.

Dans les activités de création culturelle organisées par LST Andenne, il s'agit plus de porter une parole collective dans l'espace public : plus que de trouver des réponses ensemble, il s'agit de s'accorder sur le contenu d'un témoignage collectif.

JOSEPH : Le montage qu'on a fait avec les marionnettes, que tu as vu, c'est vraiment enraciné dans notre histoire mais on s'est dit : « On va construire des marionnettes et puis on va jouer cette histoire pour que des gens le voient. Et pour qu'ils voient dans quoi on est, qu'ils comprennent le processus dans lequel on est engagé ».

Parfois c'est encore autre chose. Actuellement on est engagé dans une vidéo sur le lien, par rapport à l'aide à la jeunesse. On a fait une recherche sur ce que les gens ont vécu par rapport à... mais ils ne peuvent le dire que parce qu'ils sont soutenus par un groupe.

JFG : Est-ce que la démarche a pour objectif de déboucher sur quelque chose qui devra nécessairement être vu par d'autres ? Ou bien il y a des choses qu'on ne fait que pour soi ?

JOSEPH : Il y a les deux tout le temps. On aime bien, nous... Un jour j'ai été très surpris, il y a une toile qui traînait là et qui était signé je ne sais plus par qui. Et puis il y a une gamine qui vient à la bibliothèque de rue et qui dit : « Tiens ! C'est le même prénom que ma mère ». Je lui dis : « Mais c'est ta mère ». « C'est ma mère qui a fait ça ? Elle est capable de faire ça, ma mère ? ». Je lui dis : « Oui, elle est capable de faire ça, ta mère. Elle est capable de faire bien plus de choses ». Et puis il y a un gars, il n'arrive pas à repartir d'ici sans laisser quelque

chose : il faut toujours qu'il aille remonter ce qu'il a fait à son père. Etre fier de ce qu'on a fait...

Pour d'autres de nos interlocuteurs, il faut accepter d'affronter le conflit susceptible de survenir entre l'animateur et son public. Les ajustements deviennent alors de précieuses opportunités d'apprentissages respectifs.

CLARISSE : Je devais travailler avec des femmes kurdes. On voulait faire une exposition publique avec toutes les photos de leur vie. Moi j'avais imaginé de faire cela avec pleins de tissus, des objets récupérés. Et au fur et à mesure... elles le font, mais ça ne les intéresse pas. Alors, je me penche sur ce qu'est leur culture artistique : c'est du brillant, des plastiques différents. Alors que ce que je leur faisais faire, c'était presque faire les poubelles pour elles. Alors, je me suis dit qu'il fallait prendre compte leur culture, vu qu'elles sont toujours dans leurs acquis et pas encore dans la culture européenne. Donc là du coup, j'ai changé ma posture, ma vision de ce que pouvait être une œuvre artistique. Je leur ai proposé de faire des cadres, en utilisant des couleurs flashy et elles étaient heureuses comme pas possible.

4.6.- S'adresser à d'autres

Les expériences relatées ont en commun de soutenir une production artistique : ce qui a été travaillé sera exposé ou joué en public. Dans ces démarches de création artistique, le public visé est-il défini a priori ? A-t-on considéré ensemble à qui la production allait s'adresser ?

REBECCA : Dans le cadre de l'activité menée à Athus, on sait qu'on s'adressera aux parents, aux amis, aux gens qui sont autour. On pourrait décider que c'est que pour les écoles, ce qu'on n'a pas fait. Ça ne change pas, en soi.

JFG : Mais en même temps, on peut dire collectivement des choses qu'il est plus difficile de dire individuellement...

REBECCA : Oui, et du coup, si la parole est adressée aux parents, c'est une parole que d'autres peuvent entendre.

JFG : Cela suppose alors qu'il y ait certains codes pour que l'on soit compris par celui à qui on s'adresse. Est-ce que cela fait partie des choses que tu amènes dans ton travail de création ?

REBECCA : J'essaye, mais je t'avoue que pour le moment, c'est un peu plus difficile pour moi de l'amener. Parce que, pendant tout un temps, j'ai vraiment fait toute une démarche d'aborder le théâtre par tout ce qui est mouvement, le corps, la voix... le texte vient ensuite... on cherche les thématiques et c'est la présence des jeunes et des acteurs sur le plateau qui est essentielle pour engager le corps et la voix. Et qu'en approchant les thématiques différemment, par l'improvisation, on est plus à travers le mot, dans des référents plus réalistes et du coup, j'ai moins de préoccupation pour cette attention particulière à la projection et à l'attention à l'autre.

(...) Pour moi, c'est vraiment un paradoxe : travailler sur sortir du cadre et en même temps en garder un pour que les choses se passent et s'expriment.

L'engagement dans une démarche artistique supposerait de se frotter aux codes qui régissent une telle production, de les intégrer ou de se les approprier, surtout si la production est « extériorisée ».

REBECCA : Il y a nécessairement une extériorisation. Mais il n'est pas question d'être productif sans réfléchir. Ça a un côté casse-gueule. Tout cela demande du temps pour mettre en place une écoute et pour créer un groupe. Et cette expérience-là, elle existe pour les participants. Et dans ma démarche, les participants sont tour à tour acteurs et spectateurs critiques, à l'intérieur même du processus. Donc ce rapport au public, même s'il n'y pas une production finale, il existe au sein du groupe.

JFG : On fait donc entre nous des choses que d'autres pourraient voir.

REBECCA : Oui, oui, oui. Et c'est ce rapport-là qu'on essaye toujours d'inscrire dans la démarche. Et même s'il n'y aura pas de prestation publique, il y aura toujours ce rapport entre participants où on passe d'acteur à spectateur, et à un moment donné, on a une écoute en tant que spectateur qui n'est plus la même. On n'est plus juste là en train de consommer ce qu'on voit, mais on est engagé. Et les gamins interviennent : « Ah, oui, mais tu pourrais améliorer telle ou telle chose ».

5.- Une expérience citoyenne

Les activités de création que nous investiguons passent donc par un engagement collectif. Mais où faut-il situer la dimension citoyenne ?

Premièrement, elle s'inscrirait au cœur de la démarche mise en œuvre.

OCTAVE : Tout le processus est collectif. Non seulement pour le groupe, mais aussi vis-à-vis de l'extérieur, puisqu'on a cette envie, ce souhait... que tous les gens ont, d'ailleurs, de s'exprimer à l'égard des autres ou s'ils ne l'ont pas, ils le refoulent... mais de toute façon...

JFG : Si on s'attarde quelque peu sur l'environnement local, celui-ci peut être réOctavetif ou non à l'égard des initiatives des jeunes, quelle que soit la qualité du travail de traduction auquel l'animateur et/ou l'artiste a procédé ?

OCTAVE : Tout à fait. Là, il faut impliquer l'environnement chaque qu'on le peut. Dès le début, quand on écoute les gens, de leur demander de se mettre eux-mêmes à l'écoute de ce qu'il y a autour d'eux. « Tiens, vous parlez de musique comme ça, comme ça. Vos frères, vos parents, qu'est-ce qu'ils en pensent ? ». Ou bien : « Qu'est-ce que vous écoutez comme radio, télévision ? Qu'est-ce que vous en pensez ? ». Il y a donc des renvois permanents. La deuxième chose, c'est que chaque fois qu'on a l'occasion, parce que la demande s'oriente vers un apport d'informations, un apport de savoir-faire, un apport d'autorisations, il faut le faire faire par les gens eux-mêmes. A la Maison de la Culture, on avait un système d'interphonie. Et un jour dans un atelier, les jeunes ont fait des maquettes d'un travail qu'il voulait faire. Et ils voulaient que les gens qui passent votent pour la meilleure. Bon. Déjà qu'on a longuement discuté sur l'intérêt de voter. Ça c'est déjà une discussion de société... Bref, il voulait passer un message dans l'interphonie. Et il me demande s'ils peuvent aller au micro. Je dis : « Ah, écoute, l'interphonie, ça appartient à la Maison de la Culture, est-ce que tu veux bien aller voir le directeur de la Maison de la Culture ? ». Et donc le jeune va chez le directeur qui me dit : « Mais

qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Tu m'envoies un jeune mais rien à foutre, moi ! ». Je dis : « Pardon. Il veut faire passer un message dans toute la maison. Il ne m'appartient pas de décider. C'est toi le directeur, je l'envoie chez toi ». Le directeur répond : « Ben, demande à MA, c'est lui qui va dire si on peut ou pas ». Je dis : « OK. Maintenant, il dit que je peux le faire. Donc, on va... mais je n'y connais rien, mais il y a une dame à l'accueil qui est spécialisée pour l'interphonie. Donc on va aller la trouver ensemble et tu vas lui demander ton souhait de faire ton message ». Elle a écouté : « Mais est-ce que le chef veut bien ? ». « Ah oui, oui. On est allé... ». Donc, tu vois, montrer comment fonctionne tout ça. Et finalement à un moment donné, elle a dit : « Mais donne-moi le texte ». Le gamin : « Quel texte ? ». « Mais moi je veux bien faire un message mais il me faudrait le message ». Retour à l'atelier, il faut écrire le texte.

JFG : Mais là, on évolue dans un milieu connu, dont on maîtrise les différents niveaux ?

OCTAVE : Oui et non. Une fois, c'est la commune. On voudrait faire un spectacle sur la place, il faut demander l'autorisation à la commune, faire une lettre. On a fait avec un groupe d'adultes une exposition dans un bois, il fallait demander une autorisation aux Eaux et Forêts. Ce qu'il faut, c'est ne pas faire à la place des gens et ne pas laisser passer toutes ces démarches-là.

JFG : Et il faut aussi que l'animateur connaisse bien la nécessité de ces démarches...

OCTAVE : Encore une fois, s'il ne connaît pas son environnement, s'il ne connaît pas les rapports de force entre les gens, s'il n'a pas des notions du développement...

JFG : Un carnet d'adresses ?

OCTAVE : Absolument. Moi, je savais à un moment donné tout ce qu'il y avait dans toutes les caves de l'Hôtel de ville, et des services techniques de la ville. De même avec les artistes, on savait tout ce qu'il y avait comme matériau et comme nouveauté dans tous les grands magasins du coin.

Deuxièmement, l'apprentissage de la citoyenneté passerait aussi par un travail d'éducation aux règles propres à une activité artistique. C'est le cas d'une salle de spectacle.

OCTAVE : Déjà on explique aux gens qu'une salle de spectacle, ça se compose de... et ça se vit comme ça... quand tu as un public d'enfants de bas-âge, quand ils viennent au spectacle, ils applaudissent n'importe quand. Ce qui parfois met les comédiens complètement en porte-à-faux. Et donc il faut expliquer aux enfants gentiment que applaudir, c'est faire plaisir à l'artiste et qu'on applaudit quand on est content. A la fin. Sinon on n'entend plus ce qu'il raconte. Et donc quand les enfants, parce qu'ils sont spontanés, ils applaudissent... tu fais un petit « Shutt ! », ils ont compris que ce n'est pas le bon moment.

Troisièmement, l'activité artistique amènerait à apprendre des formes d'expression et de contestation « plus culturellement et politiquement correctes ». C'est le cas d'un atelier « tag » et « street art ».

CLARISSE : Donc nous avec les jeunes de l'IPPJ, ce qu'on fait c'est un atelier d'imprimerie. Au départ, je pars de tag « street art ». Donc du coup on apprend à taguer. J'apprends à avoir une écriture graphique, et à partir de là, j'apprends à faire une impression, ils apprennent à

imprimer avec un tag. Que si je prends quelque chose qui ne leur parle pas, ça ne les intéressera pas.

Je donne aussi des formations à des adultes en secondaire, en art plastique. J'ai une formation « street art ». Donc du coup, ces trois jours de formation, j'initie les professeurs à tout ce qui est le mouvement street art. C'est un mouvement qui est répréhensible par la loi quand on va taguer en ville. Or moi, je les initie à ce genre d'art qui a priori débecte tout le monde. Mais y'a pas que les tags, hein ! Ils viennent taguer et ça ennuie les gens. Après, je donne des ateliers de réappropriation de tout ce mouvement artistique, mais pas politiquement correct parce qu'il est réprimé par la loi. Et donc, je fais comme avec mon atelier impression, je pars de choses qui les intéressent et après on se fait une signature tag qu'on imprime ensuite, mais on ne l'imprime pas dans la rue. On l'utilise comme outil pour soi, on fait plein de bazars comme ça.

Je vais dans la semi-autorisation, j'apprends les gens à le faire avec de la peinture biodégradable avec un pochoir dehors, avec des peintures à base de terre. Donc dès qu'il pleut, tout part, mais on a quand même été tagué sur le trottoir. Donc j'ai fait une semi-possibilité qui n'est pas hors la loi, mais qui permet d'intéresser les jeunes et se questionner sur l'art et effectivement aller plus loin.

De façon assez semblable, inscrire l'inscription de la réalisation dans la sphère publique pourrait être une forme d'expression citoyenne.

MILO : On a fait aussi des poubelles pour la Commune d'Habay, via le parc à conteneurs, les bulles à verre recyclable, en gardant le code vert et le code blanc pour la lisibilité du recyclage.

L'inscription dans l'espace public aurait même une double portée : pour les jeunes impliqués dans la création et pour ceux qui sont confrontés à la création.

CLARISSE : Pour moi qui viens du théâtre de rue, il faut que le projet soit inscrit dans l'espace public, et donc que ma production soit au service de la société.

Quatrièmement, deux de nos interlocuteurs ont évoqué des projets axés sur les relations intergénérationnelles. Serait-ce là une autre approche de la citoyenneté ?

WERNER : Je vais prendre un exemple, celui du petit patrimoine local qui n'est pas entretenu, qui permet de faire comprendre comment on peut arriver à une « combinaison »... Je vais être un peu stigmatisant... Souvent, les adolescents qui sont en difficulté, familiale, environnementale, que sais-je encore... ont un mauvais parcours de vie, ils n'en peuvent rien, c'est comme ça... se retrouvent dans l'enseignement professionnel ou technique. Voilà, c'est un fait. On a à côté de ça du petit patrimoine local. On a côté de ça quelques personnes âgées qui seraient intéressées mais qui disent : « Il faut que... Y'a qu'à... ». Et à côté de ça, le Centre de recherches du pays d'Habay, avec un historien. Il y a à côté de ça une maison de jeunes, un Centre Culturel qui peuvent coordonner... Imaginons dans le meilleur des mondes pouvoir mettre ensemble quelques personnes âgées qui sont intéressées par le patrimoine, qui le connaissent et qui sont bricoleurs, des jeunes qui sont en phase d'apprentissage technique ou pas... L'idée, c'est l'échange : tu as des jeunes qui peuvent apprendre à des plus âgés, ce se-

rait génial. Et des plus âgés qui peuvent partager leur expérience avec les plus jeunes, ce serait génial. Le Centre de recherches du pays d'Habay qui amène du contenu. « On va retaper une potalle ». « Une potalle ? C'est quoi ? » « Et bien, venez voir... » et puis on explique ce que c'est, à quoi ça servait dans le temps : un petit lieu de dévotion quand les gens allaient aux champs ou dans la forêt. Ca c'est du culturel au sens de socioculturel : je m'intègre dans la société, avec une problématique citoyenne, un patrimoine que je veux préserver et en même temps, je fais du lien social, je fais du partage d'expériences et de connaissances, je crée du lien entre des plus jeunes et des plus âgés. Et les plus âgés vont modifier leur vision des jeunes, et vice-versa. Et en plus il y a du contenu, historico-culturel.

OCTAVE : J'ai un projet. C'est d'intéresser les jeunes au jardinage. Et je suis en train de faire tout un apprentissage d'écoute pour voir comment je peux les amener avec moi travailler au jardin. Et ce n'est pas une mince affaire. Pourtant, ça me paraît quelque chose de fondamental aujourd'hui. Comment recréer aujourd'hui ces solidarités entre générations autour d'un lopin de terre et d'une évolution de la société ? C'est la société qui m'inquiète, ce n'est pas le jardin. Le jardin, c'est une forme de réponse médiatisée... Et donc comment, alors que je les vois partir dans toutes les arcanes des champs publicitaires qui les tirent vers des tas de conneries, comment faire contrepoids et recréer des solidarités avec eux ?

(...) Les solidarités sont fondamentales. Il faut dégager ce qui va nous relier, et lui donner une forme à travers l'art, parce que ça apporte une série de valeurs à la fois sociales et d'épanouissement personnel. Mais c'est la phase suivante. Il faut d'abord entendre les gens et se mettre à leur écoute.

Cinquièmement, l'engagement citoyen se double de l'exercice de responsabilités. Cette question a été peu abordée lors de nos entretiens.

CRO (à une question portant sur l'idée de responsabilité : les jeunes sont-ils sensibles aux responsabilités prises envers les autres jeunes qui prennent en charge l'activité ou aux responsabilités prises à l'égard de la communauté extérieure ?) : Peut-être pas tout de suite. Il y a une prise de conscience du caractère exceptionnel de ce qu'ils font, parce qu'il y a les autres jeunes qui ne font pas ça. Donc là, oui, il y a une prise de conscience. Mais pas tout de suite. C'est ça qui fait peur. Ils voudraient l'arrêter et surtout pas le louper. En même temps. C'est ce paradoxe... mais émotionnellement, c'est costaud, pour des gamins !

YOANN : Sans doute. Sans doute, si par leur faute l'affaire avait capoté, si la pièce n'avait pas pu être jouée. Mais cette idée de responsabilité, elle se construit au fur et à mesure. Et aussi le jeune mûrit, s'ouvre (...) Si le réalisateur mettait toute la démarche à plat dès le début, ça ferait peur. Il a évidemment une idée, mais à chaque fois il doit s'adapter. Mais pour d'autres intervenants, il faut des certitudes !

Chapitre 5

La parole des jeunes : liberté totale ?

Nous abordons ici une question qui ne recueille pas une position unanime : lorsque l'on entame un travail de création artistique ou culturelle avec des jeunes, ceux-ci disposent-ils d'une liberté totale ? Part-on d'une page blanche ? Pour l'une de nos interlocutrices, l'essentiel est que la parole soit toujours la parole des jeunes.

REBECCA : On part d'improvisations, on part aussi de textes et de choses comme ça. Mais l'essentiel est que la parole soit toujours la parole des jeunes. Et donc parfois les moments, de tensions... qui sont normaux dans les groupes, on les met au sein même de la création. C'est-à-dire que c'est un espace de parole, d'expression et chaque expérience est nécessaire. Il n'y a pas de jugements. C'est un espace où on essaye d'être très respectueux de l'humain, c'est tout un travail de fond... Ouvrir aussi des visions qui ne sont pas celles uniquement de l'école, de la famille mais leur propre vision. Donc ce sont des endroits qui n'ont pas d'équivalent : on y partage des choses pendant les séances qu'il n'est pas possible d'échanger à d'autres endroits.

Pour d'autres par contre, des limites peuvent être introduites.

Commençons l'investigation de cette question au départ d'une première expérience : les commémorations de la bataille de Verdun.

1.- Les commémorations de la bataille de Verdun

L'un de nos interlocuteurs a mené avec un groupe de jeunes vivant, pour certains, dans des cités sociales de Verdun, un projet portant sur la commémoration de la bataille de Verdun. Le Comité des anciens combattants avait formulé une demande auprès d'éducateurs actifs au sein de cette cité.

CHARLES : On m'avait demandé de faire une représentation. Mais le Comité des anciens combattants, qui étaient ceux de 40-45, m'a demandé : « Voilà, c'est des jeunes, on n'attend pas qu'ils nous fassent Verdun, on accepte qu'il y ait du rap, et tout ». Mais moi j'ai dit non. Je dis non parce que là, je ne voulais pas que le rap soit condescendant ; je veux bien l'inclure mais moi je veux profiter de ça pour qu'ils découvrent ce qu'était la bataille de Verdun. Et mon job d'animateur, c'est de les mettre culturellement dans le coup, parce que si je mets du rap, je vais abîmer quelque chose. Il peut arriver à un moment, si c'est travaillé. On a réfléchi avec les jeunes : « Nous, Verdun, on s'en fout... ». Bon, ils habitaient là... « C'est bien, il y a des cimetières... ». Et puis, je leur ai proposé : « On va faire un son et lumière, les gars. Un son et lumière scénique, vous n'aurez pas de texte ». « Bof... y'aura pas de rap... » « Il n'y aura pas de rap, mais je veux bien que tu m'écrives un texte. Et on va mettre de la musique classique. Et on va faire des effets sonores. Et il en faudra un qui s'occupe des lumières ».

Alors les gamins... Qu'est-ce que j'ai dû faire, la semaine suivante ? Il faut appâter les jeunes, ce n'est pas les séduire. Moi, je suis arrivé avec la camionnette, j'ai sorti tout le matos. Ca, c'est une table de mixage. Ca, c'est les lights. « Allez, tu me montes ça ! ». « J'ai jamais touché à ça... ». Il y avait des boutons, ils étaient contents, je leur ai fait écouter les effets sonores, ils appuient. Tout de suite, c'est comme s'il y avait un résultat. Mais je leur dis : « Il va falloir apprendre à attendre. Ca se construit pour faire quelque chose de bien ». Et après... là, ça a foiré parce qu'il y avait très peu de jeunes et à la fin, il y en a deux qui ne sont pas venus. Ils ont eu peur.

JFG : Peur ?

CHARLES : Oui, oui, oui. On en a repris un après avec les éducateurs et il a pu dire qu'il avait eu peur, et depuis lors il a grandi. Artistiquement non, mais du point de vue du support, ce gamin, il a fait un pas. Et puis il a épaté tout le monde, avec son texte. Un beau texte. C'était bien écrit. Une belle écriture. Mais voilà, je ne voulais pas... tu vois, la rigueur, c'est parfois : « Oui au rap, oui au tag, mais pas comme moyens pour cracher sur la société. On va sublimer ce qu'on sait faire ». Donc, c'est cette notion de sublimation. Mais oui, ça a marché, c'était très beau et les anciens combattants, ils étaient... « Merci ! ». Et je voulais qu'historiquement... je crois que c'était une bombe toutes les trois secondes, je crois, qui tombait. Et ce que j'ai fait, avec les jeunes,... je leur ai proposé pour que les gens du public s'en rendent compte, de mettre du volume. « Vous aimez ça, le volume ». « Ah ouais, ouais, ouais... ». « Alors, on va enregistrer une bombe toutes les trois secondes pendant une minute trente ». C'est horrible. Alors il y a un jeune qui a pu dire : « Ce que vous avez entendu, ce qui est arrivé sur scène, ce que vous avez entendu, ça s'est passé pendant autant de jours ». Alors les gens étaient scotchés. Puis ils ont lu un fait historique, puis il y a eu des paroles de rap qui sont venus se greffer mais sans le boum boum. Voilà, il y avait le texte. C'était simple, ils ne demandaient pas un gros truc. Mais les gamins, il fallait les tirer ! Et là, j'avais un beau mélange. J'avais un gamin complètement introverti, qui n'osait plus du tout sortir de chez lui, et j'avais les casseurs de la Cité, quoi. C'était vraiment... c'est un cliché ! Et ils n'ont jamais dit « Dégage ! » à l'autre... Voilà, ça s'y mettait. Les éducateurs étaient là pour m'aider.

2.- Comprendre et contextualiser la parole des jeunes

Donner la parole aux jeunes, les écouter, cela paraît aller de soi pour l'un de nos interlocuteurs. Mais il faut la « comprendre », la « contextualiser ».

OCTAVE : Il faut donner la parole aux gens et les écouter. Maintenant, ce qu'il faut comprendre, c'est le contexte dans lequel ils le disent.

JFG : Ce n'est pas une parole désincarnée, elle est située.

OCTAVE : Tout à fait. C'est pour ça que je dis qu'il faut réinterpréter les choses, ce que les gens disent et à qui ils le disent. Si je reprends l'exemple de ces jeunes défavorisés qui venaient dans les ateliers de peinture, les gens qui travaillaient avec eux finissaient par comprendre un certain nombre de choses qu'ils disent ou qu'ils ne disent pas, mais qu'ils expriment par le geste, par des relations avec les autres. Il doit y avoir quelqu'un près de l'artiste,

parce que l'artiste ne peut pas non plus refaire ce qu'a fait l'animateur, il doit y avoir à un moment donné des raccourcis, une transmission...

JFG : Que doit-il nécessairement se transmettre entre l'animateur d'une maison de jeunes, le travailleur d'une AMO et l'artiste ?

OCTAVE : Je dirais : simplement, la sensibilité. Je reprends un autre exemple pour montrer la difficulté et, on revient encore au problème de formation. Quand il y a article 27 qui prend part à la collaboration entre la Province et la Maison de la Culture, parce que l'article 27 a les moyens de financer ce genre de choses-là... j'ai eu l'occasion d'assister aux réunions qu'article 27 fait avec les travailleurs sociaux. Et quand les animateurs d'article 27 présentent aux travailleurs sociaux ce qui pourrait être fait avec les gens dont ils s'occupent, j'ai l'impression qu'ils parlent dans le vide. Les choses qu'ils disent ne sont pas comprises par les personnes qui travaillent sur le terrain. Quand on parlait du langage parlé dans les structures culturelles que les jeunes ne parvenaient pas à appréhender, je pense même que les travailleurs sociaux ne les appréhendent pas. Et donc comme ils ne les appréhendent pas, ils ne peuvent pas faire l'intermédiaire auprès des jeunes. Comprendre ce qu'un artiste qui regarde son milieu de vie et qui le renvoie aux gens en l'interprétant en utilisant un langage spécifique, c'est déjà tout un travail fort compliqué. Je ne pense pas que les travailleurs sociaux soient préparés à cela. Comment peuvent-ils après en reparler avec un groupe de jeunes ? Il y a là quelque chose qui manque.

JOSEPH : On est dans une écoute active et réfléchie.

IRENE : Parfois, on se trompe, à force de vouloir trop clarifier. Ce n'est pas si simple que cela.

JOSEPH : C'est le chemin des gens. En leur laissant leurs stratégies, en les laissant discuter avec d'autres qui ont vécu la même chose... ce n'est pas nous qui leur imposons quelque chose. Mais en même temps, derrière, c'est quand même efficace.

Soulignons qu'il pointe une difficulté liée à la capacité des travailleurs sociaux de s'approprier les cadres de référence de ceux avec qui ils doivent travailler. Dès lors, comment écouter les jeunes si on ne parvient pas à intégrer les codes et les références de ceux qui vont entamer avec ces jeunes une démarche artistique et culturelle ?

3.- La sensibilité de l'animateur fait la différence

C'est alors que l'expérience personnelle de l'animateur, sensible à la création artistique et culturelle, peut faire la différence.

OCTAVE : Quand on a quelqu'un qui a un parcours personnel qui l'a amené à faire du théâtre amateur, à faire de la musique, il a une autre sensibilité et il peut alors dire au jeune l'intérêt de la création culturelle. L'animateur doit partager une sensibilité avec l'artiste et avec le jeune. Et le jeune est alors à l'aise. Imagine que l'animateur ne soit pas sensible à cela, que

l'assistant social ne soit pas sensible à cela... le jeune est paumé. Ca ne peut pas marcher. Il doit y avoir une sorte d'intelligence qui se prépare, qui se réfléchit. Ce sont des choses qui ne s'apprennent pas en formation initiale et qui prennent du temps pour être intégrées. Il y a tout un travail de réflexion personnelle, tout un cheminement personnel pour y parvenir. Certains vont aller vite mais d'autres prendront plus de temps.

MILO : Moi, dans mon CV, j'ai une phrase de Paul Verlaine, je pense : « J'aime voir les choses que personne n'a vues dans celles que tout le monde voit ». L'artiste, que ce soit le musicien ou l'homme de théâtre, il se différencie par son propre regard.

Il s'agirait ici d'un travail de « traduction » qui aboutit à l'identification de la ligne de conduite à adopter dans le contexte de l'activité de création culturelle et artistique.

OCTAVE : L'artiste a sa vision du monde, le travailleur social a aussi sa vision du monde. Je fais partie du groupe. Je ne peux pas concevoir que l'artiste ou l'intervenant social ne fassent pas partie du groupe. Comme l'enseignant fait partie de la classe. Et qu'on me démontre que l'enseignant n'est pas dans la classe. Il imprègne sans arrêt les élèves. Ici, c'est la même chose. Mais il m'est déjà arrivé... chaque fois que je démarre, j'ai tout un ensemble d'idées, de choses que je vais pouvoir, moi, pouvoir faire... mais si j'entends autre chose, je vais laisser priorité à celui qui l'a apporté, parce que c'est ma manière de travailler.

JFG : L'entendre, c'est déjà l'interpréter, le traduire d'une certaine manière ?

OCTAVE : Quelque part, oui. De différentes manières. Encore une fois, il faut voir les choses dans le temps. Tu peux écouter à un moment donné et puis on reprend la chose une autre fois... en même temps on aura dessiné, on aura échangé oralement, on va échanger les des-sins... on va habiller les mots. La fois suivante, on va reprendre des éléments de l'histoire : « Le personnage, là, de l'histoire, c'est qui ? Est-ce qu'on ne pourrait pas dessiner le cadre de vie ? ». Mais le cadre de vie qui va être dessiné, ce sera celui des gens. Donc il y a cette expression-là et en même temps des idées qui apparaissent, et des manières de faire ensemble. Donc je ne prépare pas le jeune sur une action spécifique mais je le prépare à prendre l'habitude de travailler dans une dynamique commune. Et la dynamique commune, il y a des éléments que j'ai appris aussi au fil du temps, et que j'aurais bien voulu apprendre quand j'étais plus jeune pour avoir tout ce bagage... et j'ai fait des tas de conneries pour arriver à ça, malheureusement par manque de formation. Mais il y a des méthodes qui font qu'à un moment donné le groupe et la solidarité du groupe vont fonctionner autour de choses qu'ils vont s'être appropriées.

4.- Passer à une expression publique de la parole recueillie

Il a été souvent question du passage sur la scène et de la représentation publique, surtout dans les approches théâtrales ou musicales.

JFG : La scène a un côté captivant ?

CHARLES : Ca va tellement vite, qu'on est vite largués, hein... Ca se greffe sur une évolution sociologique. Il y a dix ans, c'était très... « Moi, je vais faire comme Djamel ». C'était l'identification : aller sur scène pour faire comme Djamel. C'est fou, que pas mal de jeunes... on a eu toute cette génération qui a été très « anar », entre guillemets, en se mettant sur des groupes hard rock, rap avec des textes... Et ici, depuis quelques années, les jeunes sont admiratifs de... même les jeunes en précarité, sont admiratifs de ces jeunes qui utilisent l'humour comme moyen. Ca a un impact terrible, hein. Et les jeunes aiment beaucoup les humoristes. Surtout les humoristes qui sortent des cités, mais il y a une bonne matière, il y en a beaucoup et les gamins, ils aiment beaucoup ça. Et là, ils s'identifient...

(...) La scène, c'est fascinant. Et puis il y a les loges. Et pour un gamin, c'est du rêve. Lui dire, là, tu as les fesses de Untel. Oui, c'est fascinant.

JFG : Et puis, il y a le regard des autres qui sont en face, qui vont venir voir ce que je fais.

CHARLES : Ca, c'est après. Ou parfois ils regardent les sièges : « Oh, je ne sais pas s'ils seront tout ça ! ». Quand tu te balades sur un plateau et que tu regardes les sièges, les gamins, ça les... deux-trois fois... ils s'acclimatent à l'espace.

5.- Se couper des logiques de contrôle et de prévention

La part de liberté qui doit orienter les échanges noués dans le cadre d'une activité de création oblige à aller à l'encontre des logiques de contrôle et de prévention.

OCTAVE : Une grosse des difficultés perçues notamment par les Maisons de jeunes est que tout va à la prévention et au contrôle des jeunes. Ils ne vont plus à l'école, alors qu'on les tienne dans d'autres structures. Et les Maisons de jeunes déplorent qu'il n'est plus possible de faire le travail d'accompagnement culturel, d'écoute, de travail sur les potentialités des jeunes.

ANNE : Je parlais encore avec des jeunes ce week-end. Ils se plaignaient qu'il n'y avait rien à Habay. Je leur ai dit qu'il y avait une Maison des jeunes. Mais ils m'ont dit que c'était cadré, que c'était des petites réunions, que c'était juste des projets. Je leur ai répondu qu'il fallait y aller une fois, de dire ce dont ils avaient envie... Mais c'est un travail de longue et longue haleine que de changer cela...

JFG : Et il y a des jeunes qui n'ont pas suivi ?

YOANN : Oui, c'est clair. Dans la pièce de théâtre, malheureusement, on a eu un jeune en 2014 qui a porté toute la pièce au niveau de son rôle. Et qui s'est retrouvé en IPPJ parce qu'il dealait. Ca c'est... on ne sait pas... ce n'est pas la panacée universelle. Mais son aventure, il l'a quelque part. Et à tout moment, il peut encore se servir de ça. Si à un moment, il rencontre à nouveau un groupe, cette expérience, c'est un peu comme la pêche ou la bicyclette, c'est quelque chose qui est là et il peut s'en servir à tout moment. C'est ce qu'on espère. Leur donner un maximum d'outils, d'habilités pour pouvoir les utiliser, un peu comme un canif suisse.

JFG : Qu'est-ce qui fait la différence entre ceux qui arrivent et ceux qui n'arrivent pas, ceux qui tirent vraiment un profit... un bénéfice personnel et ceux qui passent à côté ?

YOANN : Je pense que c'est aussi... on peut poser la question à tous les jeunes et à tous les êtres humains. Qu'est-ce qui fait qu'untel a réussi et l'autre pas ? Des mauvaises rencontres...

JFG : Mais ce n'est pas réussir ou ne pas réussir, c'est adhérer ou ne pas adhérer... au niveau du projet. Lui, par des circonstances à l'extérieur de l'activité, il a fait une connerie, pouf... ça lui retombe dessus, quoi. Mais l'activité n'a pas pour but d'empêcher le jeune de faire des conneries ?

YOANN : Non. Absolument pas.

JFG : Ce n'était pas le but que vous vous donniez.

YOANN : Non, non, non. Surtout pas. Je m'en irais là, parce que... on ferait du sécuritaire, là.

JFG : Ou du préventif ?

YOANN : C'est bien qu'il ne... moi ce que j'aimerais, c'est que les jeunes soient eux-mêmes et cicatrisent leurs blessures et puissent à nouveau rêver. Voilà. Je pense qu'on va dans ce sens-là. Maintenant, si ça les empêche de faire des bêtises, tant mieux. Si l'objectif réel c'est d'apporter de la tranquillité et du sécuritaire, je ne pense pas que ça fonctionnerait...

Du côté des travailleurs de LST Andenne, l'idée est affirmée avec force : « Nous ne sommes pas des intervenants sociaux. Nous sommes un mouvement de lutte ». Et la marge d'action paraît plus importante que dans d'autres secteurs, contraints à rendre plus de comptes aux pouvoirs subsidiaires.

JOSEPH : Et les bagarres, ce n'est pas notre truc. On ne va pas régler leurs problèmes. Ni dans leur ménage, ni dans le groupe. Et on n'est pas des intervenants. Donc ça veut dire qu'ils ne nous rencontreront pas au CPAS pour régler leurs problèmes, ni au SAJ. C'est un peu comme les AMO qui sont libres de tout mandat. Les AMO pourraient avoir la même action que nous. Je pense que beaucoup d'AMO fonctionnent un peu comme nous. Le problème, c'est que eux ils ont peut-être plus de comptes à rendre à des pouvoirs. Nous aussi. Mais les comptes qu'on a à rendre, c'est l'avancée vers la citoyenneté dans le cadre de l'éducation permanente. Ou bien dans le cadre du CEC, il faut qu'on produise des choses.

(...) On devrait avoir notre reconnaissance dans le nouveau cadre législatif. C'est bigrement important ! Tu ne te rends pas compte... Nous sommes en rupture complète avec ce qui se fait ailleurs. On n'a rien à voir avec ce qui se fait d'habitude. L'idée forte, c'est de permettre aux gens de se mettre ensemble, librement, parce qu'ils le choisissent, sans qu'il y ait derrière la moindre condition. Et donc actuellement, le problème avec les CPAS, c'est qu'ils nous de-

mandent même parfois : « Les gens, ils gardent leur RIS s'ils vont en atelier ». Tu comprends ? Ca, pour nous, c'est du contrôle impossible. Ou des conditionnements impossibles.

IRENE : Ca ne permet pas une libération de la parole.

JFG : Et ça, c'est vraiment le contre-modèle. Ce que vous ne voulez pas.

JOSEPH : Radicalement.

IRENE : C'est d'abord un espace de parole et de rassemblement.

(...)

JOSEPH : Nous sommes parvenus à faire arrêter le règlement communal de Namur sur la mendicité. Même chose à Andenne. Le règlement n'a pas été reconduit.

Cette conscience politique ne semble pas uniquement portée par les travailleurs de LST : par-delà les situations individuelles, il y aurait une visée plus « politique ». L'action est donc essentiellement militante.

IRENE : Oui. Le jeune qui dit : « Ma situation, maintenant ça va. Mais je viens le dire au groupe des jeunes ». Il traduit cette conscience comme ça.

JOSEPH : Il ne faut pas qu'on abandonne le combat pour les autres. Parce qu'en fait, à un moment donné, on sent bien qu'on est dans la misère à cause d'autres qui s'enrichissent et qui volent. Il faut donc qu'on continue une lutte et c'est la lutte qui va garantir... On est dans un conflit permanent. Paolo Freire disait : « Personne ne libère personne. Personne ne se libère seul. Les hommes se libèrent ensemble ». Pour nous, ça, c'est assez fondamental.

(...)

IRENE : Et même quand ils sont dans le bout du bout, ils viennent quand même se rasseoir avec nous. Et ils savent bien qu'à la fin de la discussion, leur situation n'aura pas changé. Mais il y aura un chemin qui aura été fait.

JOSEPH : Et que ce qui aura été dit sera retenu : on retient ce qu'ils nous disent, il y a des rapports. On est très rigoureux dans la méthode de travail pour être sûr qu'aucun ne se dise que ce qu'il a dit n'était pas important. Et en même temps, on est avec eux.

Par-delà les souffrances individuelles, c'est la dénonciation des dysfonctionnements sociaux que la démarche de création artistique et culturelle doit soutenir.

CLARISSE : Il faut que ça serve surtout à s'exprimer : qu'ils arrivent à dire quelque chose sur la société au travers de ce qu'ils vont produire, c'est aussi important ça. Ce n'est pas juste arriver à une réalisation artistique qui me permet de m'exprimer. Bon, je ne suis pas psy, mais l'expression du jeune n'a pas pour moi beaucoup d'importance. Je veux bien écouter les difficultés, mais ce que j'attends, c'est un point de vue sur la société dans laquelle je vis, ce n'est pas : « J'ai été abandonné par ma maman tout va mal ». Je peux l'entendre, mais je n'en ferai rien artistiquement. Quand il y a une production artistique, je mets mes problèmes de cotés. Si les gens se rendent compte qu'ils vont faire quelque chose de trop bien, il y aura une expression personnelle et rien d'autre. Moi j'essaie d'aller plus loin et dire au travers de ses expressions trouvées, on va pouvoir s'exprimer sur ce qui me fait chier dans cette société. Et après l'objectif, c'est de la mettre sur l'espace public.

CÉLESTIN : C'est un projet qui s'appelle « kamishibai ». C'est un petit théâtre japonais, un théâtre ambulant. Ça prend la forme d'une petite valisette, on se promène, on la dépose et on l'ouvre et apparaît un petit théâtre. On crée une histoire avec des dessins qui se trouvent au fond. C'est un projet de l'année passée. C'est un projet qui était artistiquement riche, car plusieurs disciplines artistiques se sont mélangées et il y a d'abord eu une partie théâtrale. Il faut captiver son public, donc avec les jeunes on leur a proposé des exercices de jeux théâtraux, on a dû dessiner l'histoire à travers des ateliers d'écriture. Chaque histoire était composée de 10 à 15 plans. Il fallait que les histoires et dessins s'accordent avec ce que les plus âgées et les plus jeunes ont voulu faire. Il fallait développer une technique pour conserver une cohérence graphique. Ensuite, il a fallu construire en bois le kamishibai. Puis on a dû passer à la 3D à la scie sauteuse pour construire le théâtre. C'est un projet intéressant parce qu'il y a eu des échanges entre des enfants d'âges différents. Les plus âgés ont dû raconter l'histoire aux plus jeunes, les jeunes se sont réapproprié l'histoire. Il y a eu un vrai brassage. Il y a eu un vrai feed-back, les plus jeunes pouvaient dire aux plus âgées ce qu'ils pensaient, les plus âgés apportaient des compétences que les plus jeunes n'avaient pas. Les thématiques de l'histoire tournaient autour de thématiques qui touchaient les jeunes et par exemple, il y en avait une qui parlait de l'exclusion, une des injustices plutôt sociales, tout ça était le fruit des ateliers d'écritures. On leur faisait faire des exercices sur des choses qui révoltaient les jeunes, ce qu'ils détestaient. Les histoires étaient sur des sujets durs, mais restaient accessibles pour tous. Quand les jeunes racontaient leurs histoires, les enfants avaient compris les histoires que les jeunes leur racontaient. Même si l'exclusion et le rejet n'est pas le même pour un enfant de 10 ans et de 18 ans. Ils comprennent qu'ils ont affaire à quelqu'un de différent. Je pense que c'est un projet très riche artistiquement et intellectuellement parlant.

6.- Inscrire l'intervention dans une logique d'éducation permanente

L'un de nos interlocuteurs, détaché pédagogique, souligne l'importance d'adopter une perspective d'éducation permanente, même si le format de l'animation artistique ne permet pas de la réaliser pleinement.

CELESTIN : Avec ces jeunes-là, c'est du travail à long terme. L'éducation permanente c'est un autre niveau difficile, un mois à raison de 2h par semaine, c'est trop peu. Un an avec 2h par semaine, là on peut arriver à quelque chose de plus fort, un travail de base à long terme. C'est difficile de travailler le fond, le respect et tout ce dont j'ai parlé avant. En tant qu'enseignant, j'avais mes enfants pendant deux ans, c'était génial, on pouvait travailler sur du long terme scolaire, mais il y avait aussi un côté humain. C'est un désavantage de notre diplôme d'animateur, on ne voit pas beaucoup le jeune. Mais au moins, ils ne se lassent pas, ils sont contents de nous voir, si on venait pendant un an, ça s'userait peut-être plus.

Chapitre 6

Deux (contre-)modèles pour orienter notre action ?

1.- S'inspirer d'une démarche thérapeutique ?

L'une de nos interlocutrices développe au sein d'une institution prenant en charge des enfants et des adolescents aux prises avec des troubles de la relation, une démarche de création artistique à visée thérapeutique. Nous livrons ici dans son entièreté l'extrait de l'entretien où elle évoque sa démarche. Nous y retrouvons nombre d'ingrédients précédemment identifiés, et mis au service du développement personnel.

MILO : J'ai fait une formation en art thérapie et là mon travail s'est orienté différemment, puisque je travaille dans le thérapeutique et l'individuel.

(...) En art thérapie, je les vois en individuel, une fois par semaine durant toute l'année. Ils viennent à raison de 45 minutes et là, ils font un travail qui leur est propre, que ce soit du dessin, de la sculpture ou des maquettes.

JFG : Et là, tu es dans l'accompagnement individuel. Comment définirais-tu ta position dans cette démarche-là ?

MILO : C'est les amener à travers la création, produire... avoir un regard sur leur potentiel à eux, arrêter le rythme du quotidien. Comme une thérapie, quoi. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, on se retrouve à l'IMP ou qu'est-ce qui pose problème dans les relations à l'extérieur, à l'école ? Donc, ça, ça peut être si le jeune en a le souhait d'en parler. Parce que parfois le travail même de création permet de s'échapper et de s'évader. Et de rêver, quoi. Et leur vie, elle est telle qu'elle est ; c'est eux qui doivent en être acteurs. Parfois on peut réfléchir, penser, parfois on n'a pas besoin de parler parce que ça suffit et tout ce qui est inconscient peut des fois être là.

JFG : Donc, tu ne vas pas nécessairement les chercher...

MILO : C'est-à-dire que la question de la demande, au départ, s'installe quand même. Ca, c'est en équipe : quel enfant viendrait en art thérapie au lieu d'aller au Snoezelen ou des choses comme ça ? Et la question de la demande... il y en a peut-être un qui dit : « Je suis plus nerveux ou j'ai besoin de ça ». Parfois il y a aussi le manque de place, parce que j'ai des enfants où je n'ai plus d'heure pour les prendre, et donc ils doivent attendre. Donc, avec le recul, cet investissement c'est le jeune lui-même qui devient demandeur : après une ou deux fois, il voit un peu ce que c'est et c'est à lui de venir. Donc c'est vrai que ce n'est plus une obligation éducative d'aller en art thérapie. Il en comprend lui-même l'intérêt : c'est que, à un moment donné, et c'est dur aussi... si il fait beau et qu'on est dehors et qu'on joue au foot, en vélo et tout ça, on doit s'arrêter et aller en séance, quoi. Donc là c'est aussi toutes les difficultés qu'il côtoie au quotidien, de faire face à l'exigence de s'arrêter, de prendre soin et de s'occuper de soi.

JFG : Tu as dit que c'était aussi dans le silence qu'on pouvait... Il faut arriver à installer ce silence...

MILO : Oui, parce que la création c'est être soi, avec soi-même. Et ça, j'en ai fait le sujet de mon mémoire : comment installer le lien en art thérapie. C'est tout le travail du transfert : que se passe-t-il entre le jeune et moi en ayant un médium qui est la création. C'est aussi laisser place à des essais, des choses qui commencent, qui vont vite, qui ne sont pas très belles pour tout doucement, s'il accepte un peu de l'autre, c'est-à-dire de moi, revoir ce qu'il fait, imaginer, aller un peu plus loin. Accepter que la production, ça ne se fait pas en 5 minutes mais que ça prend du temps, que ça évolue, qu'on peut effacer et repartir. C'est vrai que, par exemple, des enfants peuvent faire des choses pour eux, jouer dans leur chambre : des plaques, des supports comme un parking. Et là, tu vois, il y a tout ce qui est imaginaire, tout ce qui est symbolique : on peut reconstruire, on peut revivre des moments, par exemple si on travaille la terre, ça c'est beaucoup plus archaïque, ou la plasticine... c'est des choses qui touchent la petite enfance, des trucs de très petits... ou les mélanges de couleur. A un moment donné, oser dire : « Moi j'ai 14 ans. Là, il n'y a que M qui me voit mais je m'amuse à faire des trucs que j'ai pas faits tout petit, quoi ». Et retrouver ces sensations qui sont des émotions enfouies en nous, et dont tu ne sais pas non plus quelle émotion est là à ce moment-là. Quand tout est bien installé, ce qui demande du temps, ça n'est pas la poudre magique et les relations sont toutes uniques, peut-être que l'enfant est en confiance et il peut amener des choses qui lui sont plus personnelles, de l'ordre de la famille, et des grosses discussions qui sont de l'ordre du placement. Pourquoi est-ce qu'il est placé à l'IMP ? Moi, je n'ai que ce rôle-là dans l'institution. Je ne connais pas, je ne connais plus... puisqu'avant j'avais les deux étiquettes, mais maintenant je ne travaille plus que comme art-thérapeute... l'enfant, il me dit ce qu'il veut. Je pourrais avoir accès au journalier, j'ai pris le pli de ne pas regarder : donc il me dit ce qu'il a envie. C'est vrai que parfois en réunion, j'ai écho d'autres choses mais je trouve que le fait de maintenir cette distance entre son quotidien et l'activité d'art-thérapie, que je ne sois pas mêlée à tout, est important.

(...)

JFG : Comment définirais-tu cet espace ? Quelles sont les choses essentielles qu'il faut y trouver ? Du temps ?

MILO : Il faut être là, accueillir ce que le jeune amène. Il sait qu'il vient parfois... parfois il peut être désarçonné. Maintenant, j'ai un petit peu plus d'expérience, donc je sais le mettre à l'aise aussi, mais il n'y a rien qui puisse établir ce qui va se passer. Il n'y a pas de recette. Je suis à leur disposition : ils viennent et on part de ce qu'ils ont, du moment. Peut-être qu'il y a des liens d'une fois à l'autre, souvent ils font des liens, mais ça peut passer d'un truc à l'autre, ça peut aller très vite mais après il faut faire des liens et dire : « Tiens, est-ce qu'on ne reviendrait pas à ça ? Tu avais ce projet là. Tu n'as plus envie de le faire ? On va le laisser de côté ». Mais j'aime bien aussi qu'il n'y ait pas de réussite ou quoi que ce soit. On n'a pas un objectif qui est une exposition ; on ne montre pas les choses à l'extérieur, c'est pour eux. Je garde toutes les productions et ça, ils le savent... jusque... par cycle... donc c'est de septembre jusque décembre, parce qu'arrive St Nicolas. Alors, on voudrait faire quelque chose pour St Nicolas, enfin... Non, je garde tout. Et comme ils sont beaucoup dans l'ici et maintenant, ils voudraient faire un truc et le donner à quelqu'un. Ca, c'est toute une réflexion.

Et permettre, moi je crois, de s'évader. Je crois l'avoir déjà dit. Mais voilà, on est dans un monde dominé par le matérialisme mais l'activité de création a toujours existé. Ce qui ne va pas, c'est la manière dont on commercialise tout ce qu'il y a autour de ça.

JFG : Quand tu gardes les dessins, est-ce un travail de mémoire ? Une façon de leur montrer le chemin parcouru ?

MILO : Non. Ils savent que moi je les photographie. Ils ont un petit fichier, chacun, sur mon ordinateur. Ils peuvent les regarder. Les ados, ils sont souvent aussi dans la photo, dans le selfie et des choses comme ça. Parfois, c'est carrément le travail au départ de photos que eux ont prises et que j'ai imprimées. Non. C'est parce que... c'est le chemin qui évolue, c'est pas intéressant par exemple de revenir dire : « Tiens, au mois de septembre, tu avais fait ça ». Mais quand on prend la peine de revenir sur ce que ça a apporté de venir en art thérapie, de poser la question de savoir si c'est nécessaire de continuer... parce que c'est un lieu qui n'est pas le même que le Centre culturel pour y faire un travail de création, c'est un lieu de soins et c'est intéressant de savoir au départ quel était l'objectif, la demande pour ne pas non plus enfermer le jeune, de lui dire : « Tu es obligé de venir ». Il a le droit d'arrêter à un moment donné. Si toi tu vas à l'extérieur chez un psy, tu y vas parce qu'à un moment donné, tu ressens un problème chez toi et tu dis : « Voilà. J'y vais, j'aimerais bien résoudre la difficulté que j'ai là ou que je trouve que mon fils a ». Et c'est de voir comment, parce qu'entre le problème de l'enfant et le problème du parent, c'est de voir comment l'enfant, lui, considère que ça lui fait problème. Ça ne lui fait peut-être pas problème, lui, sa violence. C'est les autres, quoi. Et c'est aussi à travers l'art, essayer de voir comment, derrière l'échec scolaire qu'ils vivent souvent et leur très grosse difficulté à lire et à écrire, ils osent ouvrir leur carapace. Et puis leur montrer que là, ils sont créateurs de quelque chose. Je peux dire parfois : « Tu as fait des choses plus belles ou moins belles », et essayer d'avancer, de montrer qu'il est capable dans sa vie de faire quelque chose. Après, dans son quotidien... Et capable aussi de s'arrêter, de penser quelle est sa place à lui, dans la famille, ce qui fait qu'à un moment donné, à trois ans par exemple, il a été placé... donc sa vie a commencé avec une histoire qui lui est propre et comment s'inscrire dans la société avec ce démarrage qui peut être parfois plus complexe que dans d'autres familles.

JFG : Donc dans ta démarche, lorsque tu dis qu'il y a des choses plus belles ou moins belles, tu introduis une part de...

MILO : ... subjectivation. Subjectivité.

JFG : Subjectivité ?

MILO : Oui.

JFG : C'est ta subjectivité à toi qui...

MILO : Et qui rencontre la sienne, aussi.

JFG : Et ça donne quoi ? Ça donne quoi, de dire : « Tiens, je trouve que ça c'était plus beau... » ?

MILO : Mais parfois on est surpris parce qu'on se rend compte que sans dire les choses... parfois c'est comme ça, moi-même quand je crée... la minute d'après, tu ne sais pas... tu pars avec une idée... dans la minute d'après, il y a l'improvisation qui fait qu'on ne sait pas. On peut avoir une idée, un fil rouge, se dire qu'on va aller vers ça et puis au moment même, il va se passer un accident. Qu'est-ce qu'on fait avec l'imprévu ? Comment est-ce qu'on le remet dans le travail ? Ou alors c'est trop grave, on recommence, quoi. Mais c'est ça, la vie, elle est un peu comme ça aussi. On balise bien des choses mais à un moment donné il y a des imprévus. C'est comme ça, donc créer... c'est oser...

JFG : Oser jouer avec l'imprévu ? Oser affronter ? Ou parvenir à intégrer l'imprévu ? Si je transfère ta démarche, basée sur l'accompagnement individuel, à des engagements collectifs, je me dis que l'imprévu peut survenir encore plus lorsqu'il y a quelque chose qui relève du collectif.

MILO : Oui. Bon, parfois c'est bien quand c'est un gros projet, de repenser le rôle et la place, la fonction que chacun peut avoir dans le projet. Parce que même si c'est du collectif, moi j'ai toujours fait attention à ne pas faire un œuvre pizza où pour finir, ça ne ressemble à rien. Et comment faire que chacun dans le collectif ait sa place et son identité, parce que même dans les artistes avérés, quand c'est du collectif, il faut parfois des œuvres ou qu'il y ait des moments, des petites choses plus individuelles qui font un collectif, quoi.

JFG : Créer avec un collectif, ce n'est pas la démarche en art thérapie. Ce n'est pas non plus un objectif d'exposition. On va permettre d'ouvrir un espace où on peut prendre le temps, laisser venir, revenir sur des choses qui ont peut-être manqué, telles que la manipulation... Mais revenons sur l'imprévu, propre à tout processus de création...

MILO : Ou l'enfant, il se dit : « Mais comment je vais faire, quoi ? ». Bon, moi, j'ai été mise devant des défis et je ne savais pas comment... Le truc, c'est qu'on a une semaine pour réfléchir. Par exemple, on a fait une maquette, on a fait un chapiteau de cirque. Pour faire la bache du chapiteau... on voit bien la bache du chapiteau, quoi... comment on allait réaliser ça, quoi. Et ce qui est intéressant, je trouve, c'est que de l'imprévu, il sort toujours une solution. C'est peut-être pas la solution que, lui, il voulait au départ mais il se réadapte. Et parfois on est dans l'idée d'être perfectionniste, on voudrait être au top du top et c'est aussi... montrer qu'on le fait avec nos moyens. Parce que si on prend une photo, si on veut refaire la photo ou le poster qui est sur l'ordinateur, si moi je le redessine, on a tous les moyens possibles : on peut travailler en le décalquant, ou avec le rétroprojecteur. Mais il y a sa part à lui, qui doit se différencier de la photo. Il doit y avoir quelque chose qu'il se réapproprie à son niveau. Et ça, c'est cette marque, cette trace qu'il peut laisser de lui. Au point même que moi je m'efface à un moment donné, parce que parfois c'est voir aussi, au moment où il signe son travail, est-ce qu'il signe tout seul ou est-ce qu'il demande que je signe aussi. Alors il y a parfois cette double signature et parfois il n'y en a qu'une. Et on reconnaît qu'on a fait tout ça et puis on dit : « Ah ben, il y a peut-être un peu de M derrière »...

JFG : Mais il n'y a jamais quelque chose qui est signé par M toute seule.

MILO : Jamais.

Et dans ce processus de création, où souvent se dévoilent les difficultés et les limites individuelles, le rôle de l'intervenant est d'être garant d'un certain cadre.

MILO : Mon rôle à moi, c'est d'être garante de trouver des solutions si eux n'en ont pas, quoi. Et aussi d'inviter à la réflexion, au recul critique. « Tu as commencé un travail, mais tu t'es mis un défi énorme. Et c'est sûr que ça ne va pas se faire en deux heures de temps. On va faire ci et puis on fera ça, puis on va avancer comme ça ». C'est comme ça qu'on peut avoir des maquettes de maisons qui prennent beaucoup de temps de travail.

2.- Solidarité : l'action volontaire durant une année citoyenne

Solidarité est une organisation de jeunesse reconnue par la Communauté française de Belgique, active à Bruxelles et à Liège, « qui rassemble des jeunes de 16 à 25 ans venant de tous les horizons. Regroupés en équipe de huit et encadrés par un responsable, ils s'engagent dans un projet dynamique reposant sur trois axes :

1. Un engagement citoyen sous forme de services à la collectivité et d'activités de rencontre (activités de volontariat)
2. Un temps de formation et de sensibilisation (préparation aux actions et réflexion citoyenne)
3. Une étape de maturation personnelle (détermination d'un projet d'avenir) »

(Sources : <http://www.solidarcite.be/>, consulté le 29/10/2015)

L'action est basée sur le principe d'année citoyenne : un accompagnement du jeune sur base d'un projet personnel. Coût de l'encadrement : 12.000€, selon notre interlocuteur. « Une année citoyenne pour construire et se construire », annonce le site web de Solidarité (reconnue comme Organisation de Jeunesse par la Communauté française de Belgique).

Devenir volontaire. Tu as entre 16 et 25 ans. Tu souhaites rencontrer d'autres jeunes... Tu veux vivre quelque chose de différent... Tu veux t'engager dans la solidarité tout en vivant une expérience personnelle enrichissante... Tu n'as pas peur de relever de nouveaux défis... Alors Solidarité est fait pour toi !

Les trois axes de l'action menée par Solidarité sont précisés sur le site web de l'ASBL.

Le temps de services à la collectivité et d'activités de rencontre représente l'essentiel du travail : 60% du temps d'activité reposent sur des actions de soutien à des associations partenaires qui n'ont pas les moyens humains ou financiers pour mener à bien certains de leurs projets, ainsi que sur des actions qui permettent la découverte d'un public et d'une réalité particulière, comme la réalisation d'une vidéo sur la thématique des stéréotypes avec des personnes âgées.

Le temps de formation et de sensibilisation compte pour 15% du temps d'activité et est dédié à la préparation aux actions que le jeune sera amené à entreprendre et à une sensibilisation à certaines grandes thématiques de société.

L'étape de maturation personnelle compte, quant à elle, pour 15% du temps d'activité et est centrée sur l'accompagnement dans la construction d'un projet « post-Solidarité » : un module « Mieux se connaître pour mieux s'orienter » ; la visite d'associations spécialisées dans l'information et l'orientation des jeunes ; une bourse à projet de 750€ destinée à soutenir le jeune après l'année de volontariat.

Les 10% restants sont consacrés à des projets « particuliers », à des moments de dynamique de groupe, de réunion et d'évaluation.

Pour des raisons pratiques, mais également pédagogiques, en règle générale, les volontaires n'organisent ni ne choisissent la plupart des activités auxquelles ils participent (Site web Solidarité).

Le projet est donc bien collectif. En pratique, le programme dure 9 mois, à raison de 4 jours d'activité par semaine, du mardi au vendredi de 9h00 à 17h00. Aucun frais d'inscription n'est demandé ; un défraiement de 10€ par jour de participation est octroyé. Les volontaires sont sélectionnés, au terme d'un processus qui comporte 6 étapes : séance d'informations ; dossier de candidature ; entretien individuel ; mise en ordre administrative ; semaine d'intégration ; période d'essai).

VICTOR : Au niveau de la sélection, on a des jeunes avec des difficultés différentes, des parcours différents et tout aussi bien des jeunes qui en soi, n'ont pas de difficultés. On va prendre des gens avec des grosses difficultés, des difficultés moyennes et d'autres qui n'ont pas de difficultés. On juge cela suite à la candidature. Avec un jeune en grosse difficulté, on se met en risque pédagogique, mais on sait que c'est pour leur bien. Un jeune en moyenne difficulté, c'est un jeune qui a un parcours scolaire pas trop chaotique, il a terminé ses secondaires, il a fait plusieurs années de CFA, mais il n'a pas de projets et nous on lui permet de repartir à bons ports. Ça leur permet de rencontrer des jeunes qu'ils n'ont pas l'habitude de rencontrer dans d'autres services. C'est ça qui est intéressant.

L'hétérogénéité du public est visée, dans une approche qui s'inspire de la pédagogie institutionnelle et qui entend se distancier de la forme scolaire d'éducation.

VICTOR : On recrute des jeunes avec des personnalités différentes pour avoir un groupe qui n'est pas ghettoïsé. On ne cherche pas à avoir X personnes de l'IPPJ, X ceci, on veut juste un groupe avec des personnes de différents horizons pour enrichir le parcours de chacun. De par cette construction, il y aura des difficultés, et non, ce n'est pas évident de les gérer. Mais, dès qu'on permet au jeune de s'exprimer et de prendre part à notre société – c'est un projet qui n'est pas clef sur porte –, il apporte sa construction, sa vision des choses, il y a des réunions de volontaires. On implémente la pédagogie institutionnelle actuellement : ils ont rédigé leur règlement d'ordre intérieur et de par cette implication, cette volonté, ils sont plus engagés, plus concernés, ça crée moins de problèmes, les problèmes sont plus facilement réglés. On n'est pas comme à l'école, on apporte des sanctions différemment, on prend des décisions en groupes, et la donne change parce qu'ils ont des rôles au sein du groupe et de l'équipe.

Les difficultés rejaillissent parfois dans le cadre des activités initiées par Solidarité.

HUGO : Je m'occupe surtout de l'aspect groupe. Comme ils sont, ils amènent inévitablement des choses personnelles et il faut gérer ce qui a sa place dans le groupe ou pas, et parfois ça peut avoir un effet dévastateur. C'est déjà arrivé qu'ils ramènent tous leurs problèmes tous les jours dans le groupe, et le groupe n'en veut pas, il n'est pas là pour ça. En général, ils ont une limite, il faut leur rappeler qu'ils viennent pour profiter de l'instant et laisser leurs soucis à la maison. Ils sont ici pour être sur un chantier, mais bon ce ne sont pas des machines non plus. On ne peut pas les programmer, il faut gérer les conflits entre jeunes.

La sphère de la création artistique et culturelle n'est pas nécessairement visée. Mais il est arrivé qu'un projet y soit dédié, suite à une demande d'un organisme d'aide à l'enfance.

VICTOR : Il y a deux ans, c'était un grand projet que nous n'avions pas mis nous-mêmes en place, mais à la demande de l'ASBL Assistance à l'enfant : « Défiléco ». Un défilé d'habits de récupération de chez Assistance à l'enfant qui avait pour but de faire leur promotion de leurs habits de seconde mains et dans un souci écologique. Ce projet a rassemblé plusieurs associations qui travaillaient en binômes et trinômes. Donc nos jeunes rencontraient d'autres publics : ceux des associations pour les immigrés, le public de la Régie de quartier et deux-trois interventions d'assistants sociaux. Ce fut notre fil rouge pendant une dizaine de journées. Ils ont créé des tenues sur le thème de la Roumanie. Donc c'était un projet créatif qui aboutissait sur un défilé de mode avec ces créations où il y a eu un millier de personnes. Tout était encadré par un styliste professionnel reconnu, les tenues étaient portées par des mannequins professionnels, on valorisait leurs créations. Les jeunes n'avaient jamais tenu une aiguille et ils devaient faire des tenues à partir de silhouettes, c'était vraiment un projet créatif. Cette année, il a de nouveau lieu, mais on n'y a pas pris part, car ça n'entrait pas dans notre calendrier. Mais les jeunes ont appris beaucoup de choses au-delà de Solidarité, leur travail était valorisé lors de la soirée par des professionnels. Et c'était bien.

Il s'agit bien ici de confronter les jeunes au travail, y compris le travail manuel et le travail d'équipe. La visée créatrice n'est pas au cœur de la démarche ; elle en est une des composantes. L'implication effective de chacun des membres de l'équipe est requise.

VICTOR : Même si l'activité ne lui plaît pas à 100% et qu'il tourne ses pousses toute la journée, on va lui faire comprendre qu'il n'est pas solitaire, qu'au moins s'il fait les tâches qu'on lui demande, c'est aussi pour le groupe, et aussi pour lui. On va mettre en avant l'aspect groupe : « D'accord tu préfères faire un travail autre, mais le groupe a besoin de toi ». Donc, on va le responsabiliser pour lui donner la motivation de travailler ce jour-là. Mais il n'y a pas de réponse magique, et c'est tout l'art du responsable d'équipe. Il faut connaître ses jeunes et les comprendre (...) Par exemple, l'année passée, on a travaillé l'ASBL X où ils ont rejointoyé un mur, pour pouvoir faire une fresque, ben les jeunes qui fréquentent l'ASBL nous ont donné un coup de main. Ça peut-être plus formel : on a collaboré avec une ASBL menant des actions autour de l'immigration dans un cadre d'un projet. Pour les produits Cap 48, etc. Avec des bénéficiaires de l'ASBL Z qui s'occupe de personnes précarisées, ils ont rénové les jardins, nettoyé.

HUGO : Je suis assez manuel, donc je peux me permettre de faire des chantiers plus poussés. On était la semaine dernière chez des scouts pour faire de la maçonnerie au niveau de leur local. Disons qu'il ne faut pas prévoir trop. Au début d'année, je ne connais pas trop les jeunes. On a une clause dans le contrat avec le partenaire qui dit qu'on ne peut pas nous tenir responsables du travail pas terminé, mais bon, moi ça me dérange qu'on ne le finisse pas un chantier. Ici, on n'a pas su le terminer, mais c'est la faute des scouts qui ont changé en dernière minute un aspect du travail. Pour les jeunes, ça dépend, certains aiment, d'autres pas. Si on creuse une tranchée, c'est différent de construire un mur par exemple. Donc il y a des choses qui vont plaire à beaucoup et à d'autres moins. Donc l'esprit de groupe encourage ceux qui n'ont pas l'habitude de travaux pénibles. Certains travaux sont assez pénibles, quand on doit pelleter des tonnes de terre, c'est pas évident, mais on y est finalement arrivé sans trop de jeunes qui se plaignent. Parce qu'autour de ça, on rigole, il y a une dynamique de groupe qui se crée, et je

pense que c'est le plus important. Si on est sur un chantier barbant, sans cette ambiance, ça ne marche pas. Même un projet super, sans l'ambiance, ça peut ne pas bien se passer.

Les projets collectifs sont donc réalisés en partenariat avec d'autres institutions. Les responsables d'équipe sont les chevilles ouvrières du dispositif.

VICTOR : Pour tous les partenariats, le responsable d'équipe vient voir préalablement sur le terrain si c'est faisable dans les délais et dans la nature de ce qui est demandé. Après, on fait une convention de partenariat pour déterminer ce que chacun doit faire et que tout soit réfléchi. On ne se lance pas dans un partenariat sans réfléchir : si ça capote, c'est tout aussi embêtant pour nous, le partenaire, et nos jeunes. Ils auraient perdu leurs temps, ce n'est pas ce qu'il faut. Il y a des partenariats qu'on connaît et il y a des choses qui tournent et qui roulent, mais sinon, on ne va pas à l'aveugle. Les nouveaux partenaires, on ne sait jamais comment ça va aller, même si sur papier tout est beau, tout est rose, on n'est jamais certain du résultat. La majorité du temps, ça se passe bien sinon on est là pour remettre les choses aux points, aussi bien que les jeunes. On fait une évaluation en fin d'activité et on décide si on peut collaborer à nouveau ou non. Mais ça peut être un apprentissage d'être face à ses difficultés pour les jeunes, mais je vous rassure : en général ça se passe bien. Dans le cas contraire, ce ne sont pas des choses catastrophiques. Des petites choses à remettre en place. Par exemple, dans le cadre d'une animation où les jeunes devaient animer des enfants, il y a eu une formation préalable et ils n'ont pas animé des enfants, mais des jeunes de leurs âges. Finalement, ce n'était que de l'explication de jeux et rien d'autre. Alors, qu'ils étaient censés encadrer des enfants de 6-7 ans, ils ont juste expliqué leurs outils et ça n'a pas atteint ses objectifs. Sinon, ça peut être un manque de matériel, ou que le partenaire ne soit pas assez impliqué, on ne demande pas qu'il mette la main à la pâte tout le temps, mais savoir ce qu'il en est. Je n'ai pas tellement d'exemples où le partenariat s'est mal passé. C'est surtout quand les professionnels ne s'impliquent pas assez en tant que professionnels, qu'ils restent dans leurs bureaux et qu'ils ne viennent pas nous voir mettre la main à la pâte. Ça se passe rarement. Ce n'est pas une obligation, mais c'est intéressant.

Le résultat atteint est donc important : la qualité de la prestation est posée comme un objectif à atteindre. L'ardeur au travail, également, y compris dans la recherche de financements.

VICTOR : Tout travail venant de Solidarité doit atteindre une certaine qualité, on n'est pas des professionnelles, mais on attend du professionnalisme. Sinon, ça n'a pas de sens. On doit avoir un objectif, le travail doit être bien fait, ou en tout cas, au moins tendre vers l'objectif. Les partenaires ne doivent pas s'attendre qu'on soit aussi efficace que des professionnels du bâtiment. On utilise le volontariat comme outil pédagogique. Quelle que soit leur vie professionnelle plus tard, s'ils ne veulent pas du travail de qualité, personne ne sera content d'eux. Il faut leur donner le goût à l'effort et de travailler.

HUGO : Bon, moi je les trouve un peu mous, c'est l'impression que moi j'avais une autre condition physique à leur âge. Je travaillais déjà beaucoup à leur âge. Je suis assez exigeant pour eux. Il ne faut pas que ce soit le monde des Bisounours, on veut quand même leur inculquer ce que c'est de travailler et notamment face à un patron qui attend quelque chose d'eux. Faut un peu jouer entre les deux, être compréhensif, mais faut être aussi un minimum exigeant. J'ai un jeune qui était passionné de peinture, il a décidé d'aller dans une PME chez un peintre en bâtiment. On lui demandait de poncer les murs et c'était autre chose que ce que nous on lui

avait demandé jusqu'ici, c'était plus dur. Il ne faisait que poncer et c'est un décalage entre ce qu'on fait à Solidarité et la réalité du travail.

HUGO : Il y a aussi la récolte de fonds : on leur demande d'amener 50€ de leur poche et de ramener en investissement 100€. On a vendu des gaufres par exemple. On a aussi fait un souper par exemple, on fait ça assez souvent, Bruxelles fait ça systématiquement. Moi je pense que c'est aussi important de faire autre chose : une année des gaufres, une autre des brownies, on passe du temps à cuisiner ensemble, tandis qu'un souper, on sert, c'est différent. On a fait un souper africain pour ceux qui partaient au Maroc, on avait loué une salle avec 150 personnes et nous avons divisé les bénéfices en deux. Hormis le fait de voir comment organiser un souper, il y avait des rencontres avec d'autres gens, il faut qu'ils fassent ça. Certains sont gênés de sonner aux portes pour vendre des gaufres, donc ça leur apprend des choses qu'ils n'ont pas l'habitude de faire.

Mais un accent tout particulier est placé sur la collaboration entre jeunes durant la réalisation du projet collectif.

VICTOR : On essaye d'implémenter la pédagogie institutionnelle. Les jeunes prennent part à l'évaluation. Ils définissent des fonctions : gestion du temps, délégué, etc. Chaque jeune a une fonction qui va tourner chaque mois. Le responsable d'équipe doit veiller à ce qu'ils ne travaillent pas en groupe isolé ou tout seul. L'idée, c'est de les faire travailler en groupe avec des gens avec qu'ils ont moins d'affinité. Casser les binômes et trinômes et éviter les groupes dans le groupe. C'est la finesse du travail éducatif : connaître ses jeunes et permettre de les souder, mais ce n'est pas pour ça qu'on va leur empêcher de temps en temps de travailler seuls. Mais il ne faut pas que ça soit tout le temps. On veut créer une certaine harmonie dans le groupe.

Il en va de même pour l'investissement personnel dans la réalisation de la tâche.

HUGO : C'est toujours les débats qu'on a chez nous : une partie de l'équipe va dire oui, et l'autre non, parce qu'il a été trop loin. Mais dès le moment où il dit qu'il en a marre, où il dort tout le temps, s'il vient juste pour les 10€ de défraiement, ben on arrête avec lui, on a déjà eu le cas. Il disait clairement qu'il était obligé, enfin, poussé à venir, il ne voulait pas se mettre dans le groupe, il mettait une mauvaise ambiance. Il y a plein de choses qui peuvent jouer. Ceux qui s'absentent beaucoup par exemple. Mais, le problème c'est qu'on en a qui ont difficile de se réveiller pour venir, ils viennent une fois sur deux, mais quand ils viennent ils sont super géniaux, donc on a difficile à dire qu'on va l'éjecter. On consulte les jeunes pour qu'ils donnent leur avis sur les absences de certains membres du groupe et on décide par après si on doit prendre des dispositions par rapport à ça. Mais, si le jeune vient une fois sur deux, mais que quand il est là, il est bien, ben on n'a pas trop de raisons de le mettre dehors. Il faut acOctaveter aussi, parce que c'est difficile pour certains, s'ils sont dépressifs... En début d'année on est plus strict parce qu'on ne connaît pas le jeune, mais quand on les connaît mieux, on peut réagir au cas par cas et s'adapter au jeune.

Des sanctions sont donc prévues et appliquées.

HUGO : Les sanctions sont d'un autre type, ce n'est pas de la sanction pour la sanction. Vendredi, j'ai renvoyé un jeune chez lui, je lui ai donné congé le lendemain pour qu'il réfléchisse.

Et ça l'a ennuyé parce qu'il y avait un barbecue le lendemain. C'était une sanction qui a été utile. On en a discuté dans la camionnette en revenant, bon je peux pas trop en parler... c'est une sanction qui lui a fait mal, mais ça faisait une semaine que tout le monde était excédé par lui. Oui dans un sens je lui ai fait perdre 10€ de défraiement. Mais voilà, on n'a pas de punitions. J'ai mis une fois un genre de devoir, je leur ai donné 2 sujets pour réfléchir : un est revenu, l'autre pas. Il n'était pas assez motivé ... c'est aussi ça qui fait qu'on va dire qu'on arrête avec un jeune, c'est sa motivation. Si on voit qu'il arrive les mains dans ses poches, mais ça dépend du profil du jeune aussi. Si pour lui, arriver les mains dans les poches c'est déjà un progrès par rapport à sa situation initiale, c'est déjà bien. On n'a pas de quantification pour déterminer ça, donc ça reste assez flou de comment on gère ça.

Les projets collectifs sont aussi l'occasion de rencontrer d'autres jeunes, d'autres personnes, confrontées à des difficultés ou évoluant dans un autre monde.

HUGO : Ces jeunes sont à la recherche de relations. Si on n'a pas de contact avec eux, ça enlève de l'intérêt, c'est pour ça que j'ai eu peur avec les scouts au départ, puis finalement, on a eu deux gars qui ont dragué deux jeunes scoutes donc ça a été. Sinon, ils se sentent un peu délaissés. On a fait un chantier à une école pour enfants autistes. Il y a des moments où les institutrices venaient avec les enfants pour venir peindre les murs, même s'il ne fallait pas qu'ils peignent trop pour parce qu'ils faisaient n'importe quoi, ben les jeunes les aidaient à tenir le pinceau et c'est des moments chouettes. C'est chouette de rencontrer des gens, je trouve que c'est ce qui marche le mieux, c'est la rencontre autour du travail. On a l'occasion de travailler à côté d'un autre, ils font connaissance, ça va vite sur un chantier, pendant les moments de pause ils parlent plus. Rencontrer des gens, des personnes handicapées, c'est toujours bien. Une activité rencontre bowling avec des personnes handicapées, ça marcherait moins bien. Ce sont des jeunes qui ont besoin de se sentir utiles. Si je dois trouver un point commun à tous nos jeunes, ce serait ceci, et de restaurer la confiance en soi.

Chapitre 7

Questions de méthodologie

1.- La première rencontre avec les jeunes

Ce premier moment est traité de façon assez différente, selon qu'il s'agisse de préciser le cadre et les objectifs d'un stage, d'un atelier ou de poser les bases d'un processus de création collective.

WERNER : A Pâques, on a eu un atelier très difficile, avec un groupe de 8-9 garçons âgés de 8 à 12 ans. Le pauvre animateur, il en a morflé. L'idée, c'était de faire un court-métrage d'animation. A la fin de la semaine, tu as le court métrage d'animation. Mais la gestion du groupe a été très difficile : il y avait des caractères forts, irrespectueux,... des jeunes qui ont besoin de changer d'activité toutes les quatre minutes alors que l'atelier dure 6 heures, pendant cinq jours. Et en détente, ici à l'arrière, ils ne peuvent pas s'empêcher de grimper sur les murs, de s'accrocher aux grilles, d'exciter le chien du voisin. Alors, le voisin est fâché, il débarque ici dans le bureau en gueulant,...

Généralement, dans cette tranche d'âge-là, c'est leur papa ou leur maman qui leur a dit : « Tiens, la semaine prochaine, ce serait bien que tu participes à un stage. Tu peux faire de la natation. J'ai regardé, il y a encore de la place. Tu peux aller soigner les ânes. Ou bien il y a un atelier au Centre Culturel où tu peux faire un court-métrage ». C'est l'offre locale, les gens ne vont pas inscrire leur enfant dans une activité à Bastogne : il faut avoir les moyens, le temps,... Et puis ils négocient avec leur enfant : « Je ne veux pas y aller ou alors si, mais avec mon copain ». Et puis ils débarquent.

En amont, nous avons dû imaginer des ateliers en sachant que nous n'avons pas d'argent pour le faire et donc il faut que l'atelier soit self-supporting, que le prix des inscriptions nous permette de payer l'animateur. Nous devons déjà faire des bidouilles à ce niveau-là avec des bénévoles défrayés et des artifices de ce style pour payer l'animateur qui doit imaginer l'atelier, le préparer.

Le premier jour du stage, l'animateur est là, il les prend en mains. Généralement, ils font un petit tour de présentation, ils s'asseyent par terre : « Comment tu t'appelles ? » et puis l'animateur réexplique ce qu'ils vont faire la semaine, si c'est par étapes, etc. Et puis il va commencer dans le processus créatif.

CHARLES : Le projet à Verdun, c'était une demande du Comité des anciens combattants qui voulait mettre des jeunes dedans et les éducateurs ont dit pourquoi pas nos gamins. Et j'ai eu un coup de téléphone d'un éducateur qui savait que j'avais été sur un autre projet et on s'est mis d'accord. Les éducateurs ont amené les gamins.

JFG : Et quand on les rencontre pour la première fois, comment ça se passe ?

CHARLES : Moi, tous projets confondus, je leur dis : « Qu'est-ce que vous aimeriez faire dans ce machin-là ? Qu'est-ce que... Parce que moi je vous propose des choses sur scène, on peut faire toutes sortes de techniques, utiliser la vidéo, on peut travailler le chant... Et on n'est pas obligé d'être acteur ». Alors j'en vois qui lèvent la tête : « Ah oui, on peut être technicien ? ». « Ben oui, moi j'ai besoin d'un technicien ». Alors là, on commence à être pluri... Que tu dis au jeune... dire à un jeune qu'il va faire du dessin, il ne sera peut-être pas partant. Mais si tu lui dis : « Est-ce que tu connais le métier de... tu sais ce que c'est un scénographe ? Tu sais bricoler, tu sais utiliser une foreuse ? Ca te dirait de faire un plateau truqué, avec des trucages ? ». « Ah ! Oui, oui, oui... ». « Mais ça s'apprend, on peut essayer de voir... ». Puis on présente le projet et on dit, voilà de quoi on a besoin. « Qui serait... tiens, je fais un sondage, là... qui serait plus partant pour pouvoir jouer ? Un technicien ? Un technicien son ? Les lumières ? ». « Moi, je suis DJ, M'sieur... ». « Ah, ça peut être bien, on peut voir... ». On les prend là où ils sont, on a quand même de la matière, on prend leur matière...

JFG : Ca suppose que chacun ait un peu de matière à amener...

CHARLES : Oui, mais c'est rien ça... C'est à l'animateur à trouver la matière du jeune.

JFG : Et là, c'est la sensibilité de l'animateur qui joue ?

CHARLES : Oui. Oui... Venir greffer un projet tout préparé et dire aux jeunes : « Voilà ce que vous allez faire »... Beaucoup vont... Il y aura érosion... Mais si tu viens avec un projet global et que tu vas le greffer avec ce qu'ils savent faire, avec leurs compétences et les mettre en avant, ils vont être partants...

JFG : Et c'est un moment où on négocie ou c'est un moment où on essaye d'agencer les pièces ensemble ?

CHARLES : Les deux, mon général ! Mais oui, on négocie. C'est la rencontre subtile de ce que j'appelais toujours l'intérêt et la consigne. Moi, j'ai une consigne, c'est : « Comme animateur je dois faire un boulot, réaliser quelque chose. Vous, votre intérêt c'est de vous amuser et de faire quelque chose d'exceptionnel. Et si on se rencontre, ça peut être pas mal. Ma consigne reste et votre intérêt reste ». C'est là que c'est subtil.

2.- Partir d'un exemple ?

Soulignant que la démarche de création a une dimension pédagogique, l'un de nos interlocuteurs propose de partir d'un exemple, soumis aux jeunes vers qui on s'est tourné.

YOANN : On a proposé ce projet-là aux jeunes, parce qu'il faut leur adhésion. On a diffusé *Le carnet*, la réalisation d'un autre groupe de jeunes.

JFG : Vous leur avez montré une sorte d'exemple ?

YOANN : Exactement. Un reportage sur le harcèlement, avec le making off. Ce sont des jeunes qui apportent aux autres jeunes, à travers les outils. C'est ça qui est fantastique. Moi, je me suis rendu compte de ça : « Vous avez vu, ce sont d'autres jeunes qui ont fait ça. Vous pouvez le faire. Ce n'est pas impossible »... Et alors : « Chouette ! ». Et dans l'histoire, à un moment donné, quand les jeunes parlent aux jeunes, c'est pour dire que c'est porteur.

JFG : Mais ils ne sont pas seuls à parler aux jeunes. Vous êtes à côté d'eux.

YOANN : Oui. Mais c'est plus crédible.

JFG : Je vous entends bien. Mais ce n'est pas une parole exclusivement jeune, c'est une parole qui a déjà été travaillée avec l'accompagnement pédagogique. Ils ne sont pas laissés à eux-mêmes.

YOANN : Non. Mais je suis ici dans le court-métrage *Le Carnet*, et la pièce est vraiment tombée quand un des jeunes, son père lui dit : « Tu n'arriveras jamais à rien ». Et ces jeunes-là, on leur demande à chaque fois à la fin : « Qu'est-ce que vous reprenez ? ». Et alors, un jeune dit : « C'est quand le papa du jeune dit : *Tu n'arriveras jamais à rien* ».

JFG : C'est une parole qui fait mouche.

YOANN : Beaucoup l'ont stigmatisée, parce qu'ils n'ont plus la confiance, on ne nourrit plus la confiance chez eux, on ne met plus de positif de leur côté.

JFG : Et là, il ne fallait pas passer à côté de cette parole-là quand elle a été dite par des jeunes.

YOANN : Bien sûr. Quand on fait le debriefing. Ce que j'aime bien faire quand ce sont des outils avec des messages cachés, il faut le faire... Il faut toujours prendre le temps.

JFG : Mais je voulais aussi dire que dans le travail de conception du court-métrage, il fallait aussi que celui qui accompagne la réflexion puisse mettre en évidence cette parole, pour ne passer à côté dans la mise en scène. Après, il y a le debriefing, où on peut voir si ça a fait écho, ce jeune qui se fait dire : « Tu n'arriveras jamais à rien ».

YOANN : Oui. Voilà.

JFG : De surcroît, par son père et pas par un prof.

YOANN : Tout à fait. Et puis terminer par du positif : le making-off. Parce qu'on voit les jeunes dans le travail ; on voit les jeunes dans leur réalité, que ce n'est pas impossible. Qu'est-ce que le jeune imagine ? Est-ce qu'ils pensent qu'il faut étudier beaucoup de papiers ? Et ceci et cela... Dédramatiser le projet. Et alors quand ils voient qu'ils rigolent, c'est bingo ! On est parti. On se dit : « Ouf ! Ils accrochent, on va en profiter ». C'est toujours fragile, parce qu'à tout moment, ça peut lâcher.

3.- Des thèmes privilégiés ?

Pour certains de nos interlocuteurs, le support est secondaire. Il est lié aux circonstances, aux ressources disponibles. Mais le support ne doit pas freiner l'expression de la thématique.

IRÈNE : Le support n'a aucune importance. Il n'y a pas de support qui s'impose.

JOSEPH : Il pourrait s'imposer en fonction d'opportunités...

IRÈNE : Donc ça veut dire qu'il ne s'impose pas.

(...)

IRÈNE : On a eu des contacts avec le Délégué général aux droits de l'enfant qui nous a dit qu'il ne fallait pas en rester là une fois qu'on a publié nos réflexions. On a dit qu'on allait faire une vidéo, mais nous-mêmes.

Davantage que des thèmes, l'un de nos interlocuteurs a pointé la nécessité du côté des jeunes d'être reconnus au travers de l'activité qu'ils mettront en œuvre.

CHARLES : Il ne faut pas oublier que les gamins, avant tout, ils ont besoin d'être reconnus et d'être mis en avant. Ils ont besoin d'être... On se donne les moyens pour... Moi, j'ai monté un projet avec des jeunes adultes, jusque 23-25 ans... et j'ai sorti les grands mots : « Il me faut un attaché de presse ». « C'est quoi ? ». Il y en a une qui dit : « Ben, un attaché de presse, c'est celui... ». « Mais tu as l'air de t'y connaître, toi ? ». « Mais oui, j'ai mon bac en secrétariat et... ». « C'est tout bon, là ! Parce qu'il nous faut des dossiers... ». « Oh, je vous sens venir là... ». Alors oui, on est là, on se regarde... « Oui, tu vas t'occuper des dossiers pour le groupe »... Et elle, elle a trouvé du boulot, elle ! Donc c'est une manière d'utiliser les compétences. Et avec l'attaché de presse, il y a un gamin qui demande : « C'est quoi ? ». Et alors on discute : « Tu vas téléphoner. Tu vas téléphoner à TVLux ». Parfois, on arrange le coup parce qu'on a un copain à TVLux : « Dis, il y a un jeune qui va téléphoner ». « Oh, mais on ne sait pas... ». « Ecoute, c'est toi qui prépares... » Parfois on triche un peu, mais parfois on ne triche pas. J'ai fait un petit film avec des jeunes et puis on dit : « Et le montage, comment tu vas faire ? ». Ils ont été voir une télévision locale, en France. Ils ont dit : « Pas de problème. On vous réserve une après-midi et les gars, on vous fait ça ».

Les réseaux sociaux ont été cités à plusieurs reprises par nos interlocuteurs.

CHARLES : Les jeunes sont très curieux de savoir qu'ils peuvent être sur la toile, sur le net. « Tu as envie d'y être, mais pas n'importe comment ». Il y a l'accord parental. Tu fais passer un docu fiction... Tu contactes par Facebook. Il faut leur apprendre à dire que c'est bien d'aimer ça, qu'on te voit. Mais maintenant tu vas apprendre à socialiser, à humaniser ce désir, à l'inscrire dans un cadre. On parle ici du respect, de la pudeur, de l'intimité (...) C'est un gros problème auquel est confrontée notre société d'adulte. Les jeunes se rapprochent les uns des autres tout en s'éloignant. Sans sortir, on peut être en contact avec tout le monde. Et ça développe une dynamique anxieuse. Mais c'est aussi un levier, parce que c'est là qu'ils se causent. Tout en sachant que c'est à gérer, que c'est une éducation à avoir.

REBECCA : Les thèmes sur lesquels nous avons déjà travaillé avec les jeunes portent sur le racisme, les technologies de la communication (portables, GSM,...), la question des émotions, la relation aux parents, le regard des autres, le rapport à l'autorité (école et maison), la consommation, le monde de demain et ce qu'on en laisse, les grandes peurs pas toujours nommées autour des médias (par exemple, l'assassinat de la jeune fille à Arlon... comment dépasser les peurs quand on se balade en rue ?), l'intimité.

Les jeunes ont des préoccupations pour le monde mais surtout pour ce qui leur arrive. Notre boulot, c'est à travers la création artistique d'ouvrir d'autres perspectives, des scénarios multiples. Parfois nous les invitons aussi à venir voir ce que nous sommes en train de créer, un moment de théâtre inachevé, en cours de montage, pour qu'ils nous donnent un feedback.

Chapitre 8

Du côté des Maisons de Jeunes

Il semble bien que les Maisons de Jeunes et/ou les Centres de Jeunes aient fait de l'activité culturelle et artistique un outil essentiel de leurs interventions auprès des jeunes. Nous avons rencontré des animateurs et des animateurs-coordonateurs de Maisons de Jeunes actives en région liégeoise et dans l'arrondissement d'Arlon. Dans cette partie, nous présenterons les points de convergence retirés des entretiens, les grandes logiques d'action qui orientent les démarches initiées en Maisons de jeunes, les représentations associées à la création artistique et culturelle, ainsi que des exemples d'activités menées avec plus ou moins de succès (sur base de l'avis de nos interlocuteurs).

1.- Des ateliers et des projets

Ateliers et projets sont deux grandes modalités de l'intervention ou de l'action en Maisons de Jeunes.

Mais qu'est-ce qu'un atelier ? Qu'est-ce qu'un projet ?

GEORGES : Un atelier, c'est une activité qui va se produire chaque semaine. Le but est d'apprendre et de travailler en collectif, d'amener quelque chose dans l'atelier. C'est interactif. Maintenant, on a des projets plus importants qui partent d'un atelier et qui le mettent en évidence à travers un spectacle, à travers des échanges de jeunes qui se rencontrent à l'étranger, via le BIJ. Pour moi un atelier, ce n'est pas un projet. On peut avoir un projet dans un atelier, on part de choses que le jeune a envie de faire. Par contre un projet, c'est du travail au long terme, ce sont des choses plus spécifiques. Le projet hip-hop, c'est un projet qui a réussi à amener des jeunes de la danse à faire un spectacle pour l'Opéra, qui dure 8-9 mois, pour organiser la production. Mais, ça part d'un atelier qui a réussi.

Ces ateliers et ces projets sont pris en charge par des animateurs spécifiques. A l'inverse, certains des professionnels des Maisons de jeunes sont amenés à prendre en charge des activités de gestion quotidienne et de coordination éducative ;

OLIVIER : Je participe concrètement à des projets/ateliers, je fais des sculptures de ballons, je coordonne des projets collectif, je m'occupe de tout le lien avec d'autres organismes, je me retrouve souvent avec le jeune, et j'ai ce contact quotidien avec le public. Je dois aussi voir où on en est avec le jeune : c'est une vue en retrait. J'ai un collègue qui a une vue encore plus en retrait, il est très pointu en analyse de groupe. Moi je peux refaire les liens entre ce qu'il se passe à gauche et à droite. Comme vous pouvez le voir, les locaux ne sont pas les plus grands du monde, on fait beaucoup d'activité à l'extérieur : on fait des ateliers cirques, à Nandrin, un atelier créatif en face,... Je gère aussi les stagiaires ... enfin voilà, c'est très vaste.

Les ateliers organisés durant l'année sont payants.

LEA : Les ateliers, on paie 120€ l'année et tu as un cours par semaine, c'est une démarche volontaire, et ils s'y tiennent, sinon on les met à la porte, parce qu'on organise à perte, donc on n'a pas intérêt à avoir beaucoup de jeunes qui s'y inscrivent. Ce sont des personnes extérieures qui viennent organiser les ateliers. Donc, voilà, ça se fait chacun dans son local, on n'assiste pas régulièrement à ça.

Les projets peuvent être de nature très différente : flashmob, voyages, vacances,...

Au moment de l'entretien mené par un coordinateur de Maisons de Jeunes, un projet de voyage dans le Jura est sur la table.

OLIVIER : On travaille sur un projet commun pour aller dans le Jura. Et je les sens dynamiques, ils en ont envie.

Comment les projets sont-ils choisis ? Certains sont liés à une demande externe ; d'autres émanent d'une proposition de l'animateur ; d'autres encore proviennent des jeunes eux-mêmes.

L'une de nos interlocutrices relate la naissance d'un projet de flash mob : une demande formulée par un festival, puis présentée aux jeunes filles de la Maison des jeunes.

MARCIA : Le 4 ou 5 octobre donc cette année, on nous a demandé pour avoir 10 minutes sur scène au festival 100% Jeunes et vu que ça ne faisait que 3 semaines que les cours avaient commencé, j'ai dû procéder à un énorme changement. En général, en tout cas nous, les ateliers en maison de jeunes commencent en septembre, à la mi-septembre. Donc ça nous laissait 3 semaines pour préparer 10 minutes de choré, sachant que je n'avais plus toutes les danseuses de l'année dernière et donc je ne savais même pas reprendre des chorés de l'année dernière, suite à des déménagements, Donc du coup il fallait créer quelque chose avec les nouvelles, 10 minutes sur scène, on a fait une choré puis je me suis dit ben flash mob, ça rendra clairement dans mes objectifs, on fait passer un message, on invite les gens à participer avec nous. Donc du coup, j'ai proposé aux filles. Elles étaient super emballées par le projet bien qu'elles aiment bien danser pour danser et c'est difficile à amener ce caractère critique. Puis flash mob, c'est une chorégraphie plus facile du coup parce que ça doit être accessible pour les gens qui apprennent sur place. Donc je sentais parfois leur frustration quand on préparait la flash mob, maintenant suite aux résultats que ça a donné le jour J, elles étaient super contentes donc on a continué à faire ça avec la jeunesse en large.

Pour notre interlocutrice, il paraît difficile que ce type de projet « vienne des jeunes eux-mêmes ».

MARCIA : Maintenant le message vient d'eux. J'ai l'idée de faire le partenariat, j'ai l'idée d'une flash mob, etc. mais ce qu'elles ont dit sur la jeunesse, moi je n'ai rien dit. Elles construisent le message. Quand on a construit la chorégraphie, ce n'est pas moi qui l'ai construite, c'est ensemble. On se dit : « Voilà, qu'est-ce qui peut être, là on parle des difficultés d'un jeune, qu'est-ce qui pourrait exprimer les difficultés à travers la danse ? ». Donc je leur propose des choses parce que parfois elles ne savent pas. En plus elles sont nouvelles, ça fait 2 semaines qu'elles sont aux cours. Donc on dit peut-être qu'en faisant des mouvements plus cassés, plus carrés, là ça exprimerait peut-être une difficulté puis alors en balayant toute cette

difficulté puis en tapant des mains pour dire que finalement c'est la fête. Parce qu'elles ont parlé de quand on est jeune, on fait la fête. Et l'amitié, donc du coup, il y a un passage où on lève les bras et tout le monde se touche. Donc voilà, ça se construit, ça se discute ensemble. Moi, je suis là pour leur donner le soutien ou les idées ou leur dire : « Vous êtes capable de le faire, allez-y ». Mon rôle n'est pas non plus qu'elles se sentent nulles : « Oh ! J'ai pas d'idées, je suis nulle ». Donc du coup, à ce moment-là, j'alimente et le moindre truc qu'elles peuvent dire, je chope l'idée et je la retravaille. On la retravaille tous ensemble pour valoriser cette idée.

Une autre de nos interlocutrices souligne que le Conseil jeune, qui se réunit une fois par mois au sein de la MJ qu'elle coordonne et anime, est l'occasion d'identifier des projets susceptibles de mobiliser les jeunes, ou d'amorcer un parcours d'implications successives au sein de la MJ.

FLORENCE : On fait ça une fois par mois, et on parle et discute de ce qu'ils veulent faire pendant les vacances, tel projet ou : « On nous a proposé ça, est-ce que ça vous tente ? ». On les réunit et on discute des activités en général et par après, avec ceux qui sont bien impliqués, on tente de les amener vers un autre niveau de décision comme le conseil d'administration ou plus formel encore. Mais évidemment, c'est après un long travail d'implication dans la MJ.

Un projet breakdance est né durant l'un de ces conseils.

FLORENCE : Je vais prendre l'exemple d'un groupe de breakdance qui n'était impliqué dans aucune activité et on leur a proposé d'organiser le petit festival et là ils ont commencé à aller eux-mêmes chercher des sponsors, faire les affiches, etc. C'était un niveau assez basique d'implication dans le sens où on leur disait tout ce qu'il devait faire. Mais par rapport à ce qu'ils faisaient avant, c'est un pas assez énorme. Notre but après, c'est que la prochaine édition, c'est que ce soit à eux de prendre les contacts, gérer le bar, de faire ci, de faire ça ... notre but c'est d'au fur et à mesure des années, qu'ils s'impliquent et qu'ils l'organisent seuls.

Ce projet breakdance a été également mené en partenariat avec d'autres associations.

FLORENCE : Les autres associations viennent aussi nous chercher parfois. Par exemple, on a organisé un mini festival de breakdance en partenariat avec l'école de danse de la commune. Ce sont des partenariats qui viennent en fonction des projets. Et il y a les partenaires de toujours comme les structures culturelles des deux communes.

C'est le cas aussi d'un projet a été monté avec la bibliothèque locale. Dans ces partenariats, il semble indispensable de soigner la communication et d'harmoniser les perspectives.

FLORENCE : Pour l'instant, on a avec la bibliothèque une exposition sur la vie quotidienne dans la commune pendant la guerre 14-18. Et bien, chacun a sa vision des choses : nous, avec les jeunes on doit avoir telle approche ; le centre culturel, une autre et la bibliothèque, une autre. Et c'est dur de concilier tous les points de vue et de monter un projet cohérent avec tous les partenaires.

Ces partenariats sont aussi l'occasion de « casser » les images ou les aprioris.

FLORENCE : Certains vont au CEC parce qu'ils ont des aprioris sur les MJ et inversement. Ceux qui pensent qu'ils n'ont pas assez de talent artistique pour aller au CEC viennent chez nous. Nos activités artistiques ne sont pas du même niveau que le CEC. Et je ne connais personne de chez nous qui est allé à un atelier du CEC.

Certains projets menés sont ambitieux. Peut-être même trop ambitieux ? C'est, semble-t-il, le cas d'un projet vidéo dont les modalités techniques auraient été sous-estimées par l'une de nos interlocutrices.

MADY : Parfois ils me demandent des choses simples, qui me paraissent tellement simples que je les tire en gros projets. Et eux ben voilà, ils voulaient un petit truc, et moi je pars en vrille et je fais un truc à très très long terme et on n'arrive plus à suivre... Waw, c'est trop ! Par contre ça plaît à d'autres, et donc il y a réponse. Par exemple, on est au deuxième court métrage et là c'est des jeunes qui... En fait, quand j'avais écrit le projet pédagogique, j'avais suggéré qu'on ferait bien du montage d'images, et je suis partie en vrille : « Non, on va faire du cinéma ! ». Parce qu'en plus il y a un festival à Virton. Alors pourquoi ne pas se lancer carrément dans le cinéma. Ouais ok c'est ça ... et donc j'ai été prendre contact avec Clap Wallonie, les bureaux de production, qui m'ont mis contact avec un réalisateur. Je demandais qu'ils viennent juste pour coacher et pas pour faire ce que eux voulaient, mais ce que les jeunes veulent... donc du coaching quoi. Donc le réalisateur, il me dit que c'est nouveau, et ça me botte. Du coup, là, en 2013, sept jours en résidentiel où on avait engagé caméraman, réalisateur, ingénieur du son... avec des jeunes qui se sont inscrits de toute la Wallonie. Ceux qui avaient proposé voyaient que c'était trop loin et Clap a trouvé que le projet n'existait pas ailleurs. Et donc ils ont fait une grosse promo et on a eu des jeunes de partout en Wallonie. Et c'est un stage où le jeune apprend à travailler en collectivité, apprendre à choisir un thème commun, mais sans que le réalisateur et moi interviennent dans le truc et juste pour encadrer et coacher, ce sont eux qui tournent, eux qui font tout tout tout durant ces sept jours. Il y a eu un stage l'année dernière sur 10 jours où les jeunes disaient qu'il n'y avait pas assez de jours de montage. Quoique pas encore suffisant, mais bon... quand le film est sorti, les gens s'attendaient tellement pas à ça que là la deuxième année, six se sont réinscrits, et six nouveaux, comme si il y avait eu besoin d'amener une preuve de gage de qualité pour que les jeunes s'y intéressent. Tu peux en prendre un exemplaire d'ailleurs, et tu verras que c'est un film jeune... La caméra, la prise de son, ce ne sont que les jeunes derrière, et après celui-là, ça a créé des envies chez certains. Par exemple, une fille a passé le concours à l'IAD et a été reçue. L'année dernière elle était dans le groupe. Alors, on lui a demandé vu qu'elle était dans sa formation, on lui a demandé de nous expliquer ce qu'elle apprenait là bas et qu'est-ce que c'est comme métier qu'on n'aborde pas. Montage et production, c'est pas possible de travailler avec eux. Trop dur. Moi je me suis trop emballée, je me suis pas rendu compte des choses comment elles se passaient dans le cinéma, et je comprends pourquoi un film prend plus d'un an avant que ça sorte. Pour 20 minutes, il faut 3 mois, alors tu imagines les longs métrages de 2 heures... La première année j'étais complètement déstabilisée. On choisit un lieu pour toutes les séquences 14-18 qui se jouent dans ce lieu, pour éviter de devoir y retourner par après. Fallait prévoir les trois séquences de maquillage et de costume. Oh la la, un sacré boulot quoi ! Et les jeunes ne savaient plus à quoi allait ressembler le film. On coupait en plein dedans et on devait suivre les plans parce qu'on ne savait plus où on en était. C'est ça qui nous a montré le rôle crucial du monteur. Lui, il regarde tous les rushes, il ne

connaît personne, il ne juge pas, il apporte un regard hyper critique et objectif sur ton histoire, et avec son œil en dehors du stage, lui il te dit : « Bon, ok, ta séquence était prévue là, mais elle va mieux ici, pour l'accord avec les langages ». Enfin, ce sont vraiment des boulots de malades ... Un acteur tourne trois séquences par jour, il y avait 18 séquences et trois jours de tournage, et on devait alors tourner six séquences par jour : 3 fois 20 plans différents et les jeunes sont à l'impro et on recommence et on recommence, c'est long, il y a des jeunes qui connaissaient rien, on apprend sur le tas. Mais toi c'est pas ton taf, le cinéma, c'est lourd... Le deuxième film, là par contre, 6 sur les 9 sont des nouveaux, ils vont devoir se former plus rapidement et pour que les anciens ne s'asseyent pas sur les acquis, alors ils nous ont pondu un truc, sur le lac à Rabais avec la caméra à 10.000 balles, le micro à je ne sais pas combien, c'était... ah ouais ok, plus difficile, oui, on est servi, on tournait dans un magasin alors fallait demander la permission. Tout ce qui est intendance, c'est moi qui l'ai fait.

Le projet cinéma a été réorienté cette année, quittant la fiction pour le documentaire...

MADY : La fiction, j'en ai eu marre, parce que c'est trop facile. Je veux faire cette année un documentaire et trouver quelque chose de plus axé sur la participation citoyenne. Faire un documentaire chez des personnes handicapées, des femmes en détresse. Ils seront beaucoup plus citoyens après ça, car il n'y en aura plus qui seront là pour se la jouer. Ils vont devoir tous faire preuve d'empathie, suivre des personnes sans se faire voir et suivre l'émotion des acteurs. Donc j'ai cru que j'allais faire une sélection naturelle. Et bien non, ils restent tous !

Notre interlocutrice évoque également un projet théâtre mené au Bénin. Une aventure dont les bénéficiaires avaient été importants pour plusieurs des jeunes qui y avaient pris part.

MADY : Dans le groupe, une jeune fille était un peu surprotégée par sa maman. Elle faisait esthéticienne pour ne devoir s'occuper que d'une personne à la fois. Puis elle n'aimait pas parler en publique, on a fait du théâtre au Bénin, elle faisait une comédie pour pas monter sur scène. Et bien on est parti en 2011. Je clôture le projet, puis voilà pas qu'en 2012 elle revient à la charge pour venir pour le projet, pour le continuer alors que je pensais qu'il était fini. Elle voulait mettre les contes en formes de pièce de théâtre et je me disais : « Elle ? Tu rigoles ? Toi ? Pas possible ! ». Et elle insistait. Bon ben, ok, on a repris le projet. Pendant un an ils ont eu une comédienne et metteuse en scène pour prendre des cours de théâtre en accéléré, on a diffusé treize fois la pièce de théâtre, à la manière africaine. Ils étaient entièrement imprégnés. Après les 13 diffusions, on faisait un micro trottoir, et à Bruxelles, les africains adoraient, ils étaient : « Oh, mais on est chez nous ! ». On avait tout le rendu, on le remarque pas, mais après ils en ont appris pleins de choses : l'empathie, tu vois, maîtriser les ... enfin, des visites assez dures ... euh fin ouais, ils ont bien grandi, alors oui ! Maintenant elle vient me réclamer des trucs de théâtre et elle fait commercial maintenant. Plus rien à voir avec la découverte de soi et de ses capacités. Même sa mère je me souviendrai toujours, moi je travaille avec les jeunes, pas la famille, et donc là, avant de partir il fallait que je convoque les parents, pleins de trucs à faire : vaccins, papiers, etc. Et les parents s'étonnaient qu'on partait. Enfin, tu vois du coup, la maman peur panique pendant 15 jours, et je les avais obligés à vivre comme en Afrique en immersion, sans contact extérieur comme ici, donc sans GSM etc. J'avais demandé de liquider tout ça pour être en plein dans le projet.

Comment faire pour que les projets réussissent ? De la volonté, de la motivation, des remises en question, beaucoup d'échanges et de discussion avec les jeunes.

GEORGES : Je pense qu'il faut beaucoup de volonté, beaucoup de motivation et il faut se remettre en question. Beaucoup de discussions. J'ai eu beaucoup de réunions avec les jeunes pour remettre les choses au point, connaître leurs objectifs, leurs envies. Ils avaient des demandes sur la rétribution financière, ils ne voulaient pas faire ça pour rien. Alors que nous on veut leur faire apprendre des valeurs, c'est beaucoup de discussions, on ne veut pas tomber dans la société de consommation et rester cohérent par rapport à ça. On fait notre travail, et les autres ne le font pas de la même manière, c'est enrichissant, on apprend à travailler avec d'autres et les jeunes aussi, de voir ce que c'est la vie réelle, on est face à des choses qu'on ne voit pas souvent, c'est un apprentissage pour la vie future.

A moins que la personnalité de l'animateur ne fasse la différence...

GEORGES : Je pense que c'est une question de personnalité de l'animateur : s'il est passionné, s'il comprend les enjeux, c'est l'accroche la plus facile. C'est une question d'écoute, d'être sensible aux différences entre les jeunes. Il y en a qui sont plus réceptifs, il y a une manière de dialoguer d'un jeune à l'autre qui touche ou pas. Même si on est amené à faire un travail collectif, on essaye de faire les deux, des moments individuels, durant lesquels on parle avec eux et durant lesquels ils se confient, plutôt que des moments de groupe.

2.- Une visée éducative

Nous l'avons bien perçu dans les lignes qui précèdent, les activités proposées ont une visée éducative : les loisirs occupationnels ne sont guère prisés par certains de nos interlocuteurs.

MARCIA : On n'est pas une maison de jeune occupationnelle : aller à Walibi, à la piscine, faire du Kart,... ça c'est des ateliers qu'on se permet en Juillet mais pas en général on évite ça.

Cela étant, il y aurait toujours (une petite ?) place pour des activités à connotation plus « consummatrice ».

MADY : Pour occuper les gens, parce qu'on pense qu'ils n'ont rien d'autre à faire, on fait des sorties. Mais s'il n'y a pas au moins un jeune qui s'est mis dans l'organisation pour le préparer avec nous, on ne le fera pas ! (MADY)

Parce que des activités qualifiées de « consommation » (cinéma, patinoire, kayak,...) peuvent être une amorce pour amener les jeunes à une « participation » effective au sein de la MJ.

La première facette de la visée éducative pourrait bien reposer sur la capacité du jeune à formuler une demande. L'une de nos interlocutrices n'entend pas baser les activités de sa MJ sur un programme préparé et auquel le jeune s'inscrit. Il doit y avoir une demande formulée par le(s) jeune(s).

MADY : Si le jeune ne me demande pas de créer une activité, je ne fais rien. Par exemple, les voyages, cela fait deux ans qu'on n'en a plus fait parce que personne n'en demande. Et ce n'est pas parce que quelqu'un veut partir en voyage qu'on fera tout pour eux. On va leur demander de faire des devis pour les hébergements, les activités, etc. Le groupe avec qui je pars, je les connais depuis un an. Au final, je peux voir ce que eux ont préparé comme voyage au lieu que ce soit l'inverse : ce n'est pas moi qui vais ramer pour leur préparer un voyage qui ne conviendra pas et qui va foirer quand on sera sur place. Donc, s'il n'y a pas de réelle demande, on ne fait pas de gros projets comme ça.

La visée éducative peut amener certains des intervenants, confrontés à des familles en difficultés socio-économiques, à aller au-delà d'un rôle d'animation.

OLIVIER : Ici sur le quartier, ça se voit très fort, ils peuvent rester jusque 22h dehors sans problème. On va dire comme ça : avec les parents qui contrôlent un peu ce que leurs enfants font de leurs journées, on a un contact plus proche, ils viennent au moins une ou deux fois pour voir ce qu'ils vont faire ici. Alors pour les autres qui s'en foutent, on va voir nous-mêmes, s'ils sont tard le soir dehors, on leur dit qu'ils devraient rentrer, c'est là qu'on se substitue un peu au rôle des parents.

Notre interlocuteur évoque la relation avec ces jeunes en termes de substitut parental.

OLIVIER : Maintenant par rapport à la population que je reçois ici, il y a aussi par moment, je suis le père de substitution, on est des atouts de référence qu'ils n'ont pas dans leur milieu familial. On a des primo arrivants, et là, les caractéristiques sont différentes, ils découvrent un univers qu'ils ne connaissent pas. La Belgique en est encore un autre, et leurs parents s'y perdent. Et ils vivent une vie différente d'avant (...) On est jamais sûr de... mais c'est ça qui est intéressant, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'on apporte à quelqu'un. Je ne peux pas, je ne sais jamais ce que nos actions ou nos attitudes auront comme impact sur un jeune. On ne peut pas mesurer. J'ai malgré tout un certain nombre d'indicateurs qui me permettent d'avoir une idée et de dire que je ne suis pas dans le mauvais. On ne peut pas dire : « Tiens, ce jeune-là a fait le projet, je peux dire qu'il va réussir dans la vie ». Et bien non, c'est illusoire. Parfois, refuser un projet à un jeune a un effet positif, il a pu grandir grâce au refus de l'institution. Dans cette relation père-enfant, il faut garder une certaine distance éducative tout en gardant la relation. Donc on ne ressort jamais intact quand on joue sur la relation, on est entaché les uns par les autres, on est touché. Donc c'est ça la richesse du travail avec l'humain.

La facette « sociale » du travail semble tout aussi importante que la facette culturelle.

OLIVIER : Nous considérons qu'une grosse partie du travail que l'on doit faire est de type éducatif. Il n'empêche qu'on veut aussi les sensibiliser au culturel et aux outils d'expression culturelle. Mais le vivre ensemble est nécessaire dans une MJ, dans des locaux d'accueil. Dès lors que les MJ arrivent encore à en faire des accueils qui sont vivants et dynamiques, l'enjeu pour nous, c'est le vivre ensemble : accepter la différence, les filles, les garçons, les gros, les blancs, les noirs... Et ce travail-là est un travail préliminaire à ce qu'on pourra les amener à la suite. On a régulièrement le problème de devoir travailler dès le plus jeune âge ce que j'appelle les prérequis de la citoyenneté. C'est à dire être en acceptation avec la société et avec la diversité. Quand ces deux valeurs ne sont pas là, c'est quasi impossible de travailler, il faut

vraiment dans une dynamique d'accueil, pour que les comportements changent et ça prend du temps qu'on ne peut consacrer à un atelier, ou un projet... Ce sont des choix stratégiques de travail. On pourrait dire qu'on change de public, mais ce n'est pas notre cas, nous voulons travailler avec le public de quartier, et on a les limites de quartiers.

Notre interlocuteur précise que cette action éducative part soit d'une demande, soit d'une analyse de besoins.

OLIVIER : Nous, on part de la demande ou l'analyse des besoins. On est parti avec trois jeunes filles de 14 ans faire du shopping à Liège. L'objectif, c'était de leur faire prendre le bus, d'aller faire des courses et de les séparer de leur frère cadet aussi parce qu'il les étouffait. Ça c'était sur base d'une analyse qu'on a fait et on avait scruté les demandes possibles, c'était de bien travailler les objectifs. Parfois c'est l'inverse, on part d'une demande.

Normalement, on ne travaille pas l'individuel. Mais, en fait, on est amené occasionnellement à travailler un cas ou l'autre. Je prends l'exemple dont on est tous assez fiers. On avait un jeune d'une timidité malade. Au départ c'était impossible pour lui d'avoir des amis, et aujourd'hui, il a son réseau d'amis. Il n'osait rien faire, il levait la main pour aller aux toilettes... il a fêté son anniversaire ici, on l'appelait l'ancien pour lui donner de la confiance en lui, se sentir plus à l'aise par rapport aux autres. On sait que c'est notre action qui a eu un impact. On a trouvé pleins de petits trucs et là on est sûr qu'on y est arrivé grâce à ça. C'est du qualitatif mais ici, on peut évaluer son évolution.

Cette action éducative exige de dépasser les missions « classiques » dévolues à une Maison de Jeunes.

OLIVIER : J'ai dû porter plainte juste une fois où un jeune a failli cramer la baraque et voler la caisse, mais c'était la seule fois où j'ai nommément porté plainte. Mais il y a des MJ où c'est leur quotidien, où ils ont un gars à l'entrée, il est gardien devant la porte, et il décide qui rentre ou pas. Tu imagines? Moi je suis très loin de tout ça, mais il en existe une à Bruxelles. Si je dis : « Allez ok, j'arrête de m'occuper du public que j'ai », et que je vise le public le plus difficile, je ne peux plus aller au bowling, mais j'organise des camps dans les bois, des trucs qui donnent de l'adrénaline. Je travaillerai des choses différentes : souder les groupes, faire passer des messages : dire qu'on ne reçoit pas l'argent comme ça, qu'il faut se battre mais pas en frappant les gens, mais en luttant contre soi-même et être capable d'aller à la rencontre de l'autre, avoir une stratégie. On l'a déjà fait, c'est juste qu'on est en mutation pour le moment. Comme c'est déjà arrivé, je ne devrais pas le raconter au pouvoir subsidiant, mais ça m'est déjà arrivé d'attraper trois jeunes et aller au restaurant avec eux pour leur communiquer un message entre quatre yeux. Même si ça prend du temps, on veut marquer le truc, ils sont liés à toi après ça et sont coincés. C'est un job qu'il faut travailler différemment. Les MJ font leur boulot et moi parfois je dévie... Je ne sais pas si c'est parce que je cherche plus d'apaisement dans mon boulot... je ne sais pas... ou une mutation du public...

3.- La formation de CRACS

L'action menée par les Maisons de Jeunes a pour finalité la formation de CRACS : ,citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires.

Mais qu'est-ce que la citoyenneté ? Une des animatrices rencontrées part d'un exemple.

MARCIA : Pour moi, c'est quelqu'un qui réfléchit sur ce qu'il fait et qui sait pourquoi, qui se renseigne. Un exemple : les jeunes filles sont invitées pour la troisième année à faire un livre politique. Et les mecs ont été aussi invités, et on leur demandait de faire du rap sur ce que c'est pour eux la politique. Ils viennent en conférence sur quelle place pour les jeunes en politique. Ils se sont habillés en costard et sont venus montrer en rapport ce que c'est la politique et on leur donnait la parole. Mais on s'est rendu compte qu'un jeune il peut exprimer son avis sur la diminution de l'âge de la majorité mais on sentait qu'il n'y avait pas de réflexion derrière. Alors l'animateur de l'atelier va travailler avec eux pour leur apprendre à parler par exemple de capitalisme, mais à savoir justifier ce qu'ils racontent en lisant d'autres choses. Être artiste, c'est aussi faire des beaux textes, mais aussi aller plus loin et se renseigner sur un parti de droite, sur les choses dont ils veulent parler mais qu'ils ne connaissent que très partiellement. Et ça c'est être responsable.

Une autre de nos interlocutrices fait référence à deux autres dimensions : la mobilisation autour de causes collectives et l'apprentissage des droits et devoirs ; en d'autres termes, éduquer à la citoyenneté, ce serait apprendre à articuler une part de militantisme et une part de maîtrise du cadre légal de référence.

MADY : Moi, quand on évoqué la délocalisation de la MJ, j'ai mobilisé les jeunes et leurs parents. Et j'ai dit : « C'est simple, s'ils veulent non délocaliser, on s'attache aux barres ». Et là, ça m'a conforté de le dire. Les responsables politiques ont quand même un intérêt à notre présence. Moi, je n'ai rien caché aux parents. C'est du militantisme. Tu n'es pas que citoyen, tu as aussi des droits et pas que des devoirs. Si tu fais un graff aux yeux de tous, ce n'est pas partout qu'on te laissera faire ça. Mais si tu as envie de le faire, rentrons dans les lignes et après, on verra comment c'est possible de négocier. Et c'est normal que la commune ait un droit de regard sur ce que tu fais dans l'espace public. C'est un bien public que la population paye.

La visée citoyenne amène aussi à revisiter les projets mis en œuvre avec les jeunes. C'est le cas du projet flash mob dont il a été question plus haut.

MARCIA : J'essaye de faire un partenariat avec les rappeurs et les danseuses. Donc on essaye de penser à des thématiques. Là, on a fait un flash mob sur la jeunesse. Donc on en a parlé entre fille pour nous ce que c'était la jeunesse puis on a demandé aux rappeurs d'écrire un texte à propos de l'histoire qu'on avait raconté. On a construit une chorégraphie là-dessus et alors on a fait au festival 100% jeune un événement de maison de jeunes, on a fait la flash mob plus la démonstration de danse où tous les gens ont participé. Donc mon boulot, c'est apprendre à danser mais avec un regard critique et pour exprimer un message. Donc c'est déjà travailler la dynamique d'un groupe, travailler l'engagement d'un jeune, et l'investissement qu'il peut avoir, parce que ce n'est pas facile de les avoir tout le temps. Puis après aussi, au ni-

veau de leur estime, pouvoir monter sur scène et la satisfaction que ça peut amener. C'est un peu tout ça mon rôle.

Et lorsqu'ils viennent des jeunes, ces projets devraient être retravaillés, voire réorientés, dans une perspective citoyenne.

MARCIA : Là on est sur un projet Québec, ça fait des années que les jeunes disent qu'ils veulent y aller. Maintenant, eux, et c'est normal, on a 70% du voyage qui est remboursé grâce au BIJ, et nous on comprend parfaitement. Ce genre de projet doit malgré tout avoir un caractère social et tu dois y amener une réflexion : c'est pas partir en vacances. Par contre les jeunes, quand elles te disent : « Je veux partir au Québec », ben c'est partir en vacances, il n'y a pas encore ce réflexe et ça c'est le travail de l'animateur. On va faire des partenariats, des échanges avec des gens du Québec notamment d'associations de jeunes, parce qu'il n'y a pas de maisons de jeunes à Québec. Pour créer un clip, rencontrer des rappeurs, c'est pour réfléchir, pas pour se dire on va aller faire les magasins toute la journée. Ce projet part des jeunes, mais l'animateur est là pour faire en sorte qu'on ne parte justement pas en vacances.

L'éducation citoyenne peut être menée de façon plus structurelle, par exemple lorsque le projet, une fois mené à son terme, se prolonge dans la préparation d'activités, voire d'un atelier.

MARCIA : Pour la flash mob, il y a moyen de mieux faire, ça c'est sûr. C'est pour ça que maintenant on va faire un projet à plus long terme pour le mois d'avril. Parce que déjà, lorsqu'on a parlé de la jeunesse, c'était un cours de danse, c'est des jeunes filles qui veulent danser à fond, qui veulent tout le temps danser, elles adorent la danse. Donc pour elles, le moindre moment où on parle, c'est perdu. On ne danse pas. Et là, lorsqu'on a parlé de la flash mob, donc comme je t'ai dit on était limité, avec 2h semaine, on était vraiment limité. Du coup, on a fait intervenir que les filles dans la réflexion de ce que c'était la jeunesse. Les mecs, d'accord, ils ont écrit les textes mais ils ont quand même suivi l'histoire et intégré quelques idées mais il n'y a pas eu confrontation d'idées. Et donc pour le nouveau projet qu'on fait pour avril, d'ailleurs on en parle après-midi avec mon collègue, ce serait utiliser la méthode de Majo Hansotte de l'intelligence citoyenne (MARCIA).

La préparation de l'activité offre l'opportunité de débats et d'échanges entre les jeunes, dans la perspective d'unifier les points de vue sur le thème retenu, ou d'éveiller le sens critique des jeunes.

MARCIA : Le thème, c'était la place de la femme dans la société, des jeunes filles en particulier. Maintenant tu en as une qui a parlé d'homosexualité, elles ne sont pas toutes homosexuelles mais elles ont quand même fait une maquette sur l'homosexualité. Il y en a une qui disait : « Ca m'énerve, j'aime bien mettre des mini-jupes et on me traite souvent quand je suis en ville et que je me promène », tu en as d'autres qui ne sont pas du tout là-dedans, elles sont avec leur voile. Mais c'est quand même, le résultat final, donc après c'est tout un débat – c'est quand même lourd cette méthode – c'est tout un débat mais le résultat final, c'est qu'il y a plusieurs maquettes. Une où tu as l'homosexualité, le mariage gay et puis après une autre où tu vois une fille à l'arrêt de bus avec une mini-jupe, Ken – elle utilise Barbie pour leur histoire – et avec Ken qui touche les fesses de Barbie et avec une petite phrase : « Tu l'as mérité ». Donc

elles sont toutes comprises dans l'exposition, chaque message, même si toutes ne se retrouvent pas dans chaque situation. Là, elle unifie leur histoire chacune. C'est ça le but (MARCIA).

Par exemple, si des jeunes veulent danser sur du Beyoncé, chanter sur la chanson « Call me maybe », on traduit la chanson, puis : « Ah ! OK c'était ça, on savait pas ». C'est à un moment donné leur faire se rendre compte sur quoi vous dansez, Beyoncé est trop belle et tout mais vous savez ? C'est vraiment partir de ce qu'ils aiment puis après essayer d'aller plus loin. On veut aussi que ça vienne d'eux par après...

4.- La participation des jeunes

Nous avons déjà pointé chez nos interlocuteurs l'attachement à une démarche éducative dans le choix et les modalités des activités. La finalité de ces activités repose largement sur la volonté d'un apprentissage de la participation de chacun à une réalisation collective.

MADY : Moi, ce que j'aime bien faire, c'est l'écolage mutuel : apprendre ensemble. Chaque jeune a des compétences, je n'ai pas toutes les compétences. Nous pensons que le jeune n'a pas toutes les compétences mais qu'il en a aussi. Par exemple, pour l'organisation d'une soirée, cela va se faire avec le jeune : il va m'apprendre à faire de l'infographie. Ce sont ses capacités et pas la mienne ; c'est un échange donnant-donnant. Pour les concerts, on leur donne des locaux mais eux font le montage de la scène. Moi, je déteste le consommatoire.

A l'opposé, l'une de nos interlocutrices souligne les difficultés rencontrées : la participation des jeunes n'est jamais gagnée d'avance, elle serait même plutôt volatile...

FLORENCE : Parfois ils viennent et parfois ils ne viennent pas ; il n'y a jamais de certitude quant à la réussite de nos projets. Je remarque que c'est très difficile avec certains. Pour nous, quand on vient, ce n'est pas juste une fois, on vient pour un projet au long terme, mais il y en a qui ont du mal à s'impliquer. Mais pas tous, je vous rassure... mais voilà, dans le sens qu'on peut très bien commencer un projet avec 10 puis avec 5, mais ce n'est pas un manque de volonté de leur part, ça va et ça vient...

Au cœur des activités menées par la Maison de jeunes, les ateliers « musique » fonctionnent bien, en regard d'autres activités qui « périclitent ».

FLORENCE : Ici, on a tous nos ateliers musiques qui ont une très bonne réputation dans les communes. On a une formation groupe rock, et ça c'est vraiment quelque chose de très fort à la MJ. Sinon les activités qui fonctionnent bien, le festival de Breakdance, et quoi d'autre... plein de choses avant qui sont actuellement en train de péricliter, comme le jeu de rôle grandeur nature et sur table. Ca, on est en train de relancer parce que ça faisait partie de l'identité de la MJ, mais ça a périclité par manque de jeunes.

Notre interlocutrice définit la participation dans les termes suivants.

FLORENCE : Le jeune doit avoir l'impression de faire partie de quelque chose et il faut que ce soit un sentiment qui fonctionne dans le groupe et que cela fasse fonctionner l'activité. Il faut que le jeune fonctionne dans un groupe et que le jeune ait l'impression d'y prendre part. La participation, c'est oser donner son avis et en retirer quelque chose.

La participation à un projet collectif ne va pas de soi, surtout si les animateurs installent volontairement le désordre dans les représentations initiales des jeunes et les confrontent à la différence et à des univers de référence éloignés de leurs intérêts immédiats. Ainsi, la pratique du hip hop, au cœur des activités proposées par l'une des Maisons de Jeunes, est vue comme un moyen de faire se rencontrer des publics différents, notamment en suscitant la discordance entre la perception des jeunes et d'autres univers sonores.

GEORGES : Il y a le hip hop. L'important est de valoriser le travail du jeune et d'ouvrir leur culture dans la danse. Il y a plusieurs disciplines de hip hop et ils sont souvent renfermés sur ce qu'ils font et je trouve qu'il faut décloisonner. Travailler ce genre de danse avec de l'orgue, c'est inhabituel. Ils doivent apprendre à gérer avec d'autres sonorités, et ceux qui jouent de l'orgue découvrent aussi un autre monde. Les jeunes peuvent s'ouvrir. Evidemment, ça entraîne des difficultés, parce que ce n'est pas naturel... L'orgue et le hip hop a priori ne vont pas ensemble. Il faut adapter, faire des changements, faire rencontrer des publics qui ne se connaissent pas, ça cause des problèmes et ça en a causé. Nous on doit tempérer les problèmes et faire en sorte qu'il y en ait moins. C'est vrai que ça n'a pas été sans mal. Beaucoup des jeunes qui pratiquent la danse sont d'africains, et ils ont un comportement plus cool vis-à-vis de la ponctualité, c'est une généralité, et ça se vérifie chez nous en tout cas. Alors vis-à-vis de ça, on avait un public germanique qui n'appréciait pas trop ce manque de ponctualité. Finalement ça c'est bien passé. Il a fallu concilier ces deux publics.

5.- L'émancipation sociale

L'une de nos interlocutrices situe son action en Maison de Jeunes dans le fil d'un engagement politique et d'une volonté d'émancipation sociale.

LEA : Moi j'ai été fort marquée par mon éducation où donc ... j'ai été élevée par des parents communistes qui pensaient que le théâtre était un outil de lutte sociale qui permettait de donner la parole à des gens qui n'ont pas de moyens d'expression et qu'à partir du moment où ils n'ont pas la parole, alors leur réalité n'existe pas. Et je trouve qu'effectivement, politiquement et socialement parlant, il y a des énormes parties de la population qui sont tenues pour quantité négligeable et qui doivent descendre dans la rue pour se faire entendre. Ce n'est pas normal, c'est un droit, même si j'y mets des limites, mais je trouve ça indignant qu'on doive en arriver là surtout par rapport à ce qu'il se passe pour le moment. Il y a des grandes inégalités sociales et une des manières de lutter contre, c'est de donner des moyens d'expression : ça passe par le théâtre, la réussite scolaire. Voilà... beaucoup de choses, et surtout donner prise de conscience de ces mécanismes-là, et que... je suis pour une révolte intelligente et je trouve que renvoyer

de l'école, ce n'est pas une révolte intelligente. Je pense que c'est un deuxième piège, et donc j'aimerais bien si je pouvais faire conscience de ça à des enfants, un public ciblé défavorisé : quart-monde et en difficulté scolaire, mais surtout à ce genre de difficultés. Pas un problème d'intelligence et difficultés comportementales.

Une animatrice d'ateliers danse apporte un autre éclairage sur la visée émancipatoire. Le public de la Maison des jeunes est plutôt masculin : l'ouverture aux filles oblige à questionner les cadres de référence traditionnels.

MARCIA : On essaye d'avoir des réflexions par rapport à ça et aussi la Fédération des maisons de jeunes nous fait réfléchir là-dessus. Mais ça dépend des publics aussi, c'est difficile à gérer. Nous on a un public turc, marocain, il y a la religion derrière. Même avec les belges on est un peu là-dedans. Les garçons, selon leur culture, ne veulent pas leurs sœurs. Donc moi, mon objectif est d'à travers quelque chose qui plaît aux deux, c'est de leur faire vivre une expérience commune, genre : « Ouais, merci les gars d'avoir fait notre son. Ouais, la danse était super, les filles ! ». Donc on voit qu'il y a déjà quelque chose qui marche. Avant, il y avait juste chacun de son côté et on essaye d'unir ; à travers l'art on arrive peut être à créer une certaine mixité.

Il n'est toutefois pas aisé de mesurer les retombées d'une participation aux activités d'une Maison de Jeunes. Les bénéfices n'apparaissent que bien plus tard.

LEA : Permettre à des jeunes qui sont sur le fil, de se récupérer. C'est un problème d'insertion déjà à 6 ans. Si ça marche, on n'entend plus parler d'eux... Il y a des exemples ponctuels malgré tout, des jeunes qu'on voit grandir, un des jeunes de l'atelier théâtre qui a maintenant un groupe de rock qui tourne un peu, qui fait des études d'instituteur, c'est gai à voir. Il est très productif, il est question qu'il recommence le théâtre, il a l'air très épanoui. L'atelier théâtre l'a marqué, lui a permis de s'ouvrir à d'autres choses. Des exemples marquants, un animateur guitare, c'est un ancien jeune de chez nous. Bien sciant à l'époque mais il s'est pris de passion pour la guitare, c'est une pointure maintenant il a fait le conservatoire à Anvers. Il n'avait pas les moyens d'acheter une guitare, et la MJ lui a payée, en échange des cours qu'il donne ici. Et là oui, tu vois des choses qui émergent de manière marquante. Ce sont des cas isolés.

6.- L'accompagnement individuel

L'une de nos interlocutrices déplorait la participation irrégulière des jeunes aux activités de la MJ. Cette participation volatile contrecarre le maintien d'un projet sur le long terme. La valeur de ce projet est double : susciter l'adhésion des jeunes et être pour eux une occasion de plaisir. Le travail en Maison de jeunes suppose alors une double orientation : vers le groupe et vers chacun des jeunes.

FLORENCE : Si on met en place un projet collectif, il y a toujours une part d'individuel, dans la mesure où il faut prendre en compte le caractère de chacun pour qu'il puisse s'insérer dans le projet et une part de collectif, parce qu'il faut apprendre à travailler ensemble et chacun doit

s'y retrouver. Nous ne sommes pas des assistants sociaux mais on doit malgré tout prendre part à cet accompagnement individuel.

Faire du bon travail, c'est voir évoluer les jeunes positivement. Les plus timides au début qui parviennent par la suite à se lancer dans des activités, parler, créer des activités, qui permettent d'arriver à faire un chemin.

L'approche du public « jeune » ou « adolescent » suppose d'établir confiance et écoute. L'intégration du jeune dans un groupe est importante, mais elle peut contribuer à étouffer les individus. Ce que déplore notre interlocutrice.

FLORENCE : Le gros souci qu'on a pour lier une relation de confiance, c'est quand ils viennent en grand groupe homogène et qu'il n'y a pas moyen de nouer une relation avec les individus. Là, le travail est beaucoup plus difficile. Le groupe est important : dans l'adolescence on ne sait pas passer à côté, mais disons que c'est un travail beaucoup plus long si c'est un groupe homogène, de les connaître tous plutôt que de connaître l'identité du groupe lorsqu'un parle au nom des autres. Lorsqu'ils vont à l'accueil avec le leader, ben c'est lui qui mène les autres dans ce qu'ils vont faire. Les autres veulent être avec leurs potes et veulent juste suivre le groupe. Donc voilà, on laisse faire, on ne va pas les obliger, mais ce n'est pas notre but à la base.

7.- La reconnaissance sociale

Les activités menées au sein des ateliers et des projets ont aussi pour objectif de poser les bases d'une reconnaissance de la valeur des productions et de l'engagement des jeunes. L'atelier rock organisé dans une Maison de jeunes de l'Arrondissement d'Arlon lui paraît répondre à cette finalité.

FLORENCE : Surtout que le travail soit reconnu, et ça c'est notre boulot au sein de l'équipe, de les valoriser et les faire connaître. On a un groupe de formation rock qui est à la base juste en train de jouer dans leur garage et sortait pas de leur groupe restreint, et on voulait que leur travail soit reconnu. Ça leur prouve qu'ils ne font pas du travail pour rien.

Le passage par la scène publique s'avérerait parfois salvateur pour ces jeunes.

SB : Penses-tu que c'est important pour une Maison de Jeunes que le public voit ce qu'il s'y fait, que ce qu'il s'y fait soit mis sur une scène publique ?

OLIVIER : Moi je retournerais la question : est-ce que c'est important pour les jeunes qu'on les montre publiquement ? Histoire de montrer ce qu'ils sont capables de faire. Je prends le point de vue du jeune : le jeune a besoin de valorisation, il a besoin qu'on lui reconnaisse des compétences et même d'être aimé ! Ils sont demandeurs, et si on est amené à jouer père-mère de substitution, c'est parce qu'il y a un manque de ce côté-là. Mais voilà, c'est ça les enjeux, de valorisation et leur faire rencontrer le monde des adultes de manière positives. Je retourne la question parce que je ne pense pas que les habitants ont besoin de voir les jeunes bien. La MJ en a plus besoin ... mais pour moi, la MJ est au service des jeunes, pas de son propre ser-

vice. Si je conserve une image négative à cause du public que j'accueille, ce n'est pas grave, je continuerai quand même, c'est un choix institutionnel.

Plus modestement, le regard porté sur la contribution d'un jeune à une activité artistique peut être celui d'un pair. L'une de nos interlocutrices, après avoir souligné le poids des aprioris qui entourent l'art et la culture et la nécessité d'emprunter une entrée ludique, estime qu'il est déterminant que les productions ne restent pas à l'état « théorique ». De formation artistique, elle estime que l'entrée par l'art doit se faire de manière ludique, « pour ne pas leur faire peur ».

FLORENCE : Certains dès qu'ils entendent « art », ils sont : « Aaah noooooon pas l'art ! Peinture noon » alors qu'ils sont bourrés de talent. Ça rebute certains (FLORENCE).

On essaye de leur faire peindre les portes intérieures de la MJ. On est en train de les peindre et chacun fait son petit projet. On évite le cours académique. Les trois quarts de nos activités se basent là-dessus. On ne fait pas un cours de dessin parce que, comme ça, il se disent : « Ah ! Si c'est pour s'amuser, je viens ». Mais d'autres attendent du formel. Je pense que ceux qui n'ont pas été poussés dès l'enfance, c'est une façon d'aborder l'art... Cette semaine, on a trois jours durant lesquels un professeur d'illustration BD vient : trois jeunes sont là pour faire du dessin et moi, en même temps, je peins les portes avec les autres. On essaye de satisfaire un peu tout le monde.

(...) Si ça reste théorique, ce n'est pas la peine. Comme je disais, ils auront quand même un produit fini qui sera valorisé en exposition. On n'est pas en académie mais c'est juste qu'un prof est là et leur explique les techniques, et certaines peuvent faire peur à des jeunes qui n'ont jamais fait ça et on les met dans quelque chose de plus ludique. Mais dans les deux cas, on aura un produit à valoriser. Je reviens avec mon histoire de porte : ben à chaque fois qu'ils viennent ils le montrent à leur copains et disent : « Regarde, ça c'est moi qui l'ai fait ». Disons que si c'était juste pour eux, ça ne les valoriserait pas, dès que c'est le groupe c'est plus important.

La reconnaissance ne va pas de soi. L'un de nos interlocuteurs pointe les limites inhérentes à un environnement peu enclin à l'indulgence ou à la compréhension à l'égard du travail éducatif mené par la MJ.

OLIVIER : Souvent, la MJ n'a pas eu une bonne réputation notamment parce qu'on a un public précaire, des jeunes qui font des conneries à l'extérieur. C'est l'époque des pétards et s'ils lancent des pétards devant chez nous, on dit que c'est à cause de nous, même si au final, ce n'est pas parce qu'ils sont devant chez moi qu'ils viennent de chez moi. Il y a aussi une fois où une dame avait été choquée parce qu'un jeune était sorti de la MJ par la fenêtre. Alors oui, d'accord, il est sorti par là, ça se fait pas mais voilà... est-ce que pour autant la MJ fait mal son travail ? L'image qu'on renvoie tient à quelques détails sur lesquels on n'a pas toujours prise... Si on résume mon travail par le fait que « mon » jeune sort par la fenêtre, ça ne va pas, ils n'ont rien compris... Voilà, c'est la MJ ils sont cons, ils ne savent pas gérer leurs jeunes et on aura ça sur notre façade, c'est des réactions qu'on a...

Ce serait aux animateurs d'une Maison de Jeunes de contribuer à la reconnaissance de la valeur des productions artistiques des jeunes, surtout à l'égard d'autres intervenants qui entretiennent parfois des relations plus conflictuelles avec eux.

MADY : Il y a eu un moment donné, des jeunes qui posaient des soucis... j'avais bien aimé faire ça d'ailleurs... ils étaient partis en IPPJ. Et en fait, les policiers étaient venus voir où ces jeunes étaient et ils étaient bien avec moi, et alors, j'en avais profité : « Mais, écoutez... » – avant j'avais un atelier écriture rap/slam, parce qu'avec eux, c'était la seule manière de s'exprimer et j'avais enregistré et je kiffais ça. Donc j'ai fait écouter ça aux policiers, et ils m'ont dit : « Oh, mais c'est bien ! ». Puis je leur dis : « Ben ouais, ils font pas que de la merde ! ».

Il s'agirait aussi de lutter contre la méconnaissance de l'action des Maisons de Jeunes dans le grand public : trop souvent, elles sont confondues avec les clubs de jeunes.

MADY : Mais en même temps, si tout le monde connaissait le monde de la MJ, je n'aurais plus aucune bataille et je me ferais chier... je ferais autre chose. C'est vrai que ça fait partie du boulot, d'aller à gauche et à droite, de défendre. C'est un peu du militantisme (MADY).

Notre interlocutrice aborde l'un des thèmes soulevés avec les intervenants du secteur culturel que nous avons rencontré : le processus est-il plus important que le résultat lui-même ?

MADY : Si on fait de la photo, c'est qu'on a avec nous quelqu'un qui s'y connaît. Si cette personne trouve que les photos ne sont pas bien, il faut permettre au jeune de revenir au projet, s'il veut les exposer. Mais ce n'est pas à nous de dire que c'est mauvais. Si les photos ne sont pas bonnes et si je lui dis qu'elles ne sont pas bien, qu'est-ce qu'il en pense ? Donc, tu vois, ça leur permet aussi d'avoir une ouverture à la critique. On ne dira pas : « On n'aime pas ce que tu as fait, on ne fait pas d'expo ». Ce serait vachement frustrant ! Ce n'est pas du scolaire. Déjà que le jeune vient de son plein gré. Alors, on ne va pas le frustrer dans les capacités qu'on veut lui faire développer. On renvoie alors la question : « Si les photos ne sont pas bien ou qu'il n'y a pas de photos à exposer, quid pour aujourd'hui ? Que voulez-vous faire et comment ? On n'est pas prêt pour l'expo ? On reporte d'un mois ? Si on le fait, qu'est-ce que ça implique ? ».

Dans les projets soutenus par la MJ, le processus semble tout aussi voire plus important que le résultat proprement dit. Dans la réussite comme dans l'échec du projet...

MADY : La cuisine aussi, ça pourrait être du consommatoire. « Vous venez vous inscrire et vous faites la cuisine ? Non non, vous gérez le budget, vous faites les courses ». Ce n'est pas faire de la cuisine uniquement. C'est le processus qui compte et la cuisine finalement, c'est l'aboutissement du processus et ce qui est primordial, c'est le processus.

Une année, les jeunes avaient demandé de partir en Espagne. Ça fonctionne fort au feeling et je savais que ça allait capoter. C'était un groupe de jeunes et pour le processus, ça n'allait pas aller, je le sentais : il y avait déjà beaucoup de frictions pour les jeunes. Quand on a commencé à mettre le processus en place, après 3-4 mois, on s'est rendu compte que ça n'allait pas aller. Mais c'est pas grave : au moins, on y a été. Ce n'est pas le résultat qui compte, c'est le proces-

sus, et les frictions, les choses qui ne vont pas, ça permet de faire évoluer le jeune. Il y en avait qui n'avait pas du tout envie de travailler pour la collectivité. Donc ça aussi, ils se sont rendu compte de leurs propres limites et compétences. C'est quelque chose qui les renforce ; c'est bénéfique pour eux : il n'y a pas d'échecs. En fait, nous les MJ on est des laboratoires : essais-erreurs. On est là pour essayer que ça marche mieux ou si on a envie que ça marche mieux, de faire en sorte que ça marche.

L'apprentissage doit donc s'inscrire dans un processus pas trop lisse : « si tout coule et qu'on arrive au bout », rien n'aura été appris, et les choses susciteront de l'ennui... Le modèle scolaire n'est pas de mise : ni dans l'apprentissage ni dans le contrôle des règles fixées.

MADY : Les punitions, mois, ça ne m'a jamais parlé. Donc je suis plus du genre : sensibilisation aux CRACS. Avons-nous envie que ça aille mieux ? C'est pas comme à l'école où j'ai la science et c'est à toi de la bouffer telle que je te l'ai donnée. Je permets au jeune de me dire : « Oh ! Stop, là ! Tu exagères » ou « Je ne me sens pas bien ». C'est super génial, parce que les jeunes savent comment tu es et ils ont confiance, ils savent comment tu peux réagir et t'aborder, et il est de même dans l'autre sens : pas les prendre pour des débiles qui ne savent rien. On fait quand même partie de l'éducation permanente. Par exemple, en musique ici, ils n'ont pas besoin d'avoir fait du solfège. On fait de la musique autrement.

8.- La question du cadre et des limites

La visée émancipatoire n'exclut pas la présence de limites normatives. La question de la définition des règles et des éventuelles sanctions a été abordée en des termes assez différents par nos interlocuteurs.

Pour l'un d'entre eux, il faut « cadrer » mais garder une part de liberté.

GEORGES : Moi ce qui me tient à cœur, c'est de travailler avec les jeunes, pas de faire pour eux, mais de faire avec eux. Ce côté éducation permanente, de co-construction de projets qui me tient à cœur, dans l'équipe, j'essaye que tout le monde soit dans cette optique-là. Je pense que c'est important de laisser au jeune sa capacité de s'intégrer et de participer comme il a envie dans un certain cadre, il ne faut pas qu'il fasse n'importe quoi. On cadre, faut pas qu'il vende du haschisch, mais ça reste libre par rapport à tout ce qu'on peut faire.

De même, quand les jeunes ne jouent pas le jeu de la participation, il faut alors « recadrer ».

GEORGES : Je prends un exemple : l'échange de jeunes. Quand nous, on a une réunion, on dit que la participation, c'est être dans les débats, participer aux activités. Si un jeune ne joue pas le jeu dans les termes de départ, on doit recadrer les choses, il y a une forme de contrat qui est établie, mais si le jeune ne veut pas faire l'échange, il peut partir, donc on n'oblige pas.

La transgression des règles pourrait être l'opportunité pour l'action de la Maison de Jeunes. L'une de nos interlocutrices évoque à ce propos la gestion d'un acte de « vandalisme » d'un ascenseur.

MADY : Enfin, là, la participation citoyenne on est en plein dedans. C'est justement dans la défense du jeune et de la réappropriation de l'espace public par les jeunes et même de nous, de tout le monde, parce que nous-mêmes on ne peut pas faire ce qu'on veut... Alors, l'ascenseur avait été vandalisé en octobre-novembre. J'ai alerté les graffeurs locaux pour leur dire de dénoncer la personne responsable sinon à cause de ces personnes, ils ne pourront faire reconnaître le graff comme un art. Et donc on a fait tout un projet, j'ai été voir la bibliothèque, et j'ai proposé de faire une fresque, ça évite que la commune verse de l'argent pour la restauration, ça cache l'incivilité et en plus, ça me permet dans mon objectif de réappropriation de l'espace public d'y travailler avec les jeunes. On a monté ce projet de fresque avec Dimitri, et mélange jeunes-bibliothèque, apprentissage du courrier à la commune. Là, avec le nouveau bourgmestre, on avait l'accord en moins de 15 jours. Voilà comment le jeune fait de la participation citoyenne. Il y a ça aussi, ok, il y a des petits cons qui tags qui vandalisent, ben nous on va essayer de passer outre, plutôt que d'engueuler les graffeurs et leur montrer que ce qui est possible de faire, c'est de l'art... (MADY)

La question des règles se pose avec d'autant plus d'acuité que la MJ offre un espace de rencontres. L'un de nos interlocuteurs relate la gestion d'un incident majeur : le saccage des locaux de la MJ par des jeunes du quartier.

MARCIA : On est dans un quartier avec une forte diversité socio-culturelle et socio-économique. Le niveau socio-économique est assez bas, avec un taux de chômage assez élevé. Du coup en fait, à un moment, les jeunes sont venus saccager la maison de jeunes, ce qui a fait que le propriétaire – on était chez un privé – le propriétaire nous a virés et donc là on s'est réuni en conseil d'administration, dont je suis aussi membre. Du coup on s'est réunis et on s'est dit : « On va peut-être faire une charte pour mettre plus de limites ». Et maintenant, on a la chance depuis le mois de janvier d'avoir deux personnes en plus. Donc on a deux animatrices en plus, ce qui permet, quand tu as trente jeunes, tu as trois animateurs. Tandis qu'avant, il y avait trente jeunes et 1 animateur. Ce qui change vraiment la donne. On est plus vigilant au point de départ, quand ça commence à monter. On n'accepte plus aucune violence verbale. Lorsqu'il y a une insulte envers un animateur, envers un jeune, c'est l'avertissement puis c'est discussion, ce n'est pas juste : « La prochaine fois tu seras viré ». Non. C'est discussion, une fois, deux fois, puis en général, c'est l'exclusion momentanée, ça dépend, soit de l'atelier soit de la maison de jeunes. Parfois une solution lorsque la dynamique de groupe de l'atelier ne fonctionne pas bien, c'est de supprimer cet atelier momentanément. On a eu l'exemple, on a eu un atelier cuisine qui ne se passait pas très bien. On s'est dit : « Nen voilà, il n'y aura plus d'atelier cuisine », et à la place d'en accueillir vingt, on va en accueillir dix. Donc sachez qu'il y a dix places et donc du coup on va devoir en exclure et si on est ici, c'est pour cuisiner et réfléchir à ce qu'on mange etc. Ça dépend aussi du jeune. En terme d'exclusion, on essaye vaivement d'éviter, on n'est pas trop là-dedans.

Pour un autre de nos interlocuteurs, l'apprentissage du vivre-ensemble s'organiserait comme par palier : l'accueil exige un respect de règles minimales, mais sans « véritable » investissement de la part du jeune.

OLIVIER : Les règles sont discutées en équipe et on revient dessus régulièrement pour voir si on est toujours dans le bon et si c'est adapté aux jeunes. Les règles ne sont pas énormes : c'est respecter l'animateur. Une autre règle assez particulière à nous : parler français. C'est une difficulté qui s'est présentée à nous, alors on a mis cela dedans. Une année, on avait mis : ne pas cracher par terre. Le ROI reflète une réalité, c'est ça qui est intéressant à analyser et voir quelle réalité se cache derrière. Il y a la participation à la vie collective. Chaque midi on prépare un repas, on leur demande de rincer l'assiette, de mettre la table avec nous. S'ils veulent jouer au ping-pong, il faut sortir la table et la rentrer après. Il faut tondre la pelouse et les jeunes participent à plein de petites tâches du local.

L'engagement dans un projet, la « pleine participation » reposerait sur une série d'apprentissages relatifs aux règles, mais aussi sur la compréhension de la « dynamique » propre à un défi collectif.

OLIVIER : Après le respect des règles du ROI, vient une deuxième porte d'entrée : « Tu es capable de vivre avec d'autres et de respecter certaines règles, donc tu peux faire des sorties avec nous ». On ne va pas tout interdire juste parce qu'il ne sait pas un peu se comporter mais il y a quand même cette idée de progression. Après les activités, on a les ateliers. Là par contre, les prérequis doivent être là, on ne veut pas que quelqu'un foute le boxon à l'atelier. Il y a les accueils qui sont là pour ça : l'animateur est là, il peut rigoler avec toi. La dynamique d'atelier, c'est quand même d'apprendre quelque chose et que tu puisses du début à la fin y faire quelque chose, qui est lui-même divisé en phases : intro, jeux, sortie, phase d'apprentissage. Et là c'est des groupes fermés. On peut faire rentrer des nouvelles personnes en cours de route, mais le but est de former un noyau. C'est vraiment : je m'engage lors de l'atelier, et on fait durer 4-5 séances plus ou moins un mois et demi. Ça permet que le jeune lâche s'il n'aime pas. Il y a un apprentissage comme à l'école, avec des règles, un cadre. La porte des projets, c'est par contre avoir les prérequis, et on leur demande un véritable investissement. Déjà être présent dans l'atelier où le jeune va chercher avec l'animateur ce qu'on va faire, il doit y avoir un échange. Le projet s'étale sur une longue période et un investissement très important du jeune dans ce projet. Exemple, le projet Jura cette année. Ils doivent participer pour financer ce projet. Il y a des choses à faire seul : la vente de bics. Je peux les conduire et les rechercher. On fera une action autour de la St Valentin, une préparation et un feedback à la fin avec les jeunes. Il y a un véritable investissement pour arriver à partir au Jura les cinq jours prévus. Là ça s'adresse à des jeunes qui sont prêts à rentrer dans cette dynamique avec les prérequis, sinon on va au casse-pipe et ça veut dire alors qu'un membre du groupe peut faire exploser le groupe. Il faut être attentif, et ça c'est notre job et dire au jeune pourquoi on ne le prend pas. Toujours lui expliquer. Ça prend du temps et de l'énergie parce que notre volonté est qu'ils acquièrent la possibilité de faire les choses par eux-mêmes et d'être autonomes.

Plusieurs de nos interlocuteurs se rejoignent pour souligner la difficile gestion du temps de l'accueil. L'une d'entre eux pointe les effets pervers des exigences fixées par le législateur.

MARCIA : On pense que ça ne sert à rien autant d'heures. On constate que c'est un lieu de tension lors des accueils. Il y a le plus de violence, d'agressivité verbale. Il a quinze jeunes qui arrivent, qui font du ping-pong, d'autres qui font du catch, un autre à l'ordinateur. Donc c'est un moment où ils font ce qu'ils veulent. On ne fait pas de projet commun. Parfois, c'est le moment où certains nous proposent des idées : « Oh moi j'aimerais trop faire de la guitare... ».

Une autre souligne le faible degré d'implication des jeunes qui fréquentent l'accueil.

FLORENCE : Certains viennent à l'accueil, mais ne font rien de spécial. On les motive à aller faire quelque chose d'autre, se sociabiliser et faire autre chose que d'être sur l'ordinateur. Certains n'ont pas du tout envie et n'en voient pas l'intérêt. On a le cas avec certains où c'est très difficile de les faire participer à une activité.

Un autre précise quelque peu les difficultés, davantage liées à la finalité de l'accueil et à l'arrivée de groupes de jeunes « extérieurs » et peu sensibles à l'idée de participation...

OLIVIER : Si un grand nouveau groupe se présente, alors on risque d'être débordé. Je sais que c'est une question très importante dans notre secteur : comment accueillir un jeune ? Savoir identifier les leaders et savoir communiquer pour éviter les conflits. Ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils veulent : « Ce n'est pas ta maison ici ». C'est d'ailleurs pour ça que nous avons choisi de nous appeler Centre de jeunes et pas Maison de jeunes. C'est une nuance très importante dans l'appellation.

GEORGES : C'est un endroit libre : on vient, on ne vient pas, on reste ou pas. C'est vraiment cette liberté-là. C'est l'occasion d'avoir un endroit différent que l'école et la famille. On peut rencontrer des amis... voilà. Ce côté-là est très positif pour le jeune. Pour nous, c'est un peu plus que de juste ouvrir la porte et voilà. Ce n'est pas le moment le plus sympathique pour les animateurs, on ne construit rien, et on a l'impression de ne rien faire. Malgré tout, c'est un moment qui permet au long terme de construire d'autres choses, les bénéfices de l'accueil sont difficiles à évaluer. On a déjà eu des groupes qui venaient à l'accueil et leur but était de tout bazarder. C'est à nous de faire en sorte que ça se passe bien et qu'ils n'arrivent pas à leur objectif. Faut savoir gérer ça aussi, tout autant quand on est dans des lieux publics.

L'encadrement de ce temps d'accueil paraît déterminant : un animateur isolé ne peut parvenir à gérer seul les difficultés lorsqu'elles se présentent.

OLIVIER : Un grand qui frappe un petit, ou quelqu'un qui insulte une fille, ou même des comportements parfois plus insidieux, des moqueries, on doit intervenir. Ça veut pas dire la porte forcément, et c'est l'enjeu de l'accueil, c'est un laboratoire, c'est l'apprentissage du vivre ensemble. Pourquoi au kicker, dès qu'un grand arrive, les quatre petits ont décampé ? C'est à nous de dire que les petits ont le droit d'être là. On a une histoire autour de tout ça : quand moi je suis arrivé dans le quartier en 2003, on s'est implanté et la seule catégorie de jeunes qu'on avait, c'était des jeunes turcs de 14-18ans. Aujourd'hui on en a à partir de 10 ans et jusque 18 ans ; on a des filles et garçons, et toutes les origines possibles sont présentes. Notre objectif est inchangé depuis 10 ans, et on souhaite être le plus représentatif du quartier,

et avant c'était loin d'être ça. Ce sera toujours comme ça : les MJ sont en équilibre fragile et seront au taquet pour garantir la bonne ambiance en accueil. Je sais que dans certaines MJ, c'est la foire totale. Il n'y a pas toujours de lien entre le public de l'accueil et des ateliers.

L'équipe s'est agrandie au fil des années, et ça a permis d'avoir deux personnes dans les accueils, et seul on est vite débordé. J'ai eu une année où j'étais seul. Et ça c'est super hard. Un jeune fait une connerie, les autres peuvent en faire plus dans la pièce que tu as quittée. Il faut lier des sacrés liens de confiance. Je ne regrette pas cette période-là du boulot parce que j'étais obligé de faire confiance, moins flic, et de m'appuyer sur eux pour que ça fonctionne. Je ne dis pas qu'aujourd'hui on est des flics mais aujourd'hui de par notre présence, le cadre se met, il n'y a plus d'espaces où le jeune va se retrouver tout seul, sans surveillance, tu vois, sans qu'il y ait une présence adulte à côté de lui.

Invitation finale

Faire avec peu de moyens en visant juste...

Peut-être, quand on manque de moyens et que l'on veut favoriser la participation citoyenne des jeunes, convient-il alors d'aller voir à la marge et de faire preuve de créativité...

JOSEPH : La parole des pauvres est une chance pour le monde. Le monde vu de la marge, c'est le seul vrai monde. Et c'est de là qu'on peut voir ce qu'il faudrait faire pour que ça change.

JOSEPH : Gandhi disait : « Ne t'inquiète pas. Ça sort des pavés ». Quand nous avons envisagé de faire la vidéo au départ du spectacle de marionnettes, nous avons accepté d'accueillir un gars qui avait l'IHECS et qui devait effectuer une peine de prestations alternatives, au moins 150 heures. Et il n'arrivait à rien foutre. Mais on lui dit à un moment : « Mais bordel, qu'est-ce que tu arrives à foutre ? ». « Mais mon métier, c'est ça... ». « Mais pourquoi est-ce que tu ne nous aiderais pas à faire ce montage ? ». Et il l'a fait... mais il n'a pas voulu qu'on mette son nom en-dessous (rires) !

CHARLES : La créativité. C'est bien quelque part qu'on ait des moyens limités, parce qu'on doit puiser dans quelque chose : notre créativité. Dans l'histoire de l'humanité, dès qu'on a eu moins de moyens et qu'on n'a pas baissé les bras, c'est par la créativité qu'on trouve des solutions novatrices.